

journal n°8 / septembre 2012

Miroir

mon beau miroir...

NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS

NTA

Centre dramatique national Pays de la Loire
directeur Frédéric Bédouin
au Quai Forum des arts vivants

LE NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL PAYS DE LA LOIRE

Le Nouveau Théâtre d'Angers (NTA) est le Centre dramatique national des Pays de la Loire, créé en 1986. Il est dirigé par le metteur en scène Frédéric Bélier-Garcia qui a succédé, en janvier 2007, à Claude Yersin. Le 1^{er} janvier 2010, Frédéric Bélier-Garcia a été reconduit pour un deuxième mandat de trois ans. Le CDN est intégré depuis 2007 au Quai forum des arts vivants. Il regroupe une équipe de 14 personnes. Il dispose de bureaux, d'une scène de répétition, d'espaces pédagogiques et d'une salle de fonds documentaire ouverte au public.

Le NTA défend une mission de service public du théâtre : la création, la production et la formation en sont les trois grands axes.

Le Centre Dramatique National crée et diffuse des pièces à Angers, sa ville-siège. Ses productions tournent partout en France sur de grandes scènes publiques ; elles sont présentées régulièrement à Paris.



L'ÉQUIPE DU NTA

- directeur et metteur en scène : Frédéric Bélier-Garcia
- délégué général : Daniel Besnehard
- administrateur : Matthias Poulie
- chef comptable : Marielle Gallard
- comptable : Sylvie Durepaire
- chargée de production et des tournées : Pascale Michel
- assistante administrative : Marie-Alix Escolivet
- responsable de l'information : Françoise Deroubaix
- responsables des relations avec le public : Séverine Hamelin & Emmanuel Bretonnier
- chargée des relations avec le public : Jennifer Dodge
- chargée de mission au titre du partenariat Culture-Education Nationale : Caroline Séjourné
- régisseur général : Jocelyn Davière
- régisseurs : Vincent Bedouet & Jean-Christophe Bellier
- stagiaire électricien : Sacha Estandié

NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS

Centre dramatique national Pays de la Loire
Au Quai - Forum des arts vivants
17 rue de la Tannerie - BP 10103
49101 Angers cedex 02
Tél. 02 44 01 22 44 - Fax 02 44 01 22 55
www.nta-angers.fr
contact@nta-angers.fr

Le CDN accueille à Angers des spectacles de metteurs en scène français ou étrangers. Le répertoire est centré en priorité sur la création contemporaine et les auteurs vivants. De juin 2007 à juin 2010, le Nouveau Théâtre d'Angers a produit, coproduit, créé, 17 spectacles : *La cruche cassée*, *Yaacobi et Leidental*, *Merlin ou la terre dévastée*, *La danseuse malade*, *Liliom*, *Gombrowiczshow*, *Maxa on the rocks*, *Notre terreur*, *Toute vérité*, *Pour en finir avec Bérénice*, *Grosse Labo*, *Yakich et Poupatchée - Comédie crue*, *Une femme à Berlin*, *Deux masques et la plume*, *Louise, elle est folle*, *Bluff*, *Wonderful World*.

Chaque année, le NTA propose des résidences de création où il met à disposition des compagnies ses locaux et ses moyens artistiques et financiers. Dans ce cadre ont déjà travaillé la Compagnie du Zerep de Sophie Perez et Xavier Boussiron, la Compagnie d'ores et déjà de Sylvain Creuzevault, le collectif des Possédés de Rodolphe Dana, Les Lucioles de Frédérique Loliée et Elise Vigier...

Par ailleurs, autour de la programmation théâtre ouverte à l'abonnement, Frédéric Bélier-Garcia a décidé d'offrir avec *Curiositas*, un cycle de propositions qui ont pour but d'attirer l'attention sur des formes différentes, des aventures naissantes, des objets curieux...

Depuis 1987, le CDN est chargé par le ministre de la Culture d'une mission de formation théâtrale. Les AFR (Ateliers de formation et de recherche) s'adressent aux comédiens professionnels. De nombreuses sessions d'initiation théâtrale sont également proposées pour les enseignants, les étudiants, les associations, les maisons de quartier...

Le Centre Dramatique National d'Angers est Pôle de ressources pour l'éducation artistique et culturelle – PREAC.

Le Journal du NTA paraît deux fois par saison (parutions en octobre 2011 et janvier 2012, en version papier ou à télécharger). La publication des Cahiers du Nouveau Théâtre d'Angers suit le fil des nouvelles productions du Centre dramatique national. Cette saison, le cahier 69 est consacré à Christian Oster à l'occasion de la création de *La princesse transformée en steak-frites* en décembre 2011, et le cahier n° 70 à *La tragédie du vengeur* de Thomas Middleton, mise en scène par Jean-François Auguste en février 2012.

Le NTA poursuit ses partenariats avec l'EPCC-Le Quai, le CNDC, Angers Nantes Opéra, le Festival Premiers Plans, le THV, Les 400 Coups.

De septembre 2011 à juin 2012, 23 spectacles sont programmés et disponibles dans le cadre de l'abonnement du Quai. Toutes ces activités artistiques ou culturelles sont proposées dans un esprit et des tarifs de service public, grâce au soutien financier du ministère de la Culture et de la Communication, de la Ville d'Angers, de la Région des Pays de la Loire et du Département du Maine-et-Loire.

SOMMAIRE

LE JOURNAL DU NTA

directeur de la publication : Frédéric Béliet-Garcia
 coordination : Françoise Deroubaix
 rédaction : Frédéric-Béliet-Garcia, Daniel Besnehard,
 Emmanuel Bretonnier, Françoise Deroubaix, Jennifer
 Dodge, Séverine Hamelin
 conception et réalisation technique :
 Imprimerie SETIG Palussière
 Angers 01/2012 - papier recyclé



Fondation
Orange



CRÉDIT PHOTOS :

p. 1 peinture de Fernand Khnopff et photo de répétition *La Princesse transformée en steak-frites*, © Stéphane Tasse - p. 2 l'équipe du NTA photos DR - p. 4 peinture Vilhelm Hammershoi - p. 5 *La double inconstance* © Tristan Vales, Enguerand - p. 6 films de Jacques Gamblin *Au cœur du mensonge*, *Mademoiselle*, *Laissez-passer*, *A la petite semaine*, *Le Nom des gens* photos DR - p. 8 *Tout est normal...* © Elisabeth Carecchio - p. 9 *Gamblin jazz...* © Christian Ducasse - p. 10 *La tragédie du vengeur* photo de répétition DR - p. 11 *La tragédie du vengeur* DR; Gravure Thomas Middleton - p. 12 Le théâtre du Globe © DR - p. 13 Richard Burbage, rapière XVII^e siècle, Francis Drake au jeu de boules, King James I, Queen Elizabeth I, the Globe DR - p. 14-15 photos de répétition *La Princesse transformée en steak-frites* © Stéphane Tasse - p. 16-17 photos tournage Vincent Bedouet et Le Plessis-Macé - p. 18 et p. 19 DR - p. 20 Ibsen DR - photos films *Les dents de la mer*, *An enemy of the people* DR - p. 21 Guillaume Gatteau © Caroline Bigret, *A la campagne* © Jean Luc Beaujault, *La Fidèle Idée* © E. Milteau - p. 22-p.23 *Oncle Gourdin* © Laurent Friquet - p. 25 *Brume de Dieu* © Brigitte Enguerand - p. 26 Claude Régy et couvertures de livres DR - p. 28 *Kill the cow* © Jean Depagne; *Oncle Gourdin* © Laurent Friquet; *Neutral hero* © Almudena Crespo; *Les Bonnes* © Anne Gayan; *Brume de Dieu* © Brigitte Enguerand; *La Place Royale* © Alain Fonteray; *Meanings* © Caroline Bigret; *Je suis un metteur en scène japonais* © Marc Domage - p. 31 photos DR et peinture Louis Soutter - p. 32-33 Croquis © Jean-Louis Benoit, - Photos Ninon Bretecher, Valérie Keruzoré, Thomas Blanchard, Sébastien Thiery, Jean-Louis Benoit DR - p. 34-35 *Quatrevingt-treize* © Jeff Rabillon - p. 36 Samuel Beckett © John Minihan; Catherine Frot DR - p. 37 *Oh les beaux jours* de haut en bas et de gauche à droite: © Luciano Romano, Vincent Fournier/agence Enguerand, Tristan Jeanne-Valès/agence Enguerand, Ramon Senera/agence Bernand, Pascal Gely/agence Bernand, Marc Enguerand, Brigitte Enguerand, Marc Enguerand - p. 38-39 Le forum du Quai DR - p. 40 Cyril Teste © Patrick Laffont, *Electronic City* et *Reset* © P.-J. Adjed - p. 41 *Sun* © Nathalie Stemalski - p. 42 *Je suis un metteur en scène japonais* © Marc Domage - p. 43 *Meanings* © Caroline Bigret - p. 44 *Mère et fils* DR, Collectif Citron © Janusz Rewerski et Anne-Cécile Trotreau - p. 45 Champ de Bataille DR, Collectif Citron © AnCé t. - p. 46 Lectures, *Projet Laramie* © Matt Window, autres photos DR - p. 47 photos DR - p. 48-49 photos rédaction NTA - p. 50 *Pinocchio* © Elisabeth Carecchio, *Le jeu de l'amour et du hasard* © Michel Cavalca; Sarah Bernhardt DR - p. 51 *Bérénice* DR; *Le paradis sur terre* © Emmanuel Murat; *Norodom Sihanouk* © Michèle Laurent - p. 52 Hambourg et Thalia Theater DR - p. 53 Schauspielhaus de Hambourg DR, fliers de spectacles DR - p. 54 *Hamlet* © Ramon Senera/agence Bernand, Peter Zadek DR - p. 56 Le Quai forum des arts vivants Angers DR

NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS

Centre dramatique national Pays de la Loire
 Au Quai - forum des arts vivants
 17 rue de la Tannerie - BP 10103
 49101 Angers cedex 02
 Tél. 02 44 01 22 44 - Fax 02 44 01 22 55
 www.nta-angers.fr
 contact@nta-angers.fr

HIVER-PRINTEMPS _ 12

LE NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS

Centre dramatique national Pays de la Loire

EDITO

Frédéric Béliet-Garcia

JACQUES GAMBLIN

Sur scène et en cinq films - Festival Premiers plans

MISTER GAMBLIN & CO

Tout est normal mon cœur scintille - Gamblin jazz, De Wilde sextet

TRAGI-COMIQUEMENT GORE

La tragédie du vengeur

LES PRINCESSES AUSSI ONT DES SOUCIS

La princesse transformée en steak-frites

ÇA TOURNE AU CHÂTEAU ET AUX CHAMPS

Tournage au Plessis-Macé

IBSEN VISIONNAIRE

Un ennemi du peuple - La Fidèle idée

BAD TRIP CHEZ LES LUTINS

Oncle Gourdin

UN MOMENT DE GRÂCE

Brume de Dieu

LIRE CLAUDE RÉGY

Vient de paraître

LA SAISON DU NTA

Créations, coproductions, accueils...

ATELIERS DE FORMATION ET DE RECHERCHE

AFR 86 et AFR 88

LE COUPLE MODE D'EMPLOI

Courteline, amour noir

LA RÉVOLUTION SELON HUGO

Quatrevingt-treize

AU PAYS DE WINNIE

Oh les beaux jours

FESTIVAL JOURS ÉTRANGES

en mai au Quai

CYRIL TESTE : ARRÊT SUR IMAGES

Parcours

MINETTI ET SUSHI

Je suis un metteur en scène japonais

VINGT ANS ET PUIS ?

Meaning(s)

VU ET À VOIR DANS LE GRAND OUEST

Mère et fils - L'ébloui - Théâtre du Champ de Bataille

CURIOSITAS

Le collectif Citron

LECTURES AUTOUR D'UN VERRE - BOUQUINS

Collectif Platok

ACTIONS < RÉACTIONS

Stages étudiants, formations, journées Préac, partenariats

TRIBUNE : UN ÂGE POUR LES RÔLES

Daniel Besnehard

VOYAGE THÉÂTRAL

Hambourg, le port du théâtre

LE THÉÂTRE C'EST PAS CHINOIS

Pour choisir vos spectacles

« Il faut qu'il y ait le chaos en soi pour accoucher d'une étoile qui danse. »
Frédéric Nietzsche



« J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires ; la littérature démodée, latin d'églises, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs. »

Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*.

LE BEAU MIROIR

Le trop et le pas assez.

Les abrutis ne voient le beau que dans les belles choses, s'étonnait Arthur Cravan.

Alors pour saisir la beauté de la vie, le théâtre tend un méchant miroir, grotesque ou opaque.

Trop ou pas assez de formes, de costumes, de décors, de cris, de paroles, de sens, de sang, de notes (trop de notes ! disait l'Empereur Joseph II à Mozart à propos de *L'enlèvement au sérail*...).

Le théâtre n'est pas un art de la mesure. Ce qui le distingue par essence du grand art, n'en déplaît aux poseurs. Il se cherche et trouve son exercice dans l'excès ou le manque. Il réfléchit l'affaire humaine par boulimie et anorexie. Trop d'action chez Shakespeare, pas assez chez Tchekhov, si l'un avait raison, la belle affaire.

Aussi, dans sa deuxième partie de saison, le Nouveau Théâtre d'Angers s'évertue dans le trop et le pas assez. Les princesses excessivement princesses de Christian Oster, l'outrance des vengeurs du théâtre élisabéthain, les lutins trop tapageurs du Zerep, et les époux outrageusement injurieux de Courteline... Mais aussi les excès d'absence de Claude Régy et de Samuel Beckett.

C'est cette prospection que nous poursuivrons la saison prochaine avec notre grand projet de *La Mouette* d'Anton Tchekhov.

Il n'y a pas besoin de sujet. La vie ne connaît pas de sujet, dans la vie tout est mélangé, le profond et l'insignifiant, le sublime et le ridicule. (Anton Tchekhov).

Frédéric Bélier-Garcia

O
F
I
D
E

JACQUES GAMBLIN

Plus de 50 premiers rôles au cinéma depuis 1990, une filmographie de rêve, exigeante, audacieuse : de Chabrol à Guédiguian, de Tavernier à Lelouch, de Michel Leclerc à Shohei Imamura. Pour le grand public qui l'a découvert à l'orée de sa trentaine, Gamblin est avant tout un acteur de cinéma même si on le retrouve régulièrement dans de grands théâtres pour d'éblouissants solos qu'il a écrits et qu'il interprète (*Le toucher de la hanche*, *Entre courir et voler*, *il n'y a qu'un pas papa*) ou pour une reprise des fameux *Diablogues* de Dubillard avec son pote normand, François Morel... Avec un brio poétique, équilibriste entre réel et songe, Gamblin par l'étendue de ses talents, émeut et fascine. Artiste complet, il ne s'enferme pas dans des genres, il explore sans cesse. Le NTA présente cette saison ses deux dernier opus scéniques : dans *Tout est normal mon cœur scintille*, Gamblin est accompagné par deux danseurs, et dans *Gamblin jasse*, *De Wilde sextete*, il fait danser les mots et les notes avec six musiciens. Free jazz, improvisation, humour, séduction...

Avant d'être cette « star tranquille » du cinéma hexagonal, Jacques Gamblin a fait ses classes au théâtre : il a appris, comme un compagnon, son métier. De petites troupes bretonnes au statut de comédien permanent de Centre dramatique national, il a éprouvé le quotidien de la décentralisation théâtrale. Au tout début des années 80, Jacques Gamblin faisait partie de la troupe permanente de la Comédie de Caen, dirigée par Michel Dubois. Daniel Besnehard y était dramaturge...

FLASHBACK...

LE PORTEUR D'EAU

Années 80, je suis dramaturge stagiaire à la Comédie de Caen. Je dois ces galons au succès d'une première pièce mise en espace par Claude Yersin à Théâtre-Ouvert en 1978. Je travaille sur Bond et Shakespeare, je jubile. Passer de la fac d'études théâtrales à l'expérimentation journalière et concrète d'une équipe artistique, c'est le bonheur. En 1982, la Comédie de Caen programme ma seconde pièce, *L'étang gris*. Le portrait d'une famille de boulangers dans un village normand occupé par les Allemands. Le rôle central est celui de Pierre, le fils de la boulangère, lycéen cultivé et tourmenté, sexuellement indécis, qui abandonne sa jeune fiancée pour s'éprendre d'un commis-boulangier, ancien des brigades internationales. Claude Yersin auditionne des dizaines de comédiens issus du CNASD, du TNS : tous lui semblent trop urbains. Mon frère, casting director, le pousse à prendre Christophe Lambert (avant *Tarzan-Greystoke*...). Yersin ne se laisse pas convaincre. Il bloque. Six semaines avant les répétitions, personne pour le rôle...

Hasard, on va voir à la Maison de la culture de Rennes un *Cid* monté par Pierre Debauche. Le Rodrigue et la Chimène sont de corrects jeunes premiers. Mais celui qui captive, c'est une sorte de garçon de piste muet en valet, un porteur d'eau. Démarche de félin maladroit, deux seaux de métal blanc à chaque main. Il ouvre à peine la bouche mais son regard bleu est magnétique. Le jeune ovni s'appelle Jacques Gamblin. En audition il lit « proprement ». Il se retrouve sociologiquement dans ce personnage de fils de commerçant (son père possède une quincaillerie à Grandville). Yersin pense avoir trouvé son personnage de Pierre, rural et subtil. Mais Gamblin n'a pas fait d'école nationale. Il a peu joué, il a surtout été régisseur dans le modeste Théâtre du Totem de Brest. Le risque est réel, mais Yersin le prend. Attente comblée. Gamblin est intuitif et travaille beaucoup. Son interprétation est saluée par la presse nationale (Matthieu Galey entre autres) et le public. Son personnage de Pierre a des allures de jeune requin aux ailerons d'ange.

LA TÊTE ET LES JAMBES

Séduit par sa personnalité, son jeu souple, son intelligence concrète de la scène, Michel Dubois fait un second pari. Il lui propose de jouer Arlequin dans *La double inconstance*. Il ne s'agit plus d'être juste dans un dialogue néo-réaliste. Il lui faudra trouver ses aises dans la magnifique langue précise et chaloupée de Marivaux : un challenge pour un comédien sans formation classique.

Gamblin est un perfectionniste, il travaille le texte, comble son handicap. A l'aise dans son corps (c'est de famille, sa sœur et son beau-frère sont profs de gym), il ne cesse de lancer des propositions en scène. Cousin des Arlequin de la Comedia dell'arte, son athlétique Arlequin bondit et rebondit sur scène. C'est un nouveau succès personnel pour Jacques. Michel Dubois l'intègre à la troupe permanente du CDN. Le public caennais l'adore, souriant et disponible dans les débats et animations dans les lycées ; on se souvient, aujourd'hui encore, d'un jeune acteur vif, lunaire, entreprenant, doué. Gamblin est un sportif, il vient au théâtre en vélo. Il ne traîne pas le soir, après le spectacle. Il ne s'attarde pas dans ces interminables soirées trop arrosées dont ses jeunes partenaires se délectent. Lui, il a besoin de l'air du large. C'est un coureur de fond qui aime la mer. Pour une *Pratique d'acteur*, sorte de carte blanche, il transforme les ateliers techniques du CDN en une sorte d'île mystérieuse : du sable, des coffres de pirate, il dresse de grandes voiles anciennes de coton blanc. Jacques est un homme de la mer, il aime la plaisance, il fait de la planche à voile. Il aime écrire, il aime lire des récits de marine. Il est né à Grandville avec un peu d'eau de mer dans les veines. C'est un Marin.

L'ÉPISTOLIER

Dans la troupe permanente de Caen, il se retrouve au milieu d'acteurs plus âgés, plus installés, moins optimistes sur leurs carrières, pas encore aigris cependant. Jacques a quelque chose d'un jeune Lopatkin normand, mais il reste humain et respectueux. Au fond, c'est vrai, il veut réussir. Il cherche à avoir un agent. A chaque nouvelle création du CDN où il joue,



il envoie moult cartons d'invitations. Ses camarades le taquent quand il écrit à des dizaines de metteurs en scène de théâtre et réalisateurs de renom de longues lettres pour les convier à venir découvrir son travail.

Jacques est un être qui conjugue capital poétique, empathie naturelle et désir de réussite. Ce n'est pas un faux modeste : une ambition qui repose sur talent et travail, est légitime. Il ne se voit pas vingt ans dans la même troupe. C'est un marin qui a besoin de changer de cap. Après une escale de quatre saisons à la Comédie de Caen, il quitte le port caennais. Il a raison. On a commencé à le repérer. Jeanne Champagne l'engage pour *La tour d'amour* de Rachilde. Entre symbolisme et gore, il est un inquiétant personnage de gardien de phare qui mange la chair des noyés. Ensuite, des metteurs en scène réputés le recrutent : Philippe Adrien, Alfredo Arias, Jean-Louis Martinelli... Tous pour de grands et beaux premiers rôles. C'est Claude Lelouch qui lui donne sa première chance au cinéma en 1990. Le contact passe fort entre eux, quatre films en quatre ans. Entre le fidèle de Tourgeville et l'enfant de Grandville, en commun, la Normandie, la persévérance, le goût du risque et un peu de folie.

Daniel Besnehard

SUR SCÈNE

ET EN 5 FILMS...



Rétrospective Jacques Gamblin

À l'occasion des représentations de *Tout est normal, mon cœur scintille* et de *Gamblin Jazze*, *De Wilde Sextete* accueillies par le NTA, le Festival Premiers Plans propose une sélection de cinq films qui ont marqué le parcours cinématographique de Jacques Gamblin.

<i>Au cœur du mensonge</i> (1998).....	Claude Chabrol
<i>Mademoiselle</i> (2000).....	Philippe Lioret
<i>Laissez-passer</i> (2001).....	Bertrand Tavernier
<i>À la petite semaine</i> (2003).....	Sam Karmann
<i>Le Nom des gens</i> (2010).....	Michel Leclerc



FESTIVAL PREMIERS PLANS

Plus de 100 premiers films réalisés par 100 nouveaux réalisateurs européens... Plus de 80 films dans le cadre des 7 sections de la compétition. Le cinéma européen est à la fête du 20 au 29 janvier à Angers avec la 24^e édition du Festival Premiers Plans. Le Jury est présidé cette année par le réalisateur Christophe Honoré.

Compétition

Les jeunes réalisateurs européens invités à Angers présentent leurs premiers films au public, aux professionnels et à la presse. 200 000 € de prix seront décernés par les jurys et le public pour les meilleurs courts et longs métrages français et européens, films d'écoles européens, plans animés et courts métrages en 3D relief.

Hors compétition

Une sélection hors compétition présente des films dans deux catégories : Figures libres, des premières œuvres réalisées hors contraintes et formats, et Plans suivants, des films réalisés par des cinéastes depuis leur découverte à Premiers Plans.

Lectures de scénarios

En compétition également, les lectures de scénarios sont un rendez-vous singulier et incontournable du Festival. Des comédiens professionnels lisent 4 scénarios de longs métrages et 3 scénarios de courts métrages. (entrée libre)

De Godard à JLG

Un panorama d'une trentaine de films de Jean-Luc Godard, représentatifs de toutes ses périodes cinématographiques. Depuis *À bout de souffle* à la Nouvelle Vague et aux *Histoire(s) du Cinéma*, Jean-Luc Godard, à la fois réalisateur, scénariste, dialoguiste, monteur, écrivain, poète, critique et théoricien, a révolutionné la façon de faire et penser le cinéma, librement et radicalement.

Un rare : Alan Clarke

Six longs métrages réalisés par cette figure phare du cinéma britannique des années 70 et 80, Alan Clarke, qui a influencé de nombreux réalisateurs, de Stephen Frears à Gus Van Sant.

Danse / Cinéma

Des comédies musicales hollywoodiennes aux vidéos de danse contemporaine, du krump aux danses de salon, des *Chaussons Rouges* de Michael Powell et Emeric Pressburger aux films de Kung-fu, la danse et ses courants variés traversent l'histoire du cinéma et ses mutations.

Florence Mialhe

La Traversée, scénario de Florence Mialhe et Marie Desplechin lu par Ariane Ascaride lors du dernier Festival a été primé par le public. En attendant la sortie de ce long métrage d'animation, le Quai expose les étapes de préparation du film (croquis, dessins préparatoires...) et le Festival propose une sélection de courts métrages de Florence Mialhe.

Hommage à Jorge Semprun

Trois films et une soirée en mémoire de Jorge Semprun qui fut membre du Jury Premiers Plans en 2008.

Du 20 au 29 janvier au Centre de congrès et dans les cinémas

Toutes les infos sur :

www.premiersplans.org/festival/index.php

MISTER GAIN

TOUT EST NORMAL MON CŒUR SCINTILLE

DE ET AVEC **JACQUES GAMBLIN**

Quitte à être sans filet, autant être léger. Ce spectacle est un « voyage cardiaque ». On y rencontre une girafe, un ostéopathe, une musaraigne, un éléphant, une miss Picardie, un mouton de poussière, un trou du cul, un oreiller, une oreillette, un ventricule, une femme en jambe, une femme absente...

Une girafe que j'avais vu de mes yeux, faire un nœud avec son cou, c'était involontaire, vous vous rendez compte, un nœud indélébile. Imaginez-vous aussi, avoir fait un nœud avec votre cou avec quelqu'un coincé dedans, quelqu'un que vous aimez ou avez aimé, et qui ne pourra plus jamais partir. Jamais...

D'un mouton de poussière je parle aussi, avec un cheveu blond pris au piège dans sa laine, qui se promène dans ma chambre et qui n'arrive pas à rejoindre le troupeau. Et je me demande d'où peut bien venir toute cette poussière ? Et pourquoi où qu'il soit, le mouton de poussière a toujours la même couleur ? Je me demande aussi si on peut tricoter un petit cache-cœur avec de la laine de mouton de poussière...

Bref, je me pose toutes les questions que tout le monde se pose n'est-ce pas ?... Les questions les plus saugrenues, les plus innocentes, les plus cocasses sur des chemins joyeux et inattendus.

Et tout ça avec de la danse autour et dedans parce que je ne peux pas parler d'amour sans les corps qui unissent et qui s'attrapent et qui se portent. Et parce qu'à force de parler tout seul, les mots se fatiguent et empêchent les bras de respirer. De la musique aussi parfois vient décompresser les mots comme un ostéopathe redonne des virgules à votre colonne vertébrale. On entend la voix suspendue de Jay-Jay Johanson et de Patrick Watson. Quitte à être sans filet autant être léger.

Bienvenue donc dans les mystères du cœur.

Le cœur n'est pas à gauche comme on le raconte à tort et à travers, le cœur est au centre, le cœur est au centre de tout comme m'a dit le professeur Marwin qui m'a aussi appris que le principe de la scintigraphie (médecine nucléaire) est la rencontre entre un électron positif et un électron négatif. Cette rencontre produit de la lumière et c'est en calculant la vitesse respective de ces électrons que l'on peut situer le point d'impact, c'est-à-dire là où ça fait mal ! Là où se trouve le problème, quand il y en a bien sûr ! Et vous le savez comme moi, ça peut arriver les problèmes entre deux électrons libres !

Mais quand ils se séparent, ces électrons, ce qui est loin d'être rare, chacun emporte avec lui un peu de lumière. Ils ne perdent pas tout, ils brillent !... Tout seuls c'est vrai, mais ils brillent. Bien à vous et avec mon meilleur scintillement.

Jacques Gamblin



CE QU'ILS EN DISENT...

Gamblin, gai chagrin

Jacques Gamblin, qui est un comédien très aimé du cinéma, ne peut vivre sans ces moments très particuliers, exercices de haute précision qui ont des légèretés de plume mais sont lourds de secrets non résolus, de paroles tues, de blessures. Il écrit ses spectacles, comme il danse et comme il joue. C'est sur un plateau qu'il trouve et l'encre suit le geste. Tout en longs muscles et nerfs, émacié comme un coureur de fond, un stylite, il est corps et âme tendu au-dessus du gouffre d'un désarroi qu'il feint d'ignorer mais qu'il dévoile d'entrée : un cercle de lumière trouve le noir du grand plateau. Une main, très fine, apparaît, qui cherche quelque chose. Petit matin. Elle n'est plus là. C'est par ce trou, le chas de cette aiguille, que passe tout le spectacle. Il raconte, il invente, il s'adresse à la salle, il rencontre une girafe, un éléphant, il fait la musaraigne et... le Jacques, tout simplement. Il fait surgir ses jeunes jumeaux danseurs, Audrey Aubert et Bastien Lefèvre, figure du couple idéal, comme lui frères et vifs. Gamblin a toujours dansé. Catherine Gamblin-Lefèvre, sa sœur, dessine des duos, des solos, des apparitions subtiles. Il est gonflé, Gamblin. Il interprète, il incarne. Il fait ce qu'il veut de son corps qu'il plie, ploie, se désosse ou évoque les blessés de la vie de Lourdes par la voix du petit garçon qu'il a été. Il croit aux cauchemars et aux nuages d'étaupe. Le rouge, en giclée violente, éclabousse le bleu du ciel du théâtre. Rouge sang et amour. C'est le nez du clown qui saigne. Vidéo, musique, scénographie, costumes, du très grand art. Très drôle et tout à fait bouleversant.

Armelle Héliot. *Le Figaro*

Tous les six ans depuis 1991, Jacques Gamblin revient sur scène avec un spectacle écrit par lui. Il nous avait habitués, comme il le dit, à des solos de « mec torturé capable de parler pendant des heures à ses pompes », bribes d'enfance, obsessions de valseur amateur. Son nouveau spectacle surprend. L'acteur qualifié de lunaire au cinéma y révèle sa vraie nature : un corps d'athlète, d'artiste burlesque.

Emmanuelle Bouchez. *Télérama*

■ Lundi 23 janvier à 19h30 - T900

GAMBLIN and CO

GAMBLIN JAZZE DE WILDE SEXTETE

Dire, phraser, raconter, scander, slammer, rythmer, impulser, cracher, rapper, balancer les mots comme des notes, les phrases, les verbes et les sujets avec mon instrument à cordes vocales, parler du désir de dire, du désir de jouer et du désir d'en jouir.

Convier des auteurs : Langston Hughes, Alain Gerber, Jean-Paul Sartre, Christian Gailly, Jean-Louis Comolli, Laurent de Wilde... Et me convier moi-même parce qu'à force de lire et de m'imprégner de l'ambiance jazz, le crayon est sorti de sa trousse, l'ordinateur de sa housse et frénétiquement je me suis mis à composer au galop sur le piano des lettres. J'ai ouvert les vannes pour raconter pourquoi le jazz me fascine. L'improvisation.

Les joueurs de jazz ouvrent la caisse à notes et avant même qu'elles ne soient classées, triées, avant même que les instruments ne se calent entre deux mains, deux cuisses ou deux lèvres, déjà ça joue ! C'est parti!!!!

Quand cela s'arrête t-il ? On ne sait pas, c'est du jazz ! L'envie presse l'invention.

Jouer, désirer jouer, désirer, aimer si affinité... C'est toujours physique, organique, pulsionnel, c'est toujours... Improviser. Et c'est ce qui me fait triper !

Jacques Gamblin

de l'Ascète Jazz !

Travailler avec Jacques Gamblin est un privilège. Avec lui je parle d'amour, de musique, de jazz, de théâtre, de littérature (mais on ne mange pas beaucoup). Essayer de faire du beau avec tout ça est un exercice qui, au lieu d'être convenu et platement professionnel, est devenu au fil des mois un jeu et un enjeu, parce que finalement, tout ce à quoi lui et moi croyons en dépend.

Heureusement dans cette aventure m'accompagnent quelques solides amis musiciens qui vont chacun par la poésie de leur écoute et leur maturité instrumentale transformer notre dialogue en une jubilante conversation entre sept voix uniques.

Du jazz à sept, de l'Ascète Jazz !

Ça va être bien.

Laurent de Wilde



GAMBLIN ÉCRIVAIN

Entre courir et voler il n'y a qu'un pas papa

Cet homme-là a un gros problème de santé. Symptôme obsessionnel : sa voiture tire à droite. Garagistes, généralistes, neurologues, psychiatres, comportementalistes... Tout le monde y passe. Ras le bol ! Il pile, claqué la portière et se met à courir, courir comme un dingue sur la bande d'arrêt d'urgence. Ses jambes courent, sa tête pense. Ça divague, ça délire et ça transe. Ça trace à perdre haleine, à se perdre soi-même sur l'autoroute de la vie. Sa tête court, ses jambes pensent, à sa femme en train d'accoucher, à sa fille nouveau-née, à son père aussi, à atteindre dans une ultime échappée belle... A-t-il rêvé ? Parti battu, arrivé gagnant. Ce jour-là le ciel était bleu et pour longtemps.



Le Toucher de la hanche

C'est l'histoire d'un type qui rentre du boulot. Dix-sept ans qu'il rentre. Mais ce soir-là sa femme lui dit : « Je veux aller danser ! » Il l'a crue. Et les voilà partis. Et pas en dilettante, non, en acharnés ! Rumba, samba, calypso, tango, paso, be-bop, boogie, valse anglaise, valse lente, française et musette. et surtout la viennoise ! La suprême. Vertige, lévitation et septième ciel. Exhibitions et championnats. Lui en smoking, elle en crinoline. Semelles cuir et bride abattue. Elle est têtue, lui, sagittaire. Ils arpentent les autoroutes et les parquets décapés à la térébenthine. Tout pour l'amour du geste. Tout pour l'amour tout court. Deux astres de swing en fusion, jusqu'à un certain point.

A lire aux Editions Le Dilettante



LA PRESSE

Emporté par le jazz comme par une vague créatrice, Jacques Gamblin s'est mis à écrire des textes spécialement pour cette création : « C'est venu d'un coup : j'ai ouvert un robinet et ça s'est mis à couler ! Je me suis amusé à développer une écriture très rythmée, très scandée, pas du tout narrative, même si ça peut aussi raconter une petite histoire. Les autres textes vont donc se retrouver comme des bulles d'air à l'intérieur de ce long freestyle de mots. Bien sûr, tout ça est complètement lié à la rencontre avec Laurent. » Et quand on les entend parler du projet comme des duettistes complémentaires, on a l'impression que le courant électrique et alternatif est bien passé et l'on se dit que le résultat risque de détoner. Il a suffi de voir Jacques Gamblin applaudir des deux mains (« bravo, personne ne pourrait dire les choses aussi joliment ! ») et d'entendre la métaphore finale proposée par Laurent de Wilde pour décrire leurs séances de travail : « c'était exactement comme si on avait un clavier et que chaque texte était une note. En appuyant sur toutes les touches en même temps, on a commencé à voir comment les textes résonnaient les uns par rapport aux autres, exactement comme des notes. Parfois, on était trop dans le grave, d'autres fois il y avait deux fois la même note dans l'accord... C'était comme un travail d'arrangeur. »

Mathieu Durand. *La Terrasse*

■ Mercredi 25 janvier à 19h30 - T900

TRAGI-COMIQUE

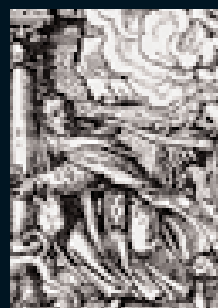
Sous le raffinement d'une cour italienne, se cachent la mort et la corruption : adultère, inceste, viol, jalousie, ambition, meurtre et poisons parcourent cette tragédie de la Renaissance anglaise qui n'a rien à envier à un film d'horreur ! Rien n'y manque et surtout pas l'humour noir.

De l'action à couper le souffle, un méli-mélo d'intrigues où le spectateur peut voir la puissance corruptrice de la vengeance à l'œuvre, finissant par détruire le vengeur... Jean-François Auguste a trouvé le juste décalage pour ne pas sombrer dans un bain de sang.

LA TRAGÉDIE DU VENGEUR

DE THOMAS MIDDLETON / CYRIL TOURNEUR

MISE EN SCÈNE JEAN-FRANÇOIS AUGUSTE



La première qualité de l'œuvre de Middleton, c'est sa stupéfiante rapidité. Le départ de la pièce est foudroyant. En une cinquantaine de vers la corruption, le crime, et la soif de vengeance se déversent sur le plateau. L'univers baroque, la référence aux vanités, l'absurdité, l'atrocité et l'in vraisemblance des situations viennent servir la puissance poétique de cette histoire. Contrairement à ce qui se passe dans les habituelles tragédies de la vengeance, la pièce se focalise sur les atrocités du châtiment sanglant. Ici l'auteur n'accumule pas sur le chemin du vengeur les incidents dilatoires qui retardent ses coups décisifs, mais les obstacles s'écartent sur son passage, les victimes viennent au-devant de lui, ses combinaisons s'échafaudent en même temps qu'il agit : d'où ces coups de théâtre foudroyants, qui excluent le délai de la réflexion pour les personnages. C'est une pièce de l'immédiat, de l'inventivité. L'essence même du jeu, du théâtre, de l'art vivant. C'est une œuvre au service des acteurs et des spectateurs. Aussi bien par sa structure (tout est action et jeu de rôle) que par ses thèmes (le pouvoir, l'argent, le sexe, la mort, l'absence de justice...).

Un univers répugnant diront certains, fascinant pour d'autres, mais il n'est guère d'atrocités théâtrales dont on ne puisse retrouver l'original dans le réel. Nous espérons pouvoir en rire... Happy people !

Jean-François Auguste

La tragédie du vengeur se passe en Italie. Au cœur de l'intrigue, Vindice. Un homme à qui le Duc a fait beaucoup de tort dans le passé : Gloriana, la femme de Vindice, avait refusé de coucher avec le Duc, qui, dans un accès de rage, l'avait tuée. La haine de Vindice pour le Duc ne s'est jamais éteinte et il s'est promis de le punir pour ses crimes. Il va mettre sa vengeance à exécution en exploitant les tensions qui règnent dans la maison du Duc, et en dressant les enfants du Duc et sa femme les uns contre les autres. L'horreur succède à l'horreur, dans une cascade de dominos du plus bel effet. Meurtre, trahison, cupidité se bousculent jusqu'à un paroxysme sanglant.

Si les personnages ont des noms explicites qui peuvent évoquer une pièce moralisante (Ambizioso, Luxurioso), La tragédie du vengeur est en fait totalement dépourvue de sens moral ou pédagogique, à part de montrer un dégoût absolu de la nature humaine. La pièce est aussi décrite comme une satire. L'une des satires les plus noires de la littérature théâtrale. L'effet final, comme le résume T. S. Eliot, est « une vision intense, unique et horrible de la vie ».

EMENT GORE

UN AUTEUR MYSTÈRE

Reconnue Outre-Manche comme une œuvre majeure du répertoire, *La tragédie du vengeur* est l'objet de débats passionnés. Pour l'Encyclopedia Britannica, « Elle est si magnifique, si simple, impeccable et sublime que les plus beaux passages de cette pièce ne peuvent être comparés qu'aux plus nobles exemples de dialogues ou de monologues tragiques qui existent encore aujourd'hui en anglais ou en grec. Il n'y a aucune trace d'imitation ou de reprise d'une source étrangère dans le génie de ce poète [...]. En tant que dramaturge, la force de son génie est assez grande pour lui assurer une place durable parmi les plus importants disciples de Shakespeare. »

Mais au fait de qui parle-t-on ?

On sait que *La tragédie du vengeur* a probablement été écrite et jouée en 1606. Ce n'est qu'en 1656 qu'elle est attribuée par un certain Edward Archer à Cyril Tourneur. Mais au 19^e siècle, on commence à en douter sérieusement et à remettre en question cette attribution. Beaucoup de critiques parient alors sur Thomas Middleton. La controverse continue aujourd'hui... avec une très nette avance pour ce dernier... Une certitude, la pièce est un chef-d'œuvre du théâtre de l'époque Jacobéenne.



THOMAS MIDDLETON

Thomas Middleton est né à Londres en 1580. Son père, William Middleton, est un maçon qui a profité de l'essor économique de la Cité pour devenir un entrepreneur prospère. En 1568, il acquiert un blason, ce qui confirme son élévation dans la bonne société. Son fils Thomas naît donc « gentleman ». Mais William meurt en 1586, Thomas n'a que 5 ans, sa sœur 3 ans. Anne Middleton ne reste pas veuve longtemps et épouse la même année un jeune marin du nom de Thomas Harvey, revenu ruiné de l'expédition de Sir Walter Raleigh aux colonies américaines. Ce mariage sera catastrophique ! Le nouvel époux va directement au tribunal pour récupérer l'héritage des enfants Middleton, qu'il considère désormais comme sa propriété légale. Anne réplique en se faisant arrêter pour que son mari soit obligé de payer ses dettes.

Ainsi commence une union placée sous le sceau d'interminables poursuites judiciaires, une expérience qui a certainement donné à Thomas une vision cynique et amère de la justice. Ce conflit familial peut même l'avoir empêché de finir ses études universitaires car, inscrit au Queen's College d'Oxford en 1598, il est contraint de rentrer chez lui pour aider sa mère dans un procès. Il semble n'avoir pas obtenu de diplôme. Peut-être aussi a-t-il quitté Oxford pour devenir dramaturge. A l'époque, le théâtre public était une entreprise nouvelle, à la fois excitante et moralement ambiguë : D'un côté on était placé sous le patronage de la famille royale, de l'autre on était renvoyé dans les faubourgs de la Cité, avec les bordels. Choix ou nécessité, Middleton gagne sa vie en tant qu'écrivain dès les premières années du 17^e siècle.

Tandis que Shakespeare n'a écrit durant toute sa vie que pour la troupe de Lord Chamberlain, qui deviendra les King's Men après l'accession au trône de James I, Middleton restera toujours un auteur freelance.

Il semble commencer sa carrière en écrivant pour la compagnie de Henslowe, the Admiral's Men. Sa première pièce pour eux est une comédie, *The Family of*



Love, en 1602. C'est alors qu'il épouse Anne Marbeck (ils auront un fils, Edward, un an plus tard). Sa collaboration avec les Admiral's Men durera vingt ans ; sa dernière pièce pour eux est son chef-d'œuvre tragique, *The Changeling*. Mais Middleton établit aussi des relations fructueuses avec d'autres compagnies reconnues : pour les enfants comédiens de la troupe The Children of St Paul, Middleton écrit une série de comédies comme *A Trick to Catch the Old One* et *Michaelmas Term*. Pour les King's Men, Middleton s'occupe probablement de la révision de *Macbeth* et *Mesure pour mesure*, et il écrit des pièces originales comme *The Revenger's Tragedy* (*La tragédie du vengeur*) et *A Game at Chess*. Cette pièce écrite en 1624, sera à la fois son plus grand triomphe et sa ruine. À partir d'une partie d'échecs, il écrit une satire des relations de la Cour avec l'Espagne catholique. La pièce fait salle comble durant neuf jours consécutifs (la première « série » dans l'histoire du théâtre anglais). Mais la gloire est de courte durée : le Conseil d'état interrompt la production.

Middleton doit se cacher, on ignore quel châtime il subit. Peut-être fait-il de la prison, ou lui interdit-on d'écrire pour le théâtre. Ce qui est clair, c'est qu'il n'écrira jamais d'autre pièce. Après sa nomination comme chroniqueur pour la Cité de Londres en 1620, Middleton ne dépend plus du théâtre pour vivre et pendant les trois dernières années de sa vie, il consacre son temps à sa fonction publique, gardant la trace des événements du temps, écrivant des discours et organisant des spectacles civiques. Il meurt à son domicile de Newington Butts en 1627.

PARCOURS COMMENTÉ

jeux de pouvoir et soif de vengeance

Pour comprendre comment représenter, en peinture et en sculpture, l'instant du crime et de la vengeance, la douleur du châtime et de la mort. Plonger dans de multiples sources d'inspiration de la tragédie et dans les codes de représentation du pouvoir et du corps en souffrance. Ce parcours au Musée des Beaux-Arts s'achèvera à la galerie David d'Angers.

Musée des Beaux-Arts, Dimanche 5 et 12 février à 11h

Durée : 1h30 - Tarif : 5 € / 4 €

Réservation conseillée au 02 41 05 38 38 du lundi au vendredi de 10h à 12h et de 14h à 17h ou serviceculturel.musees@ville.angers.fr

■ du mercredi 1^{er} au jeudi 9 février - T900

Rencontre avec le public mercredi 8 février



CHROLONOGIE

Durant les règnes d'Elizabeth I et de James I, le théâtre n'a jamais été aussi florissant ! Ou'on en juge par le nombre incroyable de théâtres ouverts à Londres : The Theatre, The Swan, The Curtain, The Hope, The Rose, Whitehall, The Globe, The Fortune, The Boar's Head, The Red Bull, Blackfriars, et on en passe, sans compter les cours d'auberge, The Bull Inn, The Bell Savage, The George Inn... Une vraie folie de théâtre s'empare de la société londonienne et l'on crée à tour de bras ! On verra ci-dessous comment situer *La tragédie du vengeur* dans le foisonnement des créations de l'époque, Shakespeare restant l'un des champions de la production (parfois 6 pièces par an !), concurrencé par des acharnés comme Thomas Dekker ou Thomas Heywood !

- 1588 Dr. Faustus de Christopher Marlowe
- 1590 Le Juif de Malte de Christopher Marlowe
- 1592 La tragédie espagnole de Thomas Kyd
- 1594 La mégère apprivoisée de Shakespeare
- 1595 Roméo et Juliette de William Shakespeare
- 1596 Le marchand de Venise de William Shakespeare
- 1596 La reine des fées de Edmund Spenser
- 1597 Henry IV de Shakespeare
- 1598 Beaucoup de bruit pour rien de Shakespeare
- 1599 Comme il vous plaira de Shakespeare
- 1600 Jules César de Shakespeare
- 1600 Hamlet de Shakespeare
- 1601 Richard II de William Shakespeare
- 1602 La nuit des rois de William Shakespeare
- 1604 Le mécontent de Marston
- 1604 Mesure pour mesure de Shakespeare
- 1604 Othello de Shakespeare
- 1605 Un monde fou de Thomas Middleton
- 1606 Le roi Lear de Shakespeare
- 1606 Macbeth de Shakespeare
- 1606 Volpone de Ben Jonson
- 1606 Le puritain de Thomas Middleton
- 1607 Coriolan de Shakespeare
- 1607 Le chevalier au pilon ardent de Francis Beaumont
- 1607 **La tragédie du vengeur de Thomas Middleton**
- 1608 Périclès de Shakespeare
- 1610 L'alchimiste de Ben Jonson
- 1611 La tempête de Shakespeare
- 1611 Macbeth de Shakespeare
- 1612 Le diable blanc de Webster
- 1614 La duchesse de Malfi de Webster

LA VENGEANCE : UN THÈME À LA MODE

La vengeance est très tendance durant le règne d'Elizabeth I ! On ne compte plus les tragédies écrites sur ce thème, toutes plus sanguinolentes les unes que les autres... À commencer par *Hamlet*, bien sûr... La passion et la colère conduisant à la vengeance sont au cœur de l'action dans des pièces emblématiques comme :

La Tragédie espagnole de Thomas Kyd (1592)

Dans le style de Sénèque, ce drame de la vengeance utilise le théâtre dans le théâtre pour capturer un meurtrier, et un fantôme qui cherche à se venger, comme dans *Hamlet*. Incroyablement populaire, cette pièce lance la mode de la tragédie de la vengeance, avec plusieurs meurtres violents. Le rôle de Hieronimo, qui veut venger son fils, qui erre en chemise sur la scène et se coupe la langue avec les dents, fut l'un des plus prisés des acteurs.

La Vengeance d'Antonio de John Marston (1599)

Antonio doit venger son père assassiné par le duc Piero Sforza, qui a aussi tué le fils d'un autre gentilhomme. Les codes habituels de la tragédie de vengeance sont utilisés de manière ironique : les personnages tourmentés se roulent par terre à tout propos et se déguisent beaucoup.

La Tragédie de l'athée de Cyril Tourneur

La seule pièce attribuée avec certitude à Tourneur. L'oncle de Charlemont, l'affreux D'Amville, a tué son père. Il a également essayé de le tuer, et il a marié la fiancée de Charlemont à un cousin impuissant et syphilitique ! Il y a de quoi vouloir se venger !

The Malcontent de John Marston (1603)

L'histoire d'un duc banni, Altofront, qui se déguise en Malevole, un parasite jamais content, pour tenter de regagner son trône. Une tragi-comédie très satirique sur la corruption et la décadence de la cour et des contemporains.

The White Devil de John Webster (1612)

Une intrigue de passion enflammée et de sombre vengeance : l'histoire d'amour de deux amants sans scrupule, le duc de Brachiano et Vittoria Corombona. Vittoria est une héroïne à la fois vicieuse et sympathique, qui tente de résister à une société totalement corrompue où les gens, bons ou mauvais, sont tous pris dans un tourbillon de désir, de conspiration et de vengeance.

La duchesse de Malfi de John Webster (1614)

La noble duchesse de Malfi épouse son intendant par défi. Son entourage, ses frères, un duc et un cardinal, lui ordonnaient de rester veuve. La pièce est un grand jeu de massacre : la duchesse, sa servante, ses deux enfants sont tous étranglés et le duc finit atteint de lycanthropie et se prend pour un loup !

Femmes méfiez-vous des femmes de Thomas Middleton (vers 1623)

Séduction et corruption à Florence durant la Renaissance : l'histoire compliquée d'une relation incestueuse entre Isabella et son oncle. Au dernier acte, presque tout le monde meurt, avec au choix vin empoisonné, encens empoisonné, piège ou flèches...

D'ELIZABETH I À JAMES I: DRÔLE D'ÈRE !

ACTEURS : les hommes jouent tous les rôles et savent tout faire : danser, chanter, manier l'épée. On improvise beaucoup. Les plus célèbres acteurs du moment sont Edward Alleyn et Richard Burbage. En 1572, on a interdit les troupes de comédiens ambulants : leurs spectacles tournent trop autour de Robin des Bois et encouragent le peuple à la rébellion. Et ils peuvent aussi transmettre la peste... Les seules troupes autorisées sont celles des nobles, qui ont créé leurs propres compagnies.



ALCOOL : de nombreuses boissons alcoolisées sont populaires à Londres durant la Renaissance. On boit notamment du muscatel (un vin blanc doux), du metheglin (une sorte d'hydromel épicé), du sack (une sorte de sherry), et du balderdash (des mixtures infâmes de bière et lait ou de bière et vin).

ARMES : outre les armes héritées du Moyen-Âge, la hache, la masse d'armes, la dague, l'arbalète et la lance, toujours très prisées, l'épée fait partie de la panoplie des nobles gentlemen. L'élégante rapière est préférée à l'épée ordinaire. On dispose d'une large variété d'épées, mais on utilise aussi des armes à feu comme le mousquet depuis la fin du 16^e siècle.



ASTROLOGIE : la Renaissance est la grande époque de la magie, de l'alchimie et de l'astrologie. L'Angleterre a son Nostradamus en la personne de John Dee, à la fois mathématicien, astronome, astrologue, géographe et occultiste. Quand la reine Elizabeth accède au trône en 1558, John Dee devient son conseiller personnel en science et en astrologie et choisit même la date idéale pour son couronnement. James I, lui, ne croit pas au surnaturel et John Dee meurt dans la misère.

COCUS : en anglais cuckold, un des sujets de prédilection des comédies de l'époque, voir *Les joyeuses commères de Windsor*. On l'utilise aussi en verbe : « My wife has cuckolded me ». Le mot vient du coucou, cet oiseau qui pond ses œufs dans le nid d'autres oiseaux, lesquels doivent ainsi élever des petits qui ne sont pas les leurs.

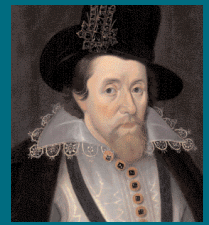
CRIMES ET CHÂTIMENTS : si on vole quelque chose de plus de 5 pence, on est pendu. Le braconnage de nuit est aussi puni de mort. Mendier est interdit et les mendiants sont battus. Pour la peine de mort, on a le choix entre être pendu, brûlé ou décapité, selon son rang dans la société. Les nobles, privilégiés, ont droit à une exécution publique à la Tour de Londres, sous la hache du bourreau, comme Robert Devereux, comte d'Essex, ex-favori de la reine. On expose ensuite les têtes des traîtres sur des piques en place publique.

EXPLORATION : le règne d'Elizabeth voit le triomphe des explorateurs et des pirates (on est souvent l'un et l'autre). Sir Francis Drake sillonne le monde sur son navire the Golden Hind. Il est le premier à passer de la côte Atlantique à la côte Pacifique en Amérique du sud. Quant à Sir Walter Raleigh, poète, courtisan et grand explorateur, qui vogue vers le Nouveau Monde à la recherche de l'El Dorado (la cité de l'or) en 1595, il finit mal, décapité par les Espagnols en 1618.

HOBBIES : les dimanches après-midi de la Renaissance anglaise sont déjà consacrés au sport, la lutte ou le tir à l'arc. La chasse et la fauconnerie sont les amusements des nantis. Le roi James I a interdit le football et le golf, mais il encourage le jeu de boules sur pelouse (l'ancêtre du curling). On joue aussi au jeu de paume, une sorte de tennis sans raquette.



JAMES I : le roi James I hérite du trône d'Elizabeth I en 1603. Il est le fils de Mary, reine d'Ecosse, qu'Elizabeth avait fait exécuter en 1587. Depuis, Elizabeth a dit : « Sorry... » et fait la paix avec la famille de sa rivale en reconnaissant James comme son successeur. Le règne de James est qualifié de Jacobéen (d'après Jacobus en latin). C'est lui qui commanditera la célèbre « King James Bible », achevée en 1611.



MÉDECINE : les charlatans (« Quack doctors ») ont des remèdes miracles pour chaque maladie. On soigne la peste en incisant les bubons et en appliquant un cataplasme de beurre, oignon et ail. On essaie aussi le tabac, l'arsenic, la racine d'iris et le crapaud séché... Les amputations sont cautérisées avec du goudron. La tuberculose et la syphilis font des ravages, sans compter le maquillage à base de blanc de céruse et de plomb qui empoisonne les nobles à petit feu...

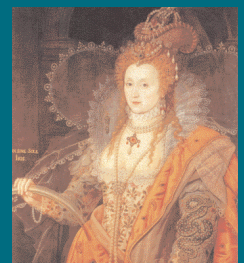
MUSIQUE : la cour élizabéthaine voit la floraison du madrigal et de l'opéra et d'une nouvelle école de musique anglaise avec les grands compositeurs William Byrd, John Dowland, Orlando Gibbons, ou Thomas Tallis. On peut toujours les écouter dans l'interprétation inouïable de Sir Alfred Deller...

PESTE : aussi appelée Black death (la mort noire), la peste bubonique est une maladie horrible. La peau des victimes vire au noir, et les gens meurent comme des mouches. L'incubation ne dure que 4 à 6 jours ; quand la peste entre dans un foyer, la maison est mise sous scellés, condamnant la famille à son triste destin. La nuit on sort les corps lorsqu'on entend dans la rue le cri « Bring out your dead ». On les emporte dans une charrette jusqu'à une fosse commune. La peste connaîtra plusieurs vagues, celle de 1603 tue plus de 30 000 personnes à Londres, celle de 1665, 100 000.

POISON : très prisé à l'époque... La méfiance est de rigueur et les repas des gens importants passent d'abord sous les papilles d'un « goûteur professionnel ». Les pièces sur la vengeance utilisent toutes sortes de trucs empoisonnés : casque, peinture, Bible, épée, vin... Dans *La tragédie du vengeur*, c'est le crâne de la bien-aimée de Vendice qui cache le poison. On utilise l'arsenic et la nicotine, mais aussi la ciguë et la digitale qu'on trouve dans les champs...

PROSTITUTION : les puritains et les moralistes écrivent des traités contre les théâtres au 17^e. Selon eux, les théâtres sont des lieux de perdition et des bordels déguisés. Il est vrai que les « whores », les « putains » de l'époque, vont rejoindre leurs clients durant la représentation pour les « distraire » à l'entracte... La majorité des théâtres élizabéthains sont d'ailleurs situés dans le quartier de Southwark, quartier de Londres connu pour ses bordels. *Mesure pour mesure* de Shakespeare se déroule en partie dans un bordel tenu par Mistress Overdone. Des bordels comme the Cardinal's Cap et the Bell, sont très fréquentés.

REINE VIERGE : surnom donné à la reine Elizabeth I qui règne de 1558 à 1603. Fille de Henry VIII et Anne Boleyn, elle connaît un véritable âge d'or, à l'époque où Shakespeare écrit ses pièces. Extrêmement populaire, on a dit qu'elle était unie à son peuple (faute d'un mariage qu'elle n'a jamais connu). Elle est aussi crainte et respectée et se plaît à dire : « Je sais que j'ai le corps d'une faible femme, mais j'ai le cœur et l'estomac d'un Roi ».



SORCIÈRES : c'est une obsession, on voit des « witches » partout à l'époque, et Shakespeare n'a rien inventé avec ses sorcières dans *Macbeth*. Les femmes que l'on suspecte de sorcellerie sont torturées pour leur faire avouer leur nature démoniaque, supplice des aiguilles, de l'eau, des pinces... Forcément coupables, elles sont brûlées sur le bûcher ou pendues au gibet.

THÉÂTRES : Bankside est le quartier du vice et du crime. Les théâtres y prolifèrent car ils sont là hors de la juridiction de la Cité. Les pièces se jouent dans les cours d'auberge jusqu'à la construction du premier théâtre permanent en 1576 par James Burbage, The Theatre. Le succès est tel que de nombreux théâtres suivent : the Globe, Newington Butts, the Curtain, the Rose Theatre, the Swan, the Fortune, the Boar's Head, the Bear Garden, the Bull Ring et the Hope Theatre. Ces théâtres pouvaient accueillir plusieurs milliers de spectateurs.



VOYAGES : voyager est dangereux. Il faut se procurer une licence, un permis de circuler, auprès du bailli à l'hôtel de ville. Voyager sans licence est un crime. La loi vise à contenir autant que possible l'épidémie de peste et éviter que les pauvres et sans domicile puissent aller de village en village. Les étrangers sont regardés avec suspicion et risquent toujours d'être dénoncés. Les acteurs sont traités avec autant de méfiance que les mendiants. Heureusement, quand les pièces deviennent populaires, les courtisans se font les mécènes des comédiens. Des licences peuvent alors être accordées à des troupes. Le statut des comédiens s'en trouve amélioré et ils sont moins souvent accusés de crimes.

LES PRINCESSES AUSSI

Une princesse qui se noie une fois par semaine, une princesse qui ne trouve pas de mari, une princesse myope qui perd ses lentilles, sans oublier celle qu'on a transformé en steak-frites... Les princesses ont bien des soucis dans les contes de Christian Oster. Les princes, les monstres et les moutons aussi ! Frédéric Béliet-Garcia a choisi de porter à la scène des contes qui ont chacun leur histoire, leur suspense, leur dilemme. On y aime, on y chante et on y danse... On y pleure et on y rit, comme dans la vie ! Tous les héros sont confrontés à des choix fondamentaux : mentir ou avouer, tuer ou aimer, combattre ou fuir. Et comme les contes anciens, le spectacle est destiné à tout le monde, même aux enfants !

LA PRINCESSE TRANSFORMÉE EN STEAK-FRITES

D'APRÈS **CHRISTIAN OSTER**

MISE EN SCÈNE **FRÉDÉRIC BÉLIET-GARCIA**



ONT DES SOUCIS

PRINCESSES MODE D'EMPLOI

VARIATIONS. Quatre contes forment la base du spectacle. Je les ai choisis pour les variations qu'on y trouve autour des personnages primitifs du conte : l'ogre, la princesse, la bergère et le prince charmant. Ces histoires fonctionnent comme quatre bassins de culture sur la féminité, la quête de l'amour, la pugnacité sensuelle, la solitude et les stratagèmes que nous déployons pour l'éviter ou la masquer. Christian Oster contamine le conte de fée traditionnel et ses figures archaïques de la ligne plus tremblée de nos incertitudes contemporaines.

ARCHÉTYPES. On trouve ici autour des personnages archétypaux du conte (l'ogre, la princesse, la bergère, la fée, le loup, le prince charmant) autant de points de vue sur la féminité, l'amour, notre voracité sentimentale et nos désarrois affectifs. Mais ici, ces personnages héroïques, habituellement si droits dans leurs bottes et dans leurs rôles, sont assaillis d'hésitations, perclus d'inquiétudes. Ils deviennent, comme nous, si peu sûrs de leurs fonctions, enfants égarés dans des corps d'adultes, de géant ou de loup. Christian Oster insinue, avec un formidable humour, le doute et donc la comédie dans le conte de fée. Mais, comme les contes anciens, le spectacle est quand même destiné à tout le monde, et bien évidemment aux enfants !

JEU DE PISTE. L'un des contes sera traité comme un feuilleton, les trois autres seront représentés comme des tableaux animés. On retrouvera les personnages à des âges différents. Il y aura des allers-retours, des coïncidences, des jeux de ressemblances, de dissemblances, de méprises. C'est un jeu de piste entre le bien connu et l'inquiétante étrangeté. Les quatre contes ont chacun leur histoire, leur suspense, leur dilemme. Tous les héros se trouvent, dans chaque fable, confrontés à des choix fondamentaux : mentir ou avouer, tuer ou aimer, combattre ou fuir.

IMAGES. L'univers du conte, avec ses transformations magiques, ses figures, ses animaux, est probablement le mode narratif le plus éloigné du théâtre et de ses aptitudes. Nous aimerions, avec la scénographe Sophie Perez, faire apparaître des paysages enneigés, des clairières où l'amour est enfin possible, un château, des forêts profondes et des troupeaux de moutons ! On y travaille. On tentera de viser une sophistication extrême, sans jamais avoir les moyens de l'atteindre. Je tiens à des images particulières : celle de la cage où la princesse est retenue prisonnière par l'ogre, les terres sous la neige ; c'est une gageure ! Ce ne sera jamais une parodie, mais chaque conte sera raconté d'une façon particulière. Les quatre acteurs joueront l'infinité des héros des contes, se transformeront pour devenir aussi le tout petit personnel du monde féerique.



CHRISTIAN OSTER. J'ai toujours beaucoup aimé ses romans aux Editions de Minuit, et j'ai retenu les droits de son avant-dernier roman, *Dans la cathédrale*, pour en réaliser une adaptation au cinéma. J'ai lu ses contes écrits pour les enfants. Il s'agit bien des mêmes indécisions amoureuses, de la même fragilité des choix humains, même si ici ces enjeux sont grimés et augmentés à la mesure des personnages qui les portent : le prince est-il plus charmant qu'un ogre ? Les princesses ont-elles vraiment envie d'un prince ? On retrouve tous les attermoissements de l'amour dans ses contes, où les personnages ont quitté leur intégrité légendaire. Ils se fissurent, se fragilisent. Christian Oster dit d'ailleurs ne pas écrire ses contes spécifiquement pour les enfants. Ses histoires sont comme une émanation involontaire de son activité littéraire. La source est la même que celle de ses romans « majeurs ». J'ai beaucoup aimé cette féerie maladroite des humains mal foutus, trop grands, trop monstrueux, trop cruels. Ils sont un peu comme nous enfants égarés dans des grands corps d'adultes, s'efforçant maladroitement de jouer leur rôle ancien (de roi, de mari, d'homme, de femme).

PRINCIPE D'ÉTONNEMENT. Mes choix de texte, depuis *Biographie : un jeu* procèdent toujours d'un principe d'étonnement. Le cinéma, la littérature romanesque ou la philosophie, du fait de mon passé ou de mon passif, ont plus d'évidence pour moi que le théâtre. Les textes que je choisis me semblent toujours appeler une justification. Ils ont en commun de ne pas se prêter sans médiation à la représentation (trop naïfs, trop éclatés...). Le geste même de leur mise en scène me semble être de justifier leur présence sur le plateau, et dans cet effort même de faire scintiller quelque chose de nouveau, parfois j'espère, une humeur du monde, une réflexion légère ou évasive sur le dur métier de vivre.

Frédéric Bélier-Garcia
d'après les propos recueillis par Pierre Notte

DU STEAK-FRITES AU GIGOT

Vient de paraître...

Le géant et le gigot

Pour le bûcheron : des bettes-raves. Pour la poule : de la pizza. Et pour le rat : de la raclette. Dans cette forêt, les habitants ne peuvent manger que les aliments qui correspondent à la première lettre de leur nom. Mais Gérard le géant, lui, n'en peut plus de manger du gigot. Il demande alors à Fionelle la fée de l'aider à découvrir enfin le goût du lapin, des langoustines... et du loup.



Il était une fois, tout au fond d'une forêt, une fée folle de fleurs. D'une façon générale, elle adorait tout ce qui commençait par f, comme fée. Par exemple, les fêtes, les faisans, les feuillets, les figues, ou encore la foudre. Mais elle aimait aussi le fox-trot, les friandises, les frisettes et le fromage. Elle aimait donc beaucoup de choses, parce qu'il y a beaucoup de choses qui commencent par f.

A côté d'elle vivait un géant qui ne mangeait que du gigot. Ou à la rigueur du gibier. A l'occasion, il aurait bien mangé de la girafe, qui aurait été une proie à sa taille, mais il n'y en avait pas dans la forêt. C'est qu'il n'y a pas beaucoup de choses qui commencent par g et qui se mangent. Je parle du g de géant, bien sûr, pas du g de gâteau. Le géant ne mangeait pas de gâteaux, à l'exception de la génoise.

Un jour, le géant alla voir la fée et se pencha sur elle : - Bonjour, Fionelle, lui dit-il, est-ce que je peux te demander un service ?

- Évidemment, Gérard, lui répondit la fée, qui était à peine plus grande qu'une saucisse. Je suis là pour ça, je suis fée.

- Voilà, lui dit le géant, j'en ai un peu assez de manger du gigot et à la rigueur du gibier. J'aimerais me nourrir de trucs qui ne commencent pas par le g de géant.

Christian Oster. *Le géant et le gigot.*
L'Ecole des Loisirs

RENCONTRE AVEC CHRISTIAN OSTER

En écho à la création de Frédéric Bélier-Garcia, la Bibliothèque municipale propose une rencontre avec cet écrivain singulier, auteur de contes pour enfants et d'une quinzaine de romans publiés chez Minuit. Il a obtenu le prix Médicis en 1999 avec *Mon grand appartement. Une femme de ménage* (2001) a été adapté au cinéma par Claude Berri. Son dernier roman, *Rouler*, vient de paraître aux Editions de L'Olivier.

Mais au fait, les personnages de ses romans ne seraient-ils pas ceux de ses contes pour enfants, qui auraient juste un peu grandi ?

Samedi 10 mars à 15h – Médiathèque Toussaint

- du mardi 28 février au samedi 17 mars (relâche les 4, 5, 11 et 12 mars)
- rencontre avec l'équipe artistique à l'issue de la représentation le mercredi 29 février
- représentation en audiodescription le mercredi 29 février
- surtitrage sur écran individuel et traduction en LSF (Langue des signes française) le samedi 3 mars à 18h (sous réserve)
- Soirées enfants les 3 et 13 mars - 2 € par enfant réservations 02 41 22 20 20

ON TOURNE AU CHÂTEAU



Grâce à l'hospitalité du Conseil général du Maine-et-Loire, maître de ce beau lieu, le Nouveau Théâtre d'Angers a pu réaliser les images vidéo de *La princesse transformée en steak-frites* dans un véritable château Renaissance, le Plessis-Macé ! Une première... Si de nombreux tournages ont été accueillis dans ses murs : *La Dame de Montsoreau*, *La Reine et le cardinal*, *Louis XI ou le pouvoir fracassé*, ce monument historique n'avait jamais vu l'enlèvement d'une princesse par un ogre !

Sur les bases d'un château fort en ruines après la guerre de Cent ans, c'est un certain Louis de Beaumont, chambellan de Louis XI, qui construisit vers 1450 ce joyau de style gothique flamboyant, au ravissant balcon ciselé.

Côté « people », on sait que la famille du Bellay (celle du poète Joachim) en fut propriétaire pendant près de 170 ans. On sait aussi qu'il reçut des visiteurs prestigieux : Louis XI, Charles VIII, François I^{er}, Henri IV...



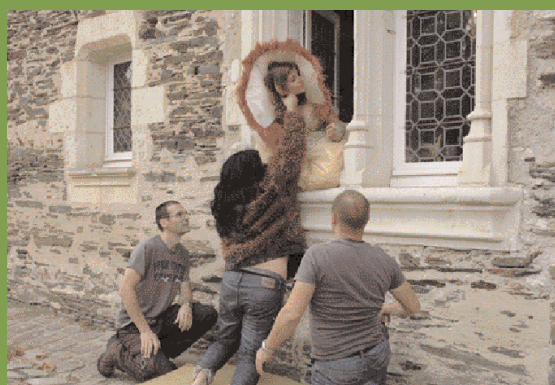
Classé monument historique, le Château du Plessis-Macé est devenu propriété du Conseil général de Maine-et-Loire en 1967. Depuis, le Département y favorise tout particulièrement son identité « théâtre » : il a en toute logique intégré, en janvier 2010, l'EPCC Anjou Théâtre, chargé de la valorisation et de la diffusion du théâtre en Anjou, de la gestion du château et de l'organisation du festival d'Anjou. Activités théâtre non stop, donc, puisque le château du Plessis-Macé propose au fil des mois :

- un festival de théâtre amateur et professionnel, Très tôt en scène, qui initie les enfants aux pratiques théâtrales en journée et accueille plus de vingt compagnies principalement amateurs en soirée. Dans ce cadre, grâce à un partenariat entre le NTA et Anjou-Théâtre Yaacobi et Leidental, mis en scène par Frédéric Béliet-Garcia a été présenté en 2010. De même, *La Princesse transformée en steak-frites* sera accueillie à son tour au château le samedi 24 mars à 20h30.
- des spectacles en déambulation, *Peter P.* (après *Les Précieuses ridicules* en 2007, *Roméo et Juliette* en 2008, *Le mariage de Figaro* en 2009 et *Cyrano de Bergerac* en 2010), avec la Cie du Théâtre de l'Extrême.
- des ateliers pédagogiques (proposés de la maternelle au collège) sur des thèmes en relation avec le Moyen-Âge, des ateliers théâtre en lien avec les créations du château, des visites guidées ou théâtralisées.



La façade de cet élégant logis seigneurial demeure l'un des hauts lieux du festival d'Anjou, 2^e festival de théâtre de France avec plus de 25 000 spectateurs, qui fête cette année sa 63^e édition. Sous la direction artistique de Jean-Claude Brialy puis de Nicolas Briançon, on y voit chaque été de magnifiques spectacles, souvenons-nous notamment du *Barbier de Séville* de Beaumarchais avec Francis Perrin, *Bacchus* de Jean Cocteau avec Jean Marais, *Ce que voit Fox* de James Saunders avec Laurent Terzieff, *La nuit des rois* ou *Le songe d'une nuit d'été*, mis en scène par Nicolas Briançon...

On peut visiter le château d'avril à octobre ou sur rendez-vous, et en attendant, découvrir le charme de ses vieux murs en toute saison sur : <http://www.chateauplessismace.fr/chateau/galerie.asp>



TEAU...



...ET AUX CHAMPS



EXTRAIT

Il était une fois une princesse en âge de se marier, qui voulait bien se marier, d'ailleurs, mais qui ne trouvait pas de mari. Non qu'elle fût laide ou stupide. Au contraire, elle était fort belle, avait la taille bien prise et n'était pas bête du tout. Elle savait additionner, soustraire, multiplier, diviser, ne faisait presque pas de fautes d'orthographe et connaissait la capitale du Nicaragua. Elle avait appris à disséquer une souris. Elle savait combien de casseroles d'eau peut contenir une baignoire qui fuit et dans quel sens on ferme les robinets. C'était une princesse très séduisante, donc. Mais tous les jeunes gens qui eussent pu prétendre à l'épouser étaient laids, eux, et stupides, et aucun n'aurait pu lui plaire.

On sait peut-être que, lorsqu'une princesse ne trouve personne à aimer, il ne lui reste qu'une solution : monter en haut de la plus haute tour du château et attendre, du haut de cette tour, qu'un beau cavalier surgisse miraculeusement au loin dans la campagne et se porte à sa rencontre.

Parfois, c'est pour la délivrer, car elle est prisonnière en haut de sa tour. Parfois, plus simplement, elle n'est pas prisonnière, elle guette seulement un beau cavalier, et, dans ce cas, si celui-ci paraît, il y a deux solutions : ou bien le beau cavalier grimpe quatre à quatre les escaliers de la tour, rejoint la princesse, l'embrasse et la demande très vite en mariage ; ou bien c'est la princesse qui se porte à sa rencontre et, comme elle est très pressée, elle ne pense même pas aux escaliers, elle saute du haut de la tour et tombe amoureuse, dans les bras du cavalier si tout se passe bien.

C'était le cas de notre princesse. Elle n'était pas prisonnière. Elle attendait seulement un beau cavalier. Il y avait juste un problème : elle n'arrivait pas à rester en haut de la tour. Elle avait le vertige.

Christian Oster

LA PRINCESSE EN TOURNÉE

ANGERS - Le Quai - forum des arts vivants
du mardi 20 au vendredi 23 décembre 2011
du mardi 28 février au samedi 17 mars 2012

PARIS

Théâtre du Rond-Point - salle Roland Topor
du jeudi 5 janvier au dimanche 4 février 2012

LORIENT

Théâtre de Lorient, Centre dramatique national
du mercredi 8 au vendredi 10 février 2012

MARSEILLE - Théâtre de la Criée

du mercredi 22 au samedi 25 février 2012

LE PLESSIS-MACÉ - Château du Plessis-Macé
samedi 24 mars 2012

IBSEN

Qui s'étonnerait de voir figurer l'histoire de *Un ennemi du peuple* à la une des actus d'un quotidien d'aujourd'hui ? Gros titre : Menace sur la santé des habitants ! Un médecin met en garde les autorités sur la pollution des eaux de la ville... Pourtant, cette pièce où, loin d'être remercié pour sa vigilance, le héros est mis au ban de la société qui entend bien étouffer ces infos, a bien été écrite en 1881. Environnementaliste avant l'heure, Henrik Ibsen en avait eu l'idée en lisant un article de journal. Guillaume Gatteau et sa compagnie la Fidèle idée en créent une version contemporaine qui ouvre le champ de nouvelles réflexions...

UN ENNEMI DU PEUPLE

DE HENRIK IBSEN

MISE EN SCÈNE GUILLAUME GATTEAU

DES ACCENTS D'ACTUALITÉ

Le docteur Stockmann, médecin de la station thermale d'une petite ville, découvre que l'eau des Bains est polluée par la tannerie locale. Exalté par sa découverte et soucieux de la santé publique, il décide d'en informer ses concitoyens. D'abord soutenu par le journal local et la classe moyenne, il se confronte à son frère, maire et président des Bains, qui défend des intérêts tout autres. La perspective de travaux coûteux, d'une longue période de fermeture et d'une publicité désastreuse pour cette ville en plein essor, fragiliserait la population. Alors qu'il défend des valeurs justes, le Dr Stockmann se retrouve peu à peu accusé d'être un ennemi du peuple : entre la santé des touristes et le bénéfice des investisseurs, le peuple semble avoir choisi... La progression dramatique est très lisible, d'abord entouré de tous, le Dr Stockmann se trouve en butte à des intérêts individuels lorsqu'il tente de défendre l'intérêt collectif. Cette pièce d'Ibsen est remarquable dans son double mouvement : celui d'un homme socialisé vers un total isolement, celui de citoyens épars qui s'unissent pour désigner l'un d'eux comme ennemi commun.

Le pouvoir corrupteur des mots

Un ennemi du peuple examine et dissèque les enjeux de la parole quand elle se fait instrument de pouvoir ; ce que l'on peut révéler, quelle vérité est dicible et qui en décide, à quelles fins ?

Le metteur en scène Guillaume Gatteau et les comédiens de la Fidèle Idée suivent le fil d'un travail où les mots, le langage, sont au centre du spectacle, travaillés comme une matière. L'écriture d'Ibsen est puissante, simple et volontaire. Un décor sobre et limpide, un univers sonore qui suggère en finesse, un travail de lumières découpant des silhouettes franches feront de cette fable poignante portée collectivement par huit comédiens un objet clair et fort pour le public.

En filigrane : le questionnement de la démocratie

Sans résoudre la problématique, cette pièce interroge l'engagement individuel, la défense d'une certaine intégrité, mais aussi la place de la parole d'un homme (celle de la vérité, ici scientifique) au sein de la démocratie (la parole du peuple).

Au centre de ce drame, la place accordée à la « majorité silencieuse », devenue aujourd'hui un instrument quasiment aussi puissant qu'un bulletin de vote.

« Les opposants au Dr Stockmann, qu'il serait facile de qualifier de méchants pour le confort de la fable, se disent également porteurs d'une parole libre et de l'expression de chacun dans une société où le bien commun et la liberté individuelle sont les références ultimes. Ibsen nous propose une ligne claire de réflexion, comme une possibilité de pensée de la confusion actuelle. Échappant à la leçon de morale politique, *Un ennemi du peuple* apporte matière à réflexion objective. »

Le souffle dévastateur de la tragédie dans une vie tranquille

Au début de la pièce, le Dr Stockmann est entouré et soutenu par ses proches et ses concitoyens dans une vie lumineuse et joyeuse, où les paroles s'échangent, alertes et fraternelles pour nous mener à l'acte IV, où, au cours d'une soirée fiévreuse et moite, se scellent pour le docteur des jours sombres et incertains. C'est le moment crucial, le point de bascule : le Dr Stockmann convoque une réunion publique pour informer des dangers sanitaires, or cette parole scientifique, censée éclairer les citoyens n'aura pas lieu : on censure ses mots, on lui interdit de révéler sa découverte. Au milieu d'une foule turbulente et défensive, il se retrouve sans voix dans cet exercice démocratique : le peuple est uni contre lui.

Le spectaculaire sera porté par les mots.



Ce mouvement puissant, je le veux intact, implacable du premier mot jusqu'au dénouement, en travaillant la densité des corps, dans les postures, les gestes et les déplacements, une profération convaincue, une scénographie ciselée. Au cinquième acte, après la tempête de la réunion publique, la maison du Dr Stockmann semble avoir abdié sous la tornade ; le calme est revenu mais chaque vitre brisée contient en elle le vacarme de ce qui s'est passé la veille.

Le travail sonore sera une partie importante du spectacle pour qu'au-delà du visuel, le son accompagne la cruauté et la beauté du drame qui se joue. Souvent on use de métaphore sonore pour désigner le peuple : « le bruit lointain du monde », « le vacarme des revendications », « la majorité silencieuse »... Il sera question d'accompagner l'écriture et la progression dramatique, à la manière d'une tempête qui se lève, le son devenant plus pressant sans jamais que l'on puisse déceler de changement.

Guillaume Gatteau, metteur en scène

VISIONNAIRE

*« Ce n'est pas le combat conscient des idées qui s'étale
devant nous, cela ne se passe jamais ainsi dans la réalité.
Ce que nous voyons, ce sont les conflits humains,
et au plus profond, entremêlées à eux,
il y a des idées en lutte – elles sont mises
en déroute ou sortent victorieuses. »*

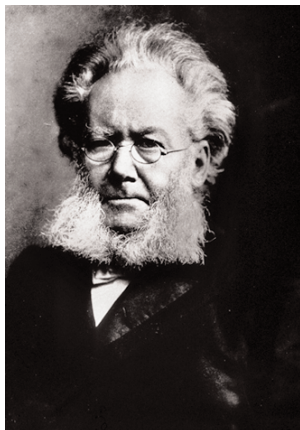
Henrik Ibsen. *Revue théâtrale*, 1857



UN ENNEMI DU PEUPLE

DANS LA CORRESPONDANCE D'IBSEN

Le 23 novembre 1881, Ibsen écrit à son éditeur Hegel : Je suis déjà très occupé par les projets d'une nouvelle comédie en quatre actes, *Un ennemi du peuple*, une œuvre que j'avais en tête auparavant, mais que j'ai laissée de côté parce que *Les revenants* s'est imposé à moi et a demandé toute mon attention. *Les revenants* provoquera sans doute des remous dans certains cercles, mais ça ne peut être évité. S'il n'en causait pas, il n'aurait pas été nécessaire de l'écrire.



Le 16 mars 1882 à Hegel :

J'ai laissé de côté depuis longtemps mon projet d'une autobiographie, dont je vous avais parlé, et je suis maintenant complètement occupé par les préparatifs d'une nouvelle pièce (*Un ennemi du peuple*). Ce sera une pièce très paisible cette fois, une qui peut être lue en toute sécurité par les conseillers d'état, les marchands et leurs dames ; et les théâtres n'auront pas à reculer d'horreur. Ce sera facile à écrire et je vais essayer de l'avoir terminée pour le début de l'automne.

Le 21 juin 1882 à Hegel :

Hier j'ai terminé ma nouvelle pièce. Elle se nomme *Un ennemi du peuple* et elle compte cinq actes. Je ne suis pas encore tout à fait sûr si je dois l'appeler une comédie ou un drame. Elle a beaucoup de caractéristiques de la comédie, mais aussi un thème sérieux.

Le 9 septembre 1882 à Hegel :

Cher Hegel, j'ai le plaisir de vous envoyer ci-joint le reste du manuscrit de ma nouvelle pièce. J'ai beaucoup aimé écrire cette pièce, et je me sens bien perdu et seul maintenant qu'elle m'est sortie des mains. Le Dr. Stockmann et moi on s'entendait tellement bien tous les deux ; nous sommes d'accord sur tellement de sujets. Mais le docteur est plus brouillon que moi ; et de plus il a d'autres particularités qui lui permettent de dire des choses qui ne seraient pas prises aussi bien si je les disais moi-même. Je pense que vous serez de mon avis lorsque vous aurez lu le manuscrit.

« *Le Dr. Stockmann et moi on s'entendait tellement bien tous les deux... Nous sommes d'accord sur tellement de sujets... »*

Au sujet d'un reproche qui lui a été fait, Ibsen écrit :

À un orateur révolutionnaire,

« Vous dites que je me suis fait conservateur. Je suis ce que je fus toute ma vie. Je ne joue pas si l'on se borne à déplacer les pions. Renversez le jeu, je suis votre homme. Je ne connais qu'une seule révolution qui n'ait pas été faite par un gâcheur. Elle dépasse toutes celles que l'on a faites depuis, et c'est du déluge, que je parle. Et pourtant, même en celle-là, le diable fut dupé ; Noé, comme vous savez, prit la dictature. Re commençons la chose et plus radicalement. Il faut pour cela des lutteurs et des orateurs. Vous vous occupez, vous autres, de faire couler l'arche ; moi, j'attacherai avec allégresse la torpille à ses flancs. »

À PARIS...



Grâce à Lugné-Poe et André Antoine, le public français découvre à l'aube du XX^e siècle les grands auteurs du théâtre scandinave : Henrik Ibsen et August Strindberg.

En 1890, Antoine, qui dirige le Théâtre-Libre, présente *Les Revenants* d'Ibsen. Agé de vingt ans, Lugné-Poe est émerveillé par ce spectacle. En 1891, *Hedda Gabler* est créée au Théâtre du Vaudeville et *Le Canard sauvage* au Théâtre-Libre. Ibsen donne son accord à Antoine pour une nouvelle production du *Canard sauvage*. Durant six saisons consécutives, le Théâtre de

l'Œuvre dirigé par Lugné-Poe met à l'affiche le dramaturge norvégien.

Le 9 octobre 1893, on salue enfin la création française d'*Un ennemi du peuple*, introduite par une conférence de Jules Lemaitre. Le programme est réalisé par Vuillard.

Quinze ans après la mort de l'auteur, *Un ennemi du peuple* est la première pièce scandinave inscrite au répertoire de la Comédie-Française dirigée par Émile Fabre, grand admirateur d'Ibsen.

ET AU CINÉMA...

CHEZ SPIELBERG...

Il paraît que le grand film de Steven Spielberg *Les dents de la mer*, sorti en 1975, est basé en partie sur *Un ennemi du peuple*.

Spielberg a remplacé le poison toxique qui pollue les eaux, par un requin géant qui «pollue» l'océan... La problématique est la même. Dans



Les dents de la mer, les habitants de Amity Island sur la côte Atlantique, dépendent essentiellement du tourisme pour leur vie quotidienne ; ils maintiennent donc les plages ouvertes malgré les avertissements du chef de police Martin Brody et du spécialiste Matt Hooper sur la présence d'un grand requin blanc dans leurs parages. A voir ou à revoir...

EN INDE...

Sous le titre *Ganashatru* (*Un ennemi du peuple*) Satyajit Ray a fait un film de la pièce d'Ibsen en 1989. Le docteur Ashoke Gupta s'aperçoit que les cas de jaunisse se multiplient à Chandipur. Il fait faire des analyses. On découvre que la maladie est transmise par l'eau bénite distribuée dans le temple de la ville. Or le temple attire de nombreux pèlerins à Chandipur, il est vital pour l'économie de la ville. Le fondateur du temple refuse d'admettre que de l'eau sacrée puisse contenir des bactéries dangereuses. Lorsque le docteur Gupta décide de publier ses découvertes dans le journal local, le maire de la ville, son propre frère, s'y oppose puis cherche à le discréditer en arguant qu'il n'est pas un Hindou pratiquant.



ET AUSSI...

Savez-vous que Steve McQueen, le célèbre acteur de *La grande évasion*, a lui aussi incarné le docteur Stockmann ? C'était



dans *An enemy of the people*, film réalisé par George Schaefer, sorti en 1978. Juste après le tournage de *La tour infernale*, Steve McQueen avait décidé de «lever le pied», mais il accepta de tourner dans cette production culturelle plutôt anti-commerciale.

Ce film n'était pas trop la «cup of tea» de la Warner qui ne le diffusa que dans très peu de salles aux États-Unis, et plus de 2 ans après le tournage... Sans doute ne l'a-t-on jamais vu en France...

ET À LA TÉLÉ...

Arthur Miller réalisa une adaptation de ce classique en 1950 dans une production du Broadhurst Theater avec Fredric March. Il en fit ensuite une adaptation pour la National Educational Television avec James Daly en 1966.



- du mardi 6 au vendredi 9 mars - T900
- rencontre avec le public le mercredi 7 mars
- soirée enfants le mardi 6 mars



LA FIDÈLE IDÉE

LA COMPAGNIE

Fondée en 1997 par le metteur en scène Guillaume Gatteau, la compagnie nantaise La Fidèle Idée rassemble sept comédiens et comédiennes professionnels ; dans un élan commun, ils développent un parcours théâtral où l'exigence du travail et le plaisir à jouer ensemble sont visibles et communicatifs.

Parler d'aujourd'hui avec les mots d'aujourd'hui.

Depuis plus de dix ans, le travail de la compagnie s'articule majoritairement autour des écritures (dramatiques, poétiques, littéraires) contemporaines. Aller à la rencontre du monde et des gens d'aujourd'hui avec les mots d'aujourd'hui au travers de propositions multiples (pièces de théâtre, lectures, ateliers, stages, temps de recherche, résidences de territoire) pour transmettre le plaisir du théâtre et du jeu et partager la découverte de langues, d'auteurs, d'écritures...

Sept comédiens permanents, un metteur en scène et une équipe administrative travaillent ensemble tout au long de l'année. Le fonctionnement en troupe permet de développer une démarche singulière ; une démarche de permanence pour continuer à chercher, s'entraîner, créer, interroger et inscrire le projet dans la durée. Au gré de sa constitution et des temps de travail, la compagnie a trouvé une identité artistique vivante qu'elle réinterroge sans cesse.

La compagnie La Fidèle Idée est conventionnée par le Ministère de la Culture - DRAC des Pays de la Loire et subventionnée par la Région des Pays de la Loire, le Conseil Général de Loire Atlantique et la Ville de Nantes.

Les créations théâtrales

Protesilas et Laodamie de Stanislas Wyspianski
Il ne faut pas boire son prochain de Roland Dubillard
Kabaret d'après Francis Blanche et Boris Vian
L'éveil des ténèbres de Joseph Danan
Histoire d'amour (derniers chapitres) de Jean-Luc Lagarce
Littoral de Wajdi Mouawad
Le Bourgeois Gentilhomme de Molière
Par les villages de Peter Handke
Le Palais des Fêtes de Yukio Mishima
Personne ne voit la vidéo de Martin Crimp
Hop là ! nous vivons de Ernst Toller
La campagne de Martin Crimp

« Partager le texte avec le public et qu'il se l'approprie... »

Travaillé comme une matière, déchiffré comme une partition musicale, le texte – sa force évocatrice, sa poésie, son sujet – est au cœur de la démarche de la compagnie : défendre des propos forts, faire entendre une langue, restituer avant tout le texte et laisser le spectateur s'en emparer, libre de ses réactions et de ses émotions, l'imaginaire grand ouvert.

Porter publiquement des œuvres écrites qui parlent de ce que nous sommes, que nous avons envie de partager, en affirmant notre engouement pour ces mots et les présenter sans imposer de sens de lecture au spectateur. Charge à lui de s'emparer de la fable, de prendre position dans un univers, une scénographie, une mise en scène dynamique et vivante, à la fois épurée et très lisible.

Guillaume Gatteau



BAD TRIP

Au pays de ces lutins-là il n'y a pas de princesse ni de belle au bois dormant ! Juste une bande de bad lutins-garnements mal élevés qui s'occupent comme ils peuvent au fond de leur forêt. Ils bricolent comme des sagouins, s'engueulent, se font des blagues. Mais l'ennui du quotidien les gagne un jour... et c'est le théâtre qui va les aider à conjurer ce mauvais sort... Le théâtre sera-t-il moins soporifique que leurs activités manuelles ? Réponse dans cet *Oncle Gourdin* malicieux, coproduit par le NTA, qui a secoué de rire le public du Festival d'Avignon l'été dernier.

ONCLE GOURDIN

DE SOPHIE PEREZ ET XAVIER BOUSSIRON

Le théâtre n'est ni une partie de plaisir, ni un divertissement moderne. Mais bizarrement, il peut le devenir même si c'est, généralement, assez miraculeux. Tout miracle étant caractérisé par le fait que certains y croient et que d'autres, non. Nous pensons, au sein de la compagnie du Zerep, et ce depuis une dizaine d'années, que le théâtre s'épuise s'il n'est qu'une catégorie culturelle ankylosée par son histoire, juste une idée bonne à être examinée comme un animal ancien qui baigne dans le formol. C'est pour cela que nous tentons à chaque fois de lui donner une chance supplémentaire, afin qu'il reste toujours en contact avec le geste artistique, pour qu'il soit impur et authentique.

L'histoire raconte comment une tribu de lutins voit son existence complètement transformée quand un des leurs meurt en essayant de faire du théâtre, et que la pièce commence vraiment pour les autres quand ils se retrouvent avec le cadavre sur les bras. Le lutin est une créature mythique surgie de l'époque de l'Obscurantisme. Une sorte de représentation à la fois primitive, « sympathique » et sophistiquée de l'inexplicable. Et finir par faire une pièce, comme si c'était la seule alternative possible, tient probablement de l'inexplicable. Quoi que...

Sophie Perez et Xavier Boussiron

« Oncle Gourdin est à mi-chemin entre du grand-guignol, du documentaire anthropologique, de l'heroic fantasy, du psychodrame, de la pensée critique et de la vérité... »



CHEZ LES LUTINS



LA PRESSE...

Comment guérir d'une addiction qui fait rage surtout durant l'été et qui pousse les gens de spectacle à faire du théâtre et de la danse entre les murs des monuments historiques ? En Avignon, mieux vaut ne pas être allergique au chant des cigales et aux cris des martinets, tant le festival multiplie les projets dans des lieux à ciel ouvert, devenus depuis Jean Vilar des scènes mythiques.

Pour mener à bien leur étude sur cette dépendance saisonnière, Sophie Perez et Xavier Boussiron ont jeté leur dévolu sur le cloître des Célestins, ses arcades de pierres millénaires et ses deux platanes, présences magnifiques veillant en géants tutélaires sur les spectacles se déroulant sous leur frondaison.

Proposant une solution qui permet de travailler en toute saison dans un cadre prestigieux tout en maîtrisant les nuisances du plein air, nos deux chercheurs ont confectionné un décor indoor reproduisant à l'identique (échelle 1/3), le cloître des Célestins. Cette version démontable du monument pouvant être aisément transportée, elle s'avère un plus pour le spectacle qui se joue alors dans des conditions de représentation identiques tout au long des tournées, sans jamais perdre le lustre d'une création dans un lieu typiquement avignonnais.

Qu'il soit construit en pierre ou en carton-pâte, un tel lieu demeure souvent hanté par les spectacles qui s'y sont déroulés. Reste alors à faire le ménage et à se confronter aux fantômes d'*En attendant*, chorégraphie d'Anne Teresa De Keersmaecker créée aux Célestins lors de l'édition 2010. Le potlatch d'un exorcisme aussi barbare que purificateur déroule le tapis rouge à l'entrée fracassante de la bande de drôles de lutins convoqués dans *Oncle Gourdin*.

Affublée de têtes monstrueuses et de longues oreilles pointues, la troupe ventripotente et colorée s'attelle à la tâche sans rechigner. Guide des règles du savoir-vivre à l'usage de la scène, la pièce s'avère une sorte de parcours du combattant à travers lequel les lutins devront dépasser leur condition pour devenir des acteurs. Sujets à l'endormissement et à la somatisation dès qu'on aborde les textes de Claudel, Shakespeare ou Olivier Py, c'est finalement à travers la question de l'enfance, qui a traversé nombre de spectacles de l'édition 2011 du Festival d'Avignon, que nos lutins s'accorderont sur une thématique à la hauteur de leurs compétences.

Le prétexte d'un enfant trouvé (texte d'Arnaud Labelle-Rojoux), les difficultés relationnelles d'Edipe avec son père et sa mère, ou le dur choix de Médée quant à l'avenir de sa progéniture sont alors autant de morceaux de bravoure d'une rare hilarité. L'image malignement déformée par l'humour d'un Avignon éternel où l'on twist sans cesse entre le grotesque de la farce et la poésie du tragique.

Patrick Sourd. *Les Inrockuptibles*

Oncle Gourdin tape sur Avignon. Ah ! Les potaches ! Avons-nous jamais autant gloussé de rire à la vue d'un spectacle du In ? Comme la performeuse espagnole Angélica Liddell, le duo Perez et Boussiron met sur scène de faux arbres et un imaginaire forestier, mais c'est pour tout prendre à rebrousse-poil, sans la moindre prétention sérieuse.

Emmanuelle Bouchez. *Télérama*

Ça fait des années qu'on attendait Sophie Perez et Xavier Boussiron au Festival d'Avignon. Jamais invités à ce jour, les deux concepteurs les plus iconoclastes de la scène théâtrale française ont fait leur entrée dans les remparts avec un spectacle, *Oncle Gourdin*, qui est à leur image : fantaisiste, irrévérencieux et hilarant. (...) On pourrait croire que Sophie Perez et Xavier Boussiron n'aiment pas le théâtre : c'est tout le contraire. Dans leur geste profanatoire et loufoque, se cachent plus d'amour et de respect que dans bien des cérémonies sentencieuses, du genre messe obligatoire, où l'on voudrait nous faire croire que plus on s'ennuie, mieux c'est.

Or, avec Perez et Boussiron, non seulement on rigole, mais en plus on s'instruit !

Joëlle Gayot. *France Culture*

- du mardi 20 au vendredi 23 mars - T400
- rencontre avec le public mercredi 21 mars
- Stage à l'ESBA

La compagnie du Zerep dirige un stage à l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts d'Angers du 31 janvier au 2 février :

« Ne te dandine pas comme ça, va au cabinet de curiosités ! »

Un worquechope avec Sophie Perez et Xavier Boussiron
Restitution publique à l'ESBA le 2 février



UN MOMENT

LA PRESSE...

Une hypnose de la simplicité. Et donc, d'abord le silence devant l'espace nu. Puis, un noir lent et le silence encore, laissant au corps (oreilles, yeux, muscles et nerfs) le temps de se débarrasser des scories du dehors, de s'apaiser, de s'ouvrir. Le théâtre de Régy est un filtre. Alors la lumière se renverse sans se presser, semblable à une profonde respiration nocturne. Et cela apparaît. Qui ? Quoi ? L'être-là du théâtre : l'acteur porteur d'ailleurs et tendu vers cet ailleurs. Hallucination première, ce soir-là, à Rennes, j'ai d'abord cru voir non un corps de chair mais une petite marionnette. Et puis, très vite, et bien vivant celui-là, un corps d'enfant, pieds nus, marchant de droite à gauche sur un sol d'encre comme on le dit d'une étendue d'eau par temps de nuit.

Jean-Pierre Thibaudat. *Rue89*

Des comédiens seuls dans la pénombre, Claude Régy en a plusieurs fois mis en scène. On peut remonter le fil. Il y a eu, en 2009, Jean-Quentin Châtelain, vigie sur le pont de l'*Ode maritime*, de Fernando Pessoa. On se souvient de Valérie Dréville et de son combat avec Dieu (ou l'absence de Dieu) dans *Comme un chant de David*, à partir des *Psaumes* retraduits par Henri Meschonnic. Plus en amont, on retrouve les silhouettes de Yann Boudaud dans *Holocauste*, du poète américain Charles Reznikoff, et de Marcial di Fonzo Bo traversant *L'Ecclesiaste* (Parole du sage). On en oublie, évidemment : cela fait soixante ans que Régy signe des mises en scène. L'acuité ne diminue pas. Au contraire, chaque nouveau spectacle semble pousser plus loin l'exploration de la nuit. Il y a du chat chez Claude Régy, à la fois veilleur et chasseur à l'affût dans l'obscurité. Transe. Le monologue lui va bien, qui lui permet d'aller aux confins de son univers, au pays des ombres et des voix. Et de lancer ses comédiens sur le chemin d'une révélation qui est aussi transfiguration. Des termes qui, s'agissant de Régy, renvoient moins à la religion qu'à l'extase du jeu et à un état proche de la transe. Révélation, le mot convient bien à Laurent Cazanave, nouvel appelé du théâtre de Régy, qui n'a que 22 ans et a tout compris de la bataille, c'est-à-dire de l'art de se laisser engloutir et recracher par un texte.

René Solis. *Libération*

Ce sont nos espaces perdus que Claude Régy explore, loin, très loin de l'agitation et des bruits qui nous rendent un peu aveugles et sourds à l'ordre secret des choses et des êtres. Régy crée le trouble, il brouille les frontières entre jour et nuit, vie et mort, folie et lucidité, silence et verbe, chair et esprit. Il rend l'instant à l'instant, et l'homme au monde, sans discours panthéiste ou chrétien. Il est exigeant, non spectaculaire.

Odile Quirot. *Le Nouvel Observateur*

- du mardi 27 au samedi 31 mars
scène de répétition NTA
- rencontre avec le public mercredi 28 mars
(sous réserve)



DE GRÂCE

A travers la brume d'un pays du Nord, se dessine un personnage comme sorti d'une mythologie ancienne. Son nom : Mattis. Dans ces terres sans repères, vie et mort, parole et mutisme, sagesse et folie, nuit et jour, ont des frontières très peu visibles. La poésie seule peut en faire entendre des échos, écrit Claude Régy. Dans un silence d'une plénitude envoûtante, Laurent Cazanave, seul en scène, est ce jeune homme qui vit sous la protection de sa sœur, dans un autre monde que celui des garçons de son âge... Une épure absolue proche d'une expérience mystique.

BRUME DE DIEU

DE **TARJEI VESAAS**
MISE EN SCÈNE **CLAUDE RÉGY**

B rume de Dieu est tiré du roman *Les oiseaux* de l'écrivain norvégien Tarjei Vesaas. Vous avez mis en scène plusieurs textes de Jon Fosse, qui est norvégien lui aussi. Y a-t-il dans la littérature nordique une tonalité, une lumière propre qui vous attire ?

Claude Régy : Oui, petit à petit, j'ai analysé pourquoi j'étais si attiré par cette littérature. Il est intéressant de lire la mythologie de ces pays : on découvre un monde totalement irrationnel, où toutes les frontières communément admises deviennent extrêmement floues. Pour quelqu'un qui est né en France, cette littérature offre la possibilité de sortir de l'enfermement du rationalisme, et de pouvoir rencontrer d'autres territoires ; des territoires qu'au nom de la raison, on n'explore pas – que l'on condamne même. En Norvège, les frontières entre le jour et la nuit sont complètement bouleversées – ce sont des lumières intermédiaires, que nous ne connaissons pas ; par exemple, cette idée de brume, où les choses deviennent non-claires. De plus en plus, m'intéresse cette lumière qui naît de l'obscurité. Cette signification particulière que seule l'énigme traduit. J'ai beaucoup travaillé ces dernières années avec des éclairages « demi-sombres », où les traits deviennent peu lisibles, où s'installe une instabilité qui me semble être une ouverture vers une plus grande imagination. Quand on travaille en essayant de ne pas séparer les contraires, mais de les faire vivre ensemble, quand on ne pose pas une frontière nette entre les choses... je pense qu'on aborde un territoire nouveau, inconnu. Ce qui en résulte prend sa source dans les deux éléments qui l'ont fait naître – mais ces éléments restant soudés, se développant l'un par l'autre, les possibilités de variations sont infinies. C'est un lieu de travail que je trouve particulièrement intéressant, et qui n'est pas possible avec des écritures... plus classiques.

Dans *Les oiseaux*, c'est tout particulièrement la frontière entre folie et raison qui devient palpable... Il s'agit là aussi d'un « lieu » que votre travail ne cesse d'interroger.

Claude Régy : Oui, c'est d'ailleurs quasiment le sujet de *4:48 Psychose* de Sarah Kane que j'ai monté en 2002. Dans *Les oiseaux* cette dimension est génialement explorée à travers le personnage de Mattis. Mattis est considéré comme un demeuré, et chez lui, le « manque d'intelligence » est compensé par un instinct d'ordre presque animal ; il entretient des relations avec le vol des oiseaux, leur tracé dans le ciel... Il se met aussi à analyser les signes des pattes d'oiseaux dans la boue, il y voit un langage. Du coup il se met à dessiner lui-même des traces dans la boue, en pensant que l'oiseau pourra le comprendre. On voit apparaître à travers Mattis l'avènement d'un monde complètement impossible – et complètement inexploré. Si on délaisse la frontière entre les gens « normaux » et ceux que l'on désigne comme des malades mentaux ou des demeurés, et qu'on s'occupe de ce qui s'y déroule réellement – sans magnifier la maladie – il est certain qu'il y a là à découvrir énormément, en particulier sur notre nature d'êtres humains. Même dans ce monde où le progrès s'affiche victorieux, la connaissance des secrets de l'être humain – de ce qu'il y a de plus secret en nous – n'a finalement pas beaucoup progressé. Il n'y a jamais eu tant de violence, d'injustice, d'actes de cruauté injustifiables...

Dans le livre *Espaces perdus*, vous expliquez que vous intéressent les textes qui vous permettent « d'approcher au plus près du trouble de la conscience de notre temps ». Qu'est-ce qui, dans ce livre, vous paraît adresser une question à notre époque ?

Claude Régy : Je crois que c'est lié à cette sorte de vanité, d'orgueil de la raison. J'ai été très heureux de lire cette phrase chez Jung : « La surestimation de la raison a ceci de commun avec un pouvoir d'Etat absolu : sous sa domination, l'individu dépérit ». Je crois que la recherche est là : découvrir ce qui dans l'homme est difficile à dire, difficile à exprimer. Les astrophysiciens nous expliquent qu'il n'y a aucune raison de nier l'existence de ce qu'on ne peut percevoir. Ces choses, ne pouvant les percevoir, on ne peut pas non plus en parler. En travaillant avec des comédiens je me suis aperçu que l'on pouvait explorer ces territoires. Que l'on pouvait essayer de travailler sur ce que l'on ne peut pas expliquer, que l'on ne peut pas nommer, que l'on ne peut pas clairement définir. C'est un état d'esprit, une disponibilité – il ne faut pas vouloir aller vite, être trop actif. Il faut écouter.

Cet état d'attente rappelle le titre du recueil de poèmes de Tarjei Vesaas : *Être dans ce qui s'en va*. Claude Régy : Oui, c'est un très beau titre. Nous sommes dans le temps, et le temps s'en va, nous sommes dans la vie, et la vie s'en va. Et néanmoins nous y sommes... Nous vivons dans

le temps – phénomène que par ailleurs, nous ne pouvons pas expliquer... Nous vivons dans la disparition même. Il y a peut-être une vie plus intense dans ce qui est en train d'évoluer, de s'écouler – que dans ce qui est stable. Vivre dans ce qui ne peut être photographié en quelque sorte...

Comment avez-vous « adapté » ce roman pour le théâtre ? L'avez-vous « transcrit » comme une sorte de monologue, laissant entendre les voix intérieures de Mattis ?

Il n'est pas évident de « faire parler un roman ». Par exemple, il est très difficile d'adapter *Crime et châtiment* ou *L'Idiot* de Dostoïevski. J'ai vu des adaptations théâtrales de ces œuvres – et c'est souvent très frustrant. Donc je pense qu'il est plus juste de prendre un extrait intégral – un extrait dans lequel on peut sentir les différentes lignes de force du livre. C'est ce que j'ai fait pour *Les oiseaux* : j'ai pris une quarantaine de pages qui forment une unité. Je voudrais faire entendre ce passage – et le faire entendre comme le récit lui-même. Je pense que le récit est quelque chose de fascinant – plus que le dialogue en fait. Il y a dans ce récit un trouble essentiel : admirer, être bouleversé, être ému, être attiré par quelqu'un que tout le monde juge comme un être inférieur.

L'extrait a été choisi par Laurent Cazanave, le jeune acteur avec lequel je travaille. J'avais fait un atelier sur Vesaas à l'école du TNB de Rennes, et j'avais proposé plusieurs extraits ; il a choisi celui-là. C'est un moment très particulier du livre : pendant une journée, Mattis vit un miracle. Des jeunes filles viennent se baigner près d'une île où il s'est retrouvé perdu, parce que sa barque prenait l'eau. Elles plaisaient avec lui – et tout en étant très heureux, il est inquiet : il se demande si elles sont au courant qu'il est considéré comme un demeuré ; mais elles ne savent rien de lui, elles viennent de loin. Et donc pendant un temps – presque entre parenthèses – il échappe à cette condamnation sociale. On voit du coup que cette condamnation est artificielle, qu'elle vient de l'extérieur. Et que lorsqu'on retire ce carcan, apparaît une efflorescence de l'être... Des traces de simplicité qui, elles-mêmes, deviennent des objets de beauté.

L'extrait choisi reste un moment de grâce, un moment exceptionnel dans la vie de Mattis – il y a des passages beaucoup plus cruels dans le livre. C'est la raison pour laquelle j'ai appelé le spectacle *Brume de Dieu*. J'ai emprunté ce titre au poème de Pessoa, *Ode maritime*. Ce titre m'a plu parce qu'il trahit deux dimensions : la brume qui obscurcit, qui rend trouble, flou – et en même temps il y a comme la suggestion d'une autre réalité à travers le brouillard. L'idée de Dieu, c'est simplement l'idée d'une autre dimension de l'être. Je ne crois pas spécialement en Dieu, et je ne crois pas que Vesaas y croyait non plus. Mais il avait l'intuition d'une dimension transcendante.

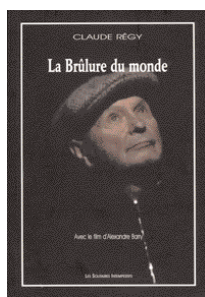
Claude Régy. Propos recueillis par Gilles Amalvi

LIRE CLAUDE RÉGY

Claude Régy, 88 ans, est en pleine forme. A l'affiche du NTA avec sa dernière œuvre *Brume de dieu*, il sort deux livres : *La Brûlure du monde* avec le DVD du film d'Alexandre Barry, publié par Les Solitaires intempestifs et *Dans le désordre*, propos provoqués et recueillis par Stéphane Lambert (Actes Sud). Dans ces deux ouvrages, on mesure en quoi Claude Régy témoigne – depuis la fin des années 50 – d'une expérience sans équivalent dans le théâtre français. Ces deux livres nous mènent de rencontre en rencontre, allant des auteurs anglais (Pinter, Bond, Gregory Motton, Sarah Kane) ou français (Duras, Sarraute), ou autrichien et allemand (Botho Strauss, Handke) aux traductions bibliques de Meschonnic, et ces dernières années aux écrivains du nord de l'Europe, Arne Lygre, Jon Fosse, Tarjei Vesaas, sans oublier le Portugais Fernando Pessoa. Au fil des chemins littéraires et sensibles parcourus s'impose la cohérence de l'itinéraire de Claude Régy.

Comme le souligne Jean Pierre Thibaudat (blog Rue 89) : *Il est beaucoup question du vide dans ces pages, ce meilleur ami du silence, le vide c'est-à-dire « la disponibilité absolue ».* Celle de Régy devant le texte, devant l'acteur, pendant le travail qui ne cesse pas avec la venue du public puisqu'il est là, dans la salle, à chaque représentation observant si la « disponibilité absolue » de l'acteur n'est pas elle entachée de scories.

LA BRÛLURE DU MONDE



Cet ouvrage paru aux éditions Les Solitaires intempestifs est accompagné d'un DVD : le film d'Alexandre Barry est le portrait intimiste d'un créateur de théâtre hors norme qui, depuis plus de cinquante ans, articule son travail sur le renoncement aux normes classiques de la représentation pour se réfugier avec les acteurs dans l'espace sans contours visibles de l'écriture.

extrait

Je crois que dans toutes les activités du travail, il est très important que ce qu'on pense être des limitations soit en même temps des ouvertures. Il n'y a pas de fermeture sans ouverture. Et d'abord, ne jamais se fermer soi-même. Rester ouvert. Ne pas prendre de déci-

sion. Ne pas enfermer les choses dans une vision unilatérale. Laisser toujours les choses respirer. C'est-à-dire prendre de l'espace, prendre du vide, se nourrir du vide, et puis restituer quelque chose qui à son tour envahit le vide. C'est cette respiration entre l'être et le vide qui fait je crois le souffle du dessin et qui fait le souffle d'une image aussi au théâtre. C'est important de se laisser faire par ça. D'attendre que les choses communiquent, de veiller simplement justement à ce qu'on ne ferme jamais le couvercle, avec des clous. Qu'on ne cadenasse pas.

Qu'on ne s'active pas.

Qu'on reste dans une disponibilité la plus absolue possible. Et si le vide aide à ça, évidemment le silence est aussi un élément tout à fait indispensable à la naissance de ce genre de choses.

D'ailleurs il y a sûrement une relation entre le vide et le silence, ce sont deux éléments essentiels et quand on parle et qu'on bouge, il faut faire très attention car en bougeant on modifie le vide et en parlant on modifie le silence. Donc parler et bouger, on ne peut pas faire ça n'importe comment.

Il faut attendre que quelque chose devienne nécessaire et que chaque chose devienne essentielle, c'est-à-dire qu'on en saisisse l'essence, qu'on saisisse l'essence du langage et l'essence du geste qui sans doute d'ailleurs communiquent. Je ne pense pas qu'on puisse parler et bouger sans trouver la source unique qui relie la sensibilité de la parole et la sensibilité du geste. Ça, c'est une chose qu'on ne voit pas très souvent sur les scènes de théâtre.

C'est quelque chose qui m'étonne beaucoup quand je vois comment les acteurs parlent, comment les acteurs bougent. On a l'impression qu'ils n'ont pas la sensation de l'espace autour d'eux.

Ni de ce qui est là, près d'eux, objets ou personnes vivantes.

On a l'impression qu'ils n'ont pas non plus le sens de la force du silence.

Les Chinois disent que ce vide qui est entre les traits, entre les objets représentés, que ce vide est un élément d'une part d'intériorité et d'autre part justement un élément d'échange, un élément de communication. C'est-à-dire que quand on représente une montagne dans l'eau – sans parler du reflet – on représente que l'eau peut-être montagne et que la montagne peut être eau. Et c'est dans le vide entre l'eau et la montagne qu'on sent cette communication, cet échange de substance, cette transmutation possible.

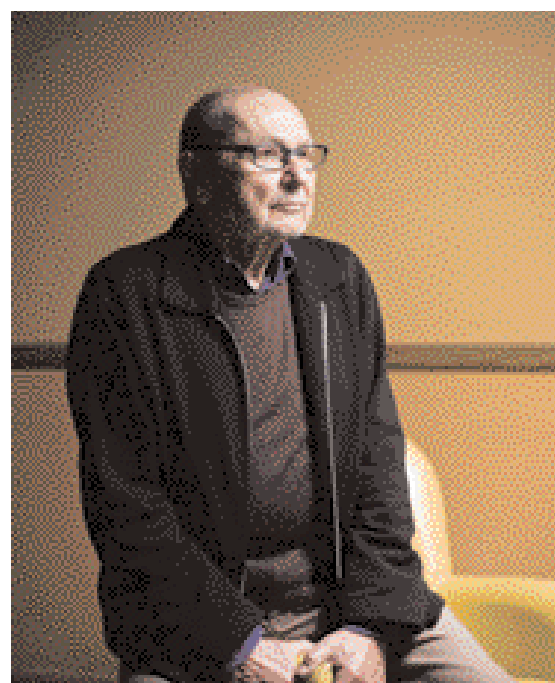
Alors rien n'est séparé et tout peut entrer en fusion, en communication.

Je crois qu'au théâtre, il faut obtenir la même chose avec tous les éléments qui nous sont donnés, qui sont d'ailleurs pour moi essentiellement les corps des acteurs dans un espace le plus vide possible et le plus silencieux possible, ce qui fait qu'on voit aussi l'importance du corps et le lien de la voix avec le corps dans la lumière.

Ce sont des choses pour moi qui sont fondamentales et c'est vrai qu'il y a des spectateurs, parfois, qui sont troublés parce que c'est une démarche qui n'est pas fréquente.

Je ne m'en vante pas du tout et je ne souhaite pas que tout le monde fasse la même chose, pas du tout, mais en même temps c'est quand même frappant que des gens qui font ce genre de métier soient aussi fermés à la sensibilité de ce qui les entoure.

C'est très étrange.



DANS LE DÉSORDRE

J'assiste à toutes les représentations.

J'envoie des forces pour soutenir les acteurs, et j'essaie aussi d'envoyer des forces pour calmer le public quand il est, pour une part, instable ou bruyant. Sa plus grande arme, la toux.

Mais sans doute tout cela est illusoire. Ce qui est certain c'est que les acteurs savent que je suis là. Le travail est en cours.

Pour eux, les répétitions ne sont pas terminées puisque le metteur en scène est toujours là, à écouter, à regarder.

Tous les jours on veille ensemble sur un être vivant.

Le non dit, c'est du silence, c'est quelque chose qui se transmet autrement que par la parole Et donc autrement que par le sens.

C'est une transmission très secrète, très mystérieuse dont les êtres humains sont capables.

Et peut-être aussi les animaux.



NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS

Centre dramatique national Pays de la Loire

direction **Frédéric Béliet-Garcia**

2011-2012

Saison *Fantastique*

des Princesses
des Américains
des ogres
des bonnes
des assassins
des lutins
des vengeurs
des islamistes
des amoureux
des royalistes
des Chinois
des menteurs

La vie quoi...

7 créations
23 spectacles
4 curiositas
124 soirées de théâtre

NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS

NTA

Centre dramatique national Pays de la Loire
direction Frédéric Béliet-Garcia
au Quai, Forum des arts vivants

PRODUCTIONS / COPRODUCTIONS

■ BLUFF

Trois trios dramatiques à l'usage des jeunes générations
texte de Enzo Cormann

mise en scène Guy-Pierre Couleau, Vincent Garanger, Caroline Gonce
avec Odile Cohen, Delphine Théodore, Anthony Poupard - assistant à la mise en scène Anthony Poupard, scénographie Jean-François Herque, Jean-Pierre Gallet, création et régie son François Chaussebourg, création et régie lumière Christian Pinaud, construction décor les ateliers du Préau, production le Préau CDR de Basse-Normandie - Vire - coproduction Comédie de l'Est CDR d'Alsace - Colmar, NouveauThéâtre d'Angers - CDN des Pays de la Loire

lundi 10 au vendredi 14 octobre - Scène de répétition NTA

■ KILL THE COW

Hervé Guilloteau - Grosse Théâtre

conception et mise en scène Hervé Guilloteau avec Gilles Blaise, Tanguy Bordage, Marine De Missolz, Bertrand Ducher et Yvette Poirier - musique Federico Pellegrini, lumière Thierry Mathieu, son Guillaume Bariou - production Meta Juep/Grosse Théâtre - Coproduction Nouveau Théâtre d'Angers-Centre Dramatique National Pays de la Loire, Tu-Nantes, Le Carré-Scène Nationale de Château-Gontier, Communauté de communes de Nozay, avec le soutien du Conseil Régional des Pays de la Loire, du Conseil Général de Loire-Atlantique et de la Ville de Nantes.

lundi 14 au vendredi 18 novembre - Scène de répétition



■ WONDERFUL WORLD

mise en scène et chorégraphie Nathalie Béasse
coproduction CNDC - EPCC Le Quai - NTA

avec Etienne Fague, Karim Fatihi, Pep Garrigues, Erik Gerken et Stéphane Imbert - lumière Natalie Gallard - créateur son Antoine Monzonis-Calvet
production compagnie Nathalie Béasse, co-production et accueils en résidence du Centre national de danse contemporaine, de l'EPCC Le Quai, du NTA - Centre dramatique national des Pays de la Loire, du Lieu unique, scène nationale de Nantes du TU - Nantes, du Fanal, scène nationale de Saint-Nazaire, du 3bis à Aix-en-Provence. La compagnie Nathalie Béasse est conventionnée par la Région des Pays de la Loire et reçoit le soutien du ministère de la Culture et de la Communication / Drac des Pays de la Loire, du département de Maine-et-Loire et de la ville d'Angers. Accueil NTA - Cndc - Epcc Le Quai

jeudi 24 et vendredi 25 novembre - T900

■ UN ENNEMI DU PEUPLE

de Henrik Ibsen - mise en scène Guillaume Gatteau

avec Gaël Baron, Philippe Bodet, Emmanuelle Briffaud, Gilles Gelgon, Gérard Guérif, Frédéric Louineau, Delphy Murzeau et Laurent Sauvage - créations lumières Jean-Pascal Pracht, scénographie Marguerite Bordat, création sonore Sylvain Nougier, collaboration artistique Sophie Renou - Production Compagnie la fidèle idée - Coproduction: Nouveau Théâtre d'Angers Centre Dramatique National Pays de la Loire, le TU-Nantes, THV Saint-Barthélemy d'Anjou, avec le soutien de la Région des Pays de la Loire, du Conseil Général de Loire-Atlantique et de la ville de Nantes - traduit du Norvégien par Terje Sinding, Imprimerie Nationale, coll. « Le Spectateur français » (voir p. 18)

mardi 6 au vendredi 9 mars - T900

■ LA PRINCESSE TRANSFORMÉE EN STEAK-FRITES

de Christian Oster - éditions L'Ecole des Loisirs

mise en scène Frédéric Bélier-Garcia - production NTA

avec Ophélie Kolb, Agnès Pontier, Stéphane Roger, Jérémie Poirier-Quinot, Denis Fouquereau, Luc Tremblais, Vincent Bedouet - scénographie Sophie Perez et Xavier Boussiron, costumes Sophie Perez et Corinne Petitpierre - production Nouveau Théâtre d'Angers / CDN Pays de la Loire - d'après les contes *Le Miroir menteur du méchant prince moche / La Bergère enfermée / Le Portrait du monsieur / La Princesse transformée en steak-frites* (L'Ecole des Loisirs) (voir p. 14)

mardi 20 au vendredi 23 décembre - mardi 28 février au samedi 17 mars
Scène de répétition / T400

■ LA TRAGÉDIE DU VENGEUR

de Thomas Middleton - mise en scène Jean-François Auguste

Création par la compagnie For happy people & Co - d'après la traduction de Jean Jourdeuil et Jean-François Peyret - version scénique, mise en scène Jean-François Auguste - scénographie Jean-François Auguste, avec les conseils de Marc Lainé - collaboration artistique Matthieu Cruciani, lumière Maryse Gauthier, assistée d'Henri Leroi, son et musique Romain Crivellari, assistantat à la mise en scène Marjorie Eftner, avec Jean-François Auguste, Matthieu Cruciani, Jean-Noël Lefèvre, Pierre Maillet, Benjamin Monnier, Anthony Paliot, Philippe Smith, Gerald Weingand - Production For Happy People & Co. - Coproduction Nouveau Théâtre d'Angers, Centre dramatique national Pays de la Loire ; La Ferme du Buisson, Scène nationale de Marne-la-Vallée. Avec l'aide du Conseil Général de Seine-et-Marne. Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National - Bureau de production et diffusion : Made In Productions.

(voir p. 10)

mercredi 1^{er} au jeudi 9 février - T900

■ ONCLE GOURDIN

conception et mise en scène Sophie Perez et Xavier Boussiron
Compagnie du Zerep

avec Stéphane Roger, Sophie Lenoir, Gilles Gaston-Dreyfus, Françoise Klein, Marlène Saldana, Marie-Pierre Brébant - scénographie Sophie Perez et Xavier Boussiron, costumes Sophie Perez et Corinne Petitpierre, musique Xavier Boussiron, création son Félix Perdreau, création lumière Fabrice Combié, image & régie générale Laurent Friquet, régie lumière Gildas Roudaut, régie Plateau Anne Wagner-dit-Reinhardt

Production La Compagnie du Zerep / Coproduction Le Festival d'Avignon, le Théâtre du Rond-Point, le Nouveau Théâtre d'Angers - Centre Dramatique National des Pays de la Loire, le Centre national de Création et de Diffusion Culturelles de Châteauevallon, le manège. mons/Centre Dramatique, le Domaine Départemental de Chamarande / Avec le soutien de la Région Ile-de-France, du Théâtre de Gennevilliers - Centre Dramatique National de Création Contemporaine et Les Nouvelles Subsistances, Lyon. La compagnie du Zerep reçoit le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles d'Ile de France - Ministère de la Culture et de la Communication (voir p. 22)

mardi 20 au vendredi 23 mars - T400



SPECTACLES INVITÉS

■ NEUTRAL HERO

écrit, mis en scène, et composé par Richard Maxwell

New York City Players

avec Lakpa Bhutia, Janet Coleman, Keith Connolly, Alex Delinois, Bob Feldman, Jean Ann Garrish, Rosie Goldensohn, Paige Martin, James Moore, Philip Moore, Andie Springer, Andrew Weisell - décors/création lumières Sascha van Riel, costumes Kaye Voyce, manager Nicholas Elliott, directeur technique Dirk Stevens, conseiller technique Bozkurt Karasu, dramaturge Tom King, conseiller magie Steve Cuiffo - Production Kunstenfestivaldesarts - Production exécutive New York City Players - Coproduction Wiener Festwochen, Festival d'Automne à Paris, Les Spectacles vivants - Centre Pompidou (Paris), Kampnagel (Hamburg), Hebbel am Ufer/HAU (Berlin), Théâtre de l'Agora, Scène Nationale d'Evry et de l'Essonne, Festival TransAmériques (Montréal), De Internationale Keuze van de Rotterdamse Schouwburg, La Bâtie - Festival de Genève, Théâtre Garonne (Toulouse) - avec le soutien de Greenwall Foundation

jeudi 6 et vendredi 7 octobre - T400



■ BÉRÉNICE (Voisinages)

de Racine - mise en scène Laurent Brethome avec Julie Recoing, Thomas Blanchard, Philippe Sire, Sophie Mourousi, Fabien Albanese, Thierry Jolivet, François Jaulin - assistante mise en scène Anne-Lise Redais, stagiaire mise en scène Carole Melzac, conseiller dramaturgique Daniel Hanivel, conseiller chorégraphique Yan Raballand, scénographie Julien Massé, lumières David Debrinay, costumes Quentin Gibelin, création musicale Antoine Herniotte, régie générale Gabriel Burnod, fabrication décor Ateliers du Grand T - Nantes - production Le Menteur volontaire - Coproduction Le Théâtre de Villefranche (69), Scènes de Pays dans les Mauges - Beaupréau (49), Le Grand T scène conventionnée Loire-Atlantique (44), avec le soutien du Grand R scène nationale de La Roche-sur-Yon (85) - Le menteur volontaire est en convention avec le Ministère de la Culture et de la Communication - DRAC Pays de la Loire, la Ville de La Roche-sur-Yon et le Conseil Régional des Pays de la Loire.

mercredi 2 au vendredi 4 novembre - T900

■ NATURE MORTE (Voisinages)

de Fausto Paravidino - mise en scène François Chevallier

avec Alan Masselin, Léon Napias, Erika Vandelet, Christophe Gravouil, Ludivine Anberree, Nicolas Sansier, Virginie Brochard, Guillaume Bariou - assistante mise en scène Pascaline Gauthier, dramaturgie Christophe Gravouil, scénographie, costumes Anne Pitard, lumière Erwan Tassel, son Guillaume Bariou, régie générale Thierry Deschamps - Production : Addition Théâtre et le Théâtre Scène conventionnée d'Auxerre. Soutien : Théâtre de l'Ephémère (Le Mans), Théâtre Universitaire (Nantes), Grand T (Nantes), Fonds d'action artistique pour le Festival d'Avignon Off 2010. Traduit de l'italien par Pietro Pizzuti / publié chez l'Arche Editeur

lundi 7 au jeudi 10 novembre - THV

■ OUASMOK ?

de Sylvain Levey – mise en scène Anne Contensou

avec Gael Kamilindi, Géraldine Martineau - scénographie et lumières Xavier Baron, création musicale et sonore Mikael Plunian - production Cie Bouche Bée, Mairie du 20e arrondissement, Fédération de Paris de la Ligue de l'enseignement - Tout public à partir de 8 ans - Texte édité chez Théâtrales Jeunesse, 2004
28 novembre au 3 décembre - scène de répétition NTA

■ LES BONNES

de Jean Genet - mise en scène Jacques Vincey

avec Hélène Alexandridis, Marilù Marini et Myrto Procopiou, collaboration artistique Paillette, assistant à la mise en scène Vanasay Khamphommala, scénographie et costumes Pierre-André Weitz, lumières Bertrand Killy, musique et son Frédéric Minière et Alexandre Meyer

mardi 13 au jeudi 15 décembre - Grand Théâtre



■ LE DRAGON D'OR & UNE NUIT ARABE

de Roland Schimmelpfennig - mise en scène Claudia Stavisky

Une nuit arabe avec Jean-Claude Durand, Agathe Molière, Alexandre Zambeaux, Marianne Pommier, Clément Carabédian - *Le dragon d'or* avec Jean-Claude Durand, Agathe Molière, Alexandre Zambeaux, Claire Wauthion, Clément Carabédian - décor et costumes Graciela Galan, son André Serré, lumière Franck Thévenon, chorégraphie Mourad Merzouki et Kader Belmoktar, traduction - René Zahnd et Hélène Mauler - L'Arche est éditeur et agent théâtral du texte représenté - Production Célestins, Théâtre de Lyon - avec le soutien du Département du Rhône

mardi 22 et mercredi 23 novembre - Grand Théâtre

■ LA PLACE ROYALE

de Corneille - mise en scène Eric Vigner – Cddb Lorient

avec Vlad Chirita, Lahcen Elmazouzi, Eye Haidara, Hyun Joo Lee, Tommy Milliot, Nico Rogner, Isaïe Sultan - adaptation, mise en scène, décor et costumes Eric Vigner, lumière Pascal Noël, dramaturge Sabine Quiriconi, assistants à la mise en scène Tommy Milliot, Vlad Chirita, assistant au décor Nicolas Gueniau, assistante aux costumes et atelier costumes Sophie Hoarau, reportage photographique Alain Fonteray - production CDDB – Théâtre de Lorient, Centre Dramatique National/La Comédie de Valence, Centre Dramatique National Drôme-Ardèche/Centre Dramatique National Orléans/Loiret/Centre/La Comédie de Reims, Centre Dramatique National

mercredi 4 au samedi 7 janvier - T400



■ GUANTANAMO

de Frank Smith - mise en scène Eric Vigner – Cddb Lorient

avec Vlad Chirita, Lahcen Elmazouzi, Eye Haidara, Hyunjoo Lee, Tommy Milliot, Nico Rogner, Isaïe Sultan - adaptation, mise en scène, décor et costumes Eric Vigner, lumière Pascal Noël, dramaturge Sabine Quiriconi, assistants à la mise en scène Tommy Milliot, Vlad Chirita, assistant au décor Nicolas Gueniau, assistante aux costumes et atelier costumes Sophie Hoarau, reportage photographique Alain Fonteray - production : CDDB – Théâtre de Lorient, Centre Dramatique National/La Comédie de Valence, Centre Dramatique National Drôme-Ardèche/Centre Dramatique National Orléans/Loiret/Centre/La Comédie de Reims, Centre Dramatique National (en cours) - Remerciements au CENTQUATRE établissement artistique de la Ville de Paris - Avec la participation artistique du jeune théâtre national. *Guantanamo* est publié dans la collection Fiction & Cie des éditions du Seuil en avril 2010

lundi 9 au jeudi 12 janvier - Scène de répétition NTA

■ TOUT EST NORMAL MON CŒUR SCINTILLE

de et avec Jacques Gamblin

collaboration artistique Anne Bourgeois, collaboration chorégraphique Catherine Gamblin-Lefèvre avec les danseurs Claire Tran, Bastien Lefèvre, scénographie Alain Burkarth, lumières Laurent Béal, vidéo Sébastien Sidaner, costumes Marie Jagou, assistante à la mise en scène Domitille Bioret, diffusion Françoise Lebeau (voir p. 8)

lundi 23 janvier - T900

■ GAMBLIN JAZZE, DE WILDE SEXTETE

de Jacques Gamblin et Laurent de Wilde

lecteur interprète, Jacques Gamblin - compositions, arrangements et direction musicale Laurent de Wilde - Laurent de Wilde claviers, Jérôme Regard contre-basse, Donald Kontomanou batterie/percussions, Alex Tassel trompette, Guillaume Naturel saxophone, DJ alea - Laurent Béal lumières, Marie Jagou costumes, Françoise Lebeau assistanat mise en scène. (voir p. 9)

mercredi 25 janvier - T 900

■ BRUME DE DIEU

de Tarjei Vesaas - mise en scène Claude Régy

avec Laurent Cazanave - assistant mise en scène Alexandre Barry, scénographie Sallahdyn Khatir, lumière Rémi Godfroy, son Philippe Cachia - création Les Ateliers Contemporains, coproduction Théâtre National de Bretagne - Rennes, Festival d'Automne à Paris - coréalisation La Ménagerie de Verre, Festival d'Automne à Paris avec le soutien du CENTQUATRE - Les Ateliers Contemporains sont une compagnie subventionnée par le ministère de la Culture et de la Communication - Direction générale de la création artistique - texte extrait de *Les Oiseaux* de Tarjei Vesaas, traduction du norvégien, Régis Boyer. (voir p. 24)

mardi 27 au samedi 31 mars - Scène de répétition NTA



■ COURTELINE, AMOUR NOIR

La peur des coups, La paix chez soi, Les Boulingrin

de Georges Courteline - mise en scène Jean-Louis Benoit

avec Thomas Blanchard, Ninon Brétécher, Valérie Keruzoré, Sébastien Thiéry - décor Laurent Peduzzi, costumes Marie Sartoux - production compagnie de Jean-Louis Benoit - coproduction Théâtre national de Marseille - La Criée. La compagnie de Jean-Louis Benoit est subventionnée par le Ministère de la Culture et de la Communication (voir p. 32)

lundi 2 au vendredi 6 avril - T900

■ QUATRE-vingt-TREIZE

de Victor Hugo – mise en scène Sylvain Wallez

avec Julien Cheray, Fabio Longoni, Katina Loucmidis, Christian Thévenet - adaptation Sylvain Wallez, peintures et encre, typographie et visuels Roberta Pracchia, montage des images Estelle Jolivet, scénographie Roberta Pracchia et Sylvain Wallez, construction du décor François Villain, costumière Anne-Claire Ricordeau, création et régie lumières François Villain, ambiance sonore et arrangement musical Xavier Pourcher, administratrice chargée de diffusion Chloé Paillotin - coproduction Anjou-Théâtre - les 3 T, avec le soutien de la Ville d'Angers (voir p. 34)

lundi 23 au samedi 28 avril - Scène de répétition NTA

■ OH LES BEAUX JOURS

De Samuel Beckett – mise en scène Marc Paquien

avec Catherine Frot et Pierre Banderet - décor Gérard Didier, lumière Dominique Bruguère, costumes Claire Risterucci, maquillages Cécile Kretschmar - production Compagnie des Petites Heures - coproduction Coursive - Scène Nationale de La Rochelle, Comédie de Picardie – Amiens, Théâtre de Namur, Théâtre de Nîmes, Célestins - Théâtre de Lyon, CNCDC – Chateauballon, Théâtre de Villefranche - Scène conventionnée (voir p. 36)

jeudi 10 et vendredi 11 mai - Grand Théâtre

■ MEANING(S)

conception et mise en scène Pierre Sarzacq

une création de la Compagnie NBA-Spectacles, Le Mans, avec Yoan Charles, Julie Duchaussoy, Manuel Garcie-Kilian, Simon Le Moulec, Anne-Sophie Sterck et sous réserve, Denis Boyer et Mathilde Monjanel - scénographie et lumières Cyrille Guillochon, création sonore Emmanuel Six, vidéo Olivier Clausse, costumes Béatrice Laisné - Ce spectacle a reçu l'aide de la DRAC Pays de la Loire, du Conseil Régional des Pays de la Loire, du Conseil général de la Sarthe, de la Ville du Mans.

Accueil théâtre Epcc Le Quai - NTA dans le cadre du festival Jours étranges. (voir p. 43)

mardi 22 et mercredi 23 mai - T400



■ JE SUIS UN METTEUR EN SCÈNE JAPONAIS

de Fanny de Chaillé

avec Guillaume Bailliat (acteur), Christine Bombal, Tamar Shelef, Christophe Ives et Olivier Normand (danseurs), musique Manuel Coursin, lumières Yannick Fouassier, scénographie Nadia Lauro.

Résidence croisée CNDC - NTA dans le cadre du festival Jours étranges

jeudi 24 et vendredi 25 mai - T400 (voir p. 42)



HORAIRES : lundi, mardi, mercredi - 19h30 - jeudi, vendredi, samedi - 20h30 (ou exception samedis à 18h) dimanche - 16h
RENSEIGNEMENTS : www.nta-angers.fr
ABONNEMENTS EN LIGNE : www.lequai-angers.eu

Saison 2011/12

NEUTRAL HERO FESTIVAL D'AUTOMNE 2011	Richard Maxwell New York City Players	6 et 7 octobre T400
BLUFF	Enzo Cormann m.e.s. G-P. Couleau, V. Garanger, C. Gonce	10 au 14 octobre Scène de répétition NTA
BÉRÉNICE VOISINAGES	Racine mise en scène Laurent Brethome	2 au 4 novembre T900
NATURE MORTE DANS UN FOSSÉ VOISINAGES	Fausto Paravidino mise en scène François Chevallier	7 au 10 novembre THV
KILL THE COW	conception et mise en scène Hervé Guilloteau	14 au 18 novembre Scène de répétition NTA
UNE NUIT ARABE/ LE DRAGON D'OR	Roland Schimmelpfennig mise en scène Claudia Stavisky	22 et 23 novembre Grand Théâtre
WONDERFUL WORLD	conception Nathalie Béasse	24 et 25 novembre T900
OUASMOK ?	Sylvain Levey mise en scène Anne Contensou	28 nov. au 3 décembre Scène de répétition NTA
LES BONNES	Jean Genet mise en scène Jacques Vincey	13 au 15 décembre Grand Théâtre
LA PRINCESSE TRANSFORMÉE EN STEAK-FRITES	Christian Oster mise en scène Frédéric Bélier-Garcia	20 au 23 déc. / 28 février au 3 mars / 6 au 17 mars Scène de répétition NTA / T400
LA PLACE ROYALE	Corneille mise en scène Eric Vigner	4 au 7 janvier T400
GUANTANAMO	Frank Smith mise en scène Eric Vigner	9 au 12 janvier Scène de répétition NTA
TOUT EST NORMAL MON CŒUR SCINTILLE	Jacques Gamblin	23 janvier T900
GAMBLIN JAZZE DE WILDE SEXTETE	Jacques Gamblin / Laurent De Wilde	25 janvier T900
LA TRAGÉDIE DU VENGEUR	Cyril Tourneur mise en scène Jean-François Auguste	2 au 10 février T900
UN ENNEMI DU PEUPLE	Henrik Ibsen mise en scène Guillaume Gatteau	6 au 9 mars T900
ONCLE GOURDIN FESTIVAL D'AVIGNON 2011	conception et mise en scène Sophie Perez, Xavier Boussiron	20 au 23 mars T400
BRUME DE DIEU	Tarjei Vesaas mise en scène Claude Régy	27 au 31 mars Scène de répétition NTA
COURTELINE, AMOUR NOIR	Georges Courteline mise en scène Jean-Louis Benoit	2 au 6 avril T900
QUATREVINGT-TREIZE	Victor Hugo mise en scène Sylvain Wallez	24 au 28 avril Scène de répétition NTA
OH LES BEAUX JOURS	Samuel Beckett mise en scène Marc Paquien	10 et 11 mai Grand Théâtre
MEANING(S)	Pierre Sarzacq	22 et 23 mai T400
JE SUIS UN METTEUR EN SCÈNE JAPONAIS	Fanny de Chaillé	24 et 25 mai T400

NOUVEAU THÉÂTRE D'ANGERS

NTA

Centre dramatique national Pays de la Loire
direction Frédéric Bélier-Garcia
au Quai, forum des arts vivants

L'abonnement Théâtre Le QUAI :
spectacles proposés par
le NTA-centre dramatique national Pays de la Loire
le CNDC-centre national de danse contemporaine-
Angers & EPCC-Le Quai
renseignements & réservations :
02 41 22 20 20 - www.lequai-angers.eu

Nouveau Théâtre d'Angers
Centre dramatique national Pays de la Loire
direction Frédéric Bélier-Garcia
Le Quai-forum des arts vivants
calle de la Savatte
Tél 02 44 01 22 44 - fax 02 44 01 22 05
www.nta-angers.fr - contact@nta-angers.fr

ATELIERS DE FORMATION

ET DE RECHERCHE

Depuis 1987, le Nouveau Théâtre d'Angers inclut dans son projet artistique une activité de formation théâtrale destinée aux comédiens professionnels, dans les Pays de la Loire, sa région d'implantation. 85 Ateliers de Formation et de recherche ont été dirigés par des metteurs en scène ou des comédiens aux parcours exemplaires (voir « l'inventaire 2007-2010 » dans le numéro 6). Après avoir accueilli la saison dernière Elise Vigier et le Théâtre des Lucioles autour de romans de Leslie Kaplan, Christophe Lemaître et Mario Batista puis Jacques Vincey, le NTA accueille avec grand plaisir dans ses locaux de répétition Anne-Laure Liégeois et Pauline Bureau.

AFR N°86

AUTOUR DE L'ŒUVRE DE ROLAND TOPOR
dirigé par **Anne-Laure Liégeois**

Moi je prends la fuite par la bouche. Il y a sans doute d'autres issues de secours. Mais la bouche est la plus proche.

Roland Topor

Une farandole d'intestins, un homme qui se retrouve avec la plus belle paire de seins du monde, un autre qui aime son pied à en mourir, un locataire chimérique, Joko qui porte des congressistes, une affaire de linge sale (pénible), un morceau (saignant) (saignant) de steak, des vagues qui lèchent les fesses nues d'une femme, une grand-mère cuisinée aux roses blanches, un marquis qui écrit avec son sexe, des cheveux comme des vers, des vers comme des cheveux... Roland Topor par fragments sème la panique et la joie. Le dessinateur-peintre-écrivain-poète-metteur en scène-chansonnier-acteur-cinéaste avec un refus viscéral des conventions, un imaginaire débridé, un humour engagé, brosse le monde. Plongeon dans ses mots et ses images.

ANNE-LAURE LIÉGEOIS

Anne-Laure Liégeois crée sa compagnie Le Théâtre du Festin en 1994 et met en scène des textes de Christian Rullier, Georges Perec, Eugène Labiche, Euripide. En 2003, elle est nommée à la direction du Festin, Centre dramatique national de Montluçon/Région Auvergne. Elle y présente des pièces de Karin Serres, Patrick Kermann, Molière, Marivaux, des textes de Bernard Dort, des textes du répertoire du Grand-Guignol, et met en scène deux opéras bouffes à La Comédie de Clermont-Ferrand. Pour les 30^e Rencontres d'Hérison en 2005, elle crée la première édition du spectacle *Ça* (une commande à huit auteurs), puis les saisons suivantes elle crée notamment *L'Augmentation* de Georges Perec, *Edouard II* de Marlowe. Elle met en scène récemment *Débrayage*, quatre extraits et un inédit de Rémi De Vos, et avec Musiques Nouvelles *La Toute Petite Tétralogie*, livrets de Michel Jamsin, musiques Pascal Charpentier, Stéphane Collin, Jean-Paul Dessy, Raoul Lay ; *Le bruit des os qui craquent* de Suzanne Lebeau et *Burn Baby Burn* de Carine Lacroix au Studio de la Comédie-Française ; *La Duchesse de Malfi* de John Webster ; *Les Contes de Shakespeare* (*Macbeth*, *Othello*, *Hamlet*) de Charles et Marie Lamb. À la demande de Muriel Mayette, elle créera *Une puce, épargnez-la* de Naomi Wallace à la Comédie-Française, en avril 2012. En 2013, elle mettra en scène *Macbeth* de Shakespeare.



ROLAND TOPOR

Grand Prix des Arts de la ville de Paris, Roland Topor collabore à la revue Hara-Kiri et fonde le Groupe Panique avec Arrabal, Jodorowsky et Sternberg. Il écrit de nombreux romans et pièces de théâtre (*Joko fête son anniversaire*, *L'hiver sous la table*...) Il réalise les décors et les costumes d'opéras et de spectacles, et mille autre choses... Il meurt en 1997.

■ Du mardi 3 janvier au vendredi 20 janvier 2012

AFR N°87

L'Atelier N°87 co-organisé avec Théâtre Ouvert autour de Frédéric Sonntag et prévu en juin 2012 ne pourra pas avoir lieu aux dates annoncées.

AFR N°88

EXPLORER LA FOLIE SUR LE PLATEAU
dirigé par **Pauline Bureau**

Metteur en scène associée à la Comédie de Picardie, Pauline Bureau propose d'explorer la folie sur le plateau, à travers interviews, témoignages, cas cliniques, études psychiatriques, documentaires, textes d'auteurs. Du TOC à la psychose, toutes les lignes de failles qui nous habitent.

PAULINE BUREAU

A la sortie du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, elle crée avec une quinzaine d'artistes *La Part des Anges*. Ils créent notamment *Un songe*, *Roméo et Juliette* et *Dix*, ainsi que des formes déambulatoires. En 2010-2011, elle met en scène *Modèles* (création) au Nouveau Théâtre, CDN de Montreuil, *Roberto Zucco* de Bernard-Marie Koltès à la Comédie de Picardie, *Comment j'ai mangé du chien* d'Evguén Grichkovets (création), *Je suis une bulle* de Malin Axelsson (création), production Théâtre de Sartrouville et des Yvelines – CDN.



- Du mardi 29 mai au vendredi 15 juin 2012
- Envoi des candidatures avant le vendredi 27 avril
- Entretiens de sélection : jeudi 10 mai à Angers ; mercredi 9 mai à Paris



CONDITIONS D'ADMISSION ET D'INSCRIPTION

La participation des stagiaires aux Ateliers de formation du CDN est gratuite. Les candidats, âgés de plus de 18 ans, enverront à l'adresse ci-dessous, par courrier ou email, un dossier curriculum vitae détaillé : photo d'identité, lettre indiquant les raisons qui le déterminent à vouloir s'inscrire pour participer à l'Atelier.

renseignements / inscription par email : marie-alix.escolivet@nta-angers.fr

Ateliers de Formation et de recherche - Centre dramatique national Pays de la Loire - Le Quai, 17 rue de la Tannerie / 49100 Angers
Tél. 02 44 01 22 44

LE COUPLE

Inventeur du conomètre, qui servait à mesurer le degré de bêtise des piliers de bar de son quartier, Courteline possédait un don d'observation hors du commun. Personne n'a échappé à son regard moqueur, il les (nous) a tous tournés en dérision : l'administration, les employés de bureau, la petite bourgeoisie, l'armée, la justice et les tribunaux, la maréchaussée... sans oublier bien sûr les maris, les femmes et les amants... Maître ès-dialogues, ce pourfendeur du genre humain est un grand écrivain, preuve en est la reconnaissance unanime de ses pairs : André Antoine lui demande d'écrire pour son Théâtre-Libre, *Boubouroche* entre au répertoire de la Comédie-Française, et Courteline est élu à l'Académie Goncourt en 1926. Jean-Louis Benoit lui rend hommage et met en scène un triptyque de scènes d'amour. D'amour noir, comme l'humour...

COURTELINE, AMOUR NOIR

LA PEUR DES COUPS, LA PAIX CHEZ SOI, LES BOULINGRIN

MISE EN SCÈNE **JEAN-LOUIS BENOIT**

Courteline ne combine pas d'intrigues. Le quiproquo lui est étranger. Il n'a aucune disposition pour la « machine bien faite » à la Labiche ou à la Feydeau, pour ne citer que les plus connus. Ce n'est pas un charpentier. Courteline fait court. Il écrit donc des « saynètes ».

Ses sujets ne comportent pas de développement. Il ne complique pas. Si bien que ce fils de vaudevilliste va aller contre la tradition comique du temps et écrire ce qui se situe à l'opposé du vaudeville : la « tranche de vie ». Cruelle, féroce, réaliste, « quotidienne ». C'est toujours court, une tranche de vie, et c'est souvent cruel et féroce : son auteur veut frapper vite et fort. Il n'a pas le temps. Et Courteline, avec ces trois pièces que je propose, va exceller à mettre en jeu, avec rapidité et grand mouvement, des rapports hommes/femmes particulièrement « vrais », particulièrement sombres, situés bien en dessous du médiocre. Personnages teigneux, sans amour véritable. Toujours proches de la vie ordinaire, de « notre » propre vie, à la différence des vaudevilles de Feydeau dans lesquels nous ne nous reconnaissons jamais. On se reconnaît chez Courteline. Le miroir qu'il nous tend est peu déformant.

Jean-Louis Benoit

- du lundi 2 au vendredi 6 avril - T400
- rencontre avec le public mercredi 4 avril
- représentation en audiodescription mercredi 4 avril
- soirée enfants le vendredi 6 avril



HISTORIQUE!

Sartre écrit à Courteline

Je raffolais de Courteline, je poursuivais la cuisinière jusque dans sa cuisine pour lui lire à haute voix *Théodore cherche des allumettes*. On s'amusa de mon engouement, des soins attentifs le développèrent, en firent une passion publiée. Un beau jour mon grand-père me dit négligemment : « Courteline doit être bon bougre. Si tu l'aimes tant, pourquoi ne lui écris-tu pas ? » J'écrivis. Charles Schweitzer guida ma plume et décida de laisser plusieurs fautes d'orthographe dans ma lettre.

Jean-Paul Sartre. *Les mots*

Jean-Paul Sartre avait 6 ans et demi quand il écrivit cette fameuse missive à Courteline, le 26 janvier 1912 :

« Cher Monsieur Courteline, Grand-père m'a dit qu'on vous a donné une grande décoration cela me fait bien plaisir quart je rit bien en lisant *Théodore et Panthéon Courcelle* qui passe devant chez nous. J'ai aussi essayé de traduire *Théodore* avec ma bonne allemande mais ma pauvre Nina ne comprenait pas le sence de la plaisanterie. Votre futur ami. »



La missive resta sans réponse...



MODE D'EMPLOI

QUI EST COURTELINE ?

Georges Moineaux (dit Courteline), naît à Tours en 1858. Bon sang ne saurait mentir, il est le fils d'un humoriste vaudevilliste, Julien Moineaux.

A la fin de ses études, Georges trouve une place au service des fiches des « Bouillons Duval ». Puis, après un court service militaire, il devient fonctionnaire au service des cultes du ministère de l'Intérieur. Il passera quatorze ans dans la fonction publique, ce qui lui permettra d'observer tout à loisir ses collègues qui seront une inépuisable source d'inspiration...

En 1884 sort son premier ouvrage : *Les Chroniques de Georges Courteline*, à la librairie des Petites Nouvelles quotidiennes. C'est le début d'un parcours d'écrivain jalonné de grands succès publics : *Les Gaités de l'escadron*, *Le Train de 8h47*, *Lidoire*. Il a 35 ans quand Flammarion publie *Messieurs les ronds-de-cuir*, *Boubouroche*. On le joue partout, au Théâtre Libre d'Antoine, au Grand-Guignol... Suivent *La peur des coups*, *Les Boulingrin*, *La conversion d'Alceste*, pour la Comédie-Française, *La paix chez soi*, *Les Balances*... Un roman en 1912 : *Les linottes*. En 1922 : *La philosophie de Georges Courteline*. Il meurt à Saint-Mandé en 1929, amputé des deux jambes.

L'écrivain avait horreur des interviews. Il avait fait imprimer une lettre de refus modèle :

« Monsieur et cher confrère,

En réponse à votre lettre du... par laquelle vous voulez bien me demander mon avis à propos de... J'ai l'honneur de vous informer que je m'en fous complètement. Dans l'espoir que la présente vous trouvera de même, je vous prie d'agréer, Monsieur et cher Confrère, l'assurance de mes sentiments dévoués. »



VU PAR SES CONTEMPORAINS

Edmond de Goncourt dans son Journal :

Un petit homme de la race des chats maigres, perdu, flottant dans son ample et longue redingote, les cheveux en baguettes de tambour plaqués sur le front, rejetés derrière les oreilles, de petits yeux noirs comme des pépins de poire dans une figure pâlotte. Ce petit homme, un gesticulateur ayant dans le sac de sa redingote des soubresauts de pantin cassé, et cela dans des conversations debout, où piété sur les talons, sa parole a la verve comique à froid de ses articles et où son dire débute ainsi : N'est-ce pas ? Je n'ai pas l'habitude de mettre mon pied sur un étron...

Sacha Guitry :

J'ai eu la joie de connaître intimement Courteline. Il est extrêmement difficile à définir. Il n'était pas spirituel, il était drôle – même, il était risible. Il était un de ses personnages. Il était petit, il était laid, il ne donnait pas l'impression d'un homme soigné. Il était vêtu d'une façon singulière – mais je ne suis pas éloigné de penser qu'il devait se trouver élégant. Il disait, en vérité, tout ce qui lui passait par la tête. Or, il lui passait par la tête les idées les plus imprévues, les plus folles, les plus cocasses, les plus profondes – et, tout ce qu'il disait, il le disait le plus sérieusement du monde et sans jamais sourire. Il usait des gros mots de la façon la plus comique – et souvent il était grossier. Mais il l'était de telle façon qu'il était impossible de s'en froisser – ni même de s'en étonner.

Jules Renard :

Courteline, avec une serviette pleine de vieille littérature, et ses mèches de cheveux toujours collés comme des pinceaux, gueule contre ce malfaiteur, ce cochon de Boileau qui n'a fait qu'emmerder Corneille, contre la Société des auteurs qui touche onze pour cent sur nos droits en province et étend la province jusqu'au boulevard des Capucines...



JEAN-LOUIS BENOIT

Cofondateur avec Didier Bezace et Jacques Nichet du Théâtre de l'Aquarium en 1970, Jean-Louis Benoit en conserve la direction jusqu'en 2001. De 2002 à juin 2011, il dirige La Criée, Théâtre National de Marseille. Il a également mis en scène les comédiens de la Comédie-Française et dernièrement, Philippe Torreton et Dominique Pinon dans *Un Pied dans le crime* de Labiche.



Courteline et Handke

Handke est un des rares poètes dramaturges de notre temps, profond, complexe. Son œuvre est immense. Sa gravité bouleverse. Elle ne fait pas rire. Handke est grand et long. Il vit toujours. Courteline est petit et court. Son œuvre est simple, guère profonde, ses pièces brèves. Il fait rire. Il est mort depuis longtemps. Tous deux aiment le théâtre. Tous deux y peignent des hommes qui ont du mal à vivre avec les autres. On se suicide chez Handke. On casse tout chez Courteline. Que ce soit chez Handke ou chez Courteline, les gens se parlent. Ils ne se répondent pas toujours chez Handke. Il leur arrive même de monologuer. Chez Courteline, ils se répliquent. Ils ne monologuent jamais. Il n'ont pas d'intériorité. Ils n'ont rien à dire. C'est pour cela qu'ils parlent beaucoup.

Chez Handke, les gens disent beaucoup, et parlent peu. Ils puisent dans leur subconscient. Le subconscient n'existe pas chez Courteline. Le décor de Handke, c'est la ville. Ses buildings, ses déserts, ses lumières froides, sa solitude. Le décor de Courteline, c'est le deux-pièces-cuisine. Ses armoires, sa table avec ses encrers, son lit, la lumière chaude de la lampe. Le désert de la chambre aussi, sa solitude. Il y a des chefs d'entreprise dans *Les gens déraisonnables sont en voie de disparition*. Ils se nomment Quitt, Wullnow, Koerberg-Kent, Lutz, Tax. Il y a des gens de rien chez Courteline. Des pauvres types. Ils se nomment Des Rillettes, Boulingrin, Trielle. Dans *La Paix chez soi*, ils ne portent pas de nom. Ils n'ont pas de passé et sont sans avenir. Ils ne vivent qu'au présent. En ce sens, ils sont irréels. Hors de la scène, ils n'existent plus. Comme les clowns. Chez Handke, le souvenir de ses personnages les rattrape souvent. L'avenir les effraie. Quand ils quittent la scène, c'est souvent pour se perdre en coulisse. Les gens de rien de Courteline sont humains. Les chefs d'entreprise de Handke cherchent l'humain. Avec désespoir. On n'est jamais désespéré chez Courteline. Maussade, sans plus. Handke a fait de grands voyages. Alaska, Japon, Yougoslavie. Courteline jamais. Handke a écrit des films inoubliables, pour Wim Wenders notamment : *L'angoisse du gardien de but au moment du penalty* et *Les Ailes du désir*. Courteline n'a jamais écrit de scénario. Courteline et Handke sont deux génies de la scène. Tout les oppose. Ils n'ont rien à voir entre eux, pas plus que Laurel et Hardy n'ont à voir avec le cinéaste Tarkovsky. Pourtant, comment serait-il possible de vivre avec Handke s'il n'y avait pas Courteline ? Avec Tarkovsky sans Laurel et Hardy ?

Il faut lire Handke en pensant à Courteline, et Courteline en rêvant de Handke.

La saison 2011-2012, je monterai Georges Courteline, et la saison 2012-2013 Peter Handke.

Jean-Louis Benoit

LA RÉVOLUTION SELON HUGO

Quatrevingt-treize est un roman populaire par excellence ! On y retrouve la langue et la fougue de Victor Hugo, sa vision du monde et de l'histoire. L'épopée de la Révolution française caracole à la poursuite de trois hommes, le marquis de Lantenac, meneur de la contre-révolution vendéenne, l'abbé Cimourdain, acquis aux idées du peuple, et Gauvain, son fils adoptif, neveu du marquis. De ce chef-d'œuvre habité par le thème de la rédemption, Sylvain Wallez a fait une adaptation qui traduit à merveille le foisonnement de la fresque. Un roman graphique théâtral qui ne manque pas de souffle, pour nous parler des révolutions d'hier et d'aujourd'hui...

QUATREVINGT-TREIZE

MISE EN SCÈNE SYLVAIN WALLEZ

QUATREVINGT-TREIZE, L'HISTOIRE

En 1874, près d'un siècle après les événements révolutionnaires, Victor Hugo publie son roman historique, *Quatrevingt-treize*, qui relate une des périodes les plus noires de la Révolution française : la Terreur, et l'écrasement de la révolte vendéenne. Il y mêle personnages fictifs et historiques.

Trois héros s'affrontent dans le cadre de la guerre civile de Vendée : Lantenac, Gauvain et Cimourdain. Leurs liens sont personnels : Gauvain est petit-neveu du marquis ; Cimourdain est l'ancien précepteur de Gauvain, et surtout historiques : le marquis de Lantenac est un aristocrate royaliste fidèle à la tradition, qui dirige la révolte de Vendée, les « Blancs » ; Gauvain est un jeune homme talentueux et ingénieux qui a beaucoup d'espoir dans la Révolution et dans la République ; Cimourdain, prêtre révolutionnaire, est un conventionnel très strict qui pousse la fermeté et la Terreur très loin.

Emportés dans la tourmente de l'Histoire, ils vont se déchirer durant le conflit, tout en s'admirant. En toile de fond, Robespierre, Danton et Marat vont par leurs décisions provoquer le destin de nos héros imaginaires.

- du mardi 24 au samedi 28 avril - scène de répétition NTA
- rencontre avec le public mercredi 25 avril
- soirée enfants le samedi 28 avril
- Pour lire le roman : <http://fr.wikisource.org/wiki/Quatrevingt-treize> c'est gratuit...

ENTRETIEN AVEC SYLVAIN WALLEZ

Pourquoi ce choix d'une fresque historique de Hugo ?

Sylvain Wallez : Pour moi, il s'agit de la première partie d'une trilogie de la modernité. Dans mes précédents spectacles, je suis parti de la mythologie (*Le tour de Persée en 80 minutes*), pour passer par le Moyen-Âge (*Foulque Nerra*), et arriver au classique avec Molière (*Les fourberies de Scapin*). Dans cette idée de continuité de la compagnie des 3T, *Quatrevingt-treize*, c'est le premier spectacle de la modernité, avec la révolution, une nouvelle ère. D'ailleurs, en clin d'œil à la modernité, j'ai eu l'idée de surimposer ces mots comme les textes qui défilent sur nos écrans pendant les infos par exemple... Les deux spectacles précédents, je les avais écrits. Je voulais à nouveau travailler sur un auteur, après Molière. Faire une mise en scène au service des mots d'un autre. Ce que j'ai voulu, tout en étant très respectueux de l'écriture de Victor Hugo, c'est aussi m'amuser avec lui. Pour que ce spectacle puisse être vu à différents niveaux de lecture.



Comment avez-vous procédé pour adapter un tel « monument » ?

J'avais vu ici en 2006 *Dommage qu'elle soit une putain* de Yves Beaunesne : il avait resserré son adaptation autour de quelques personnages principaux, ce qui m'avait intéressé. Pour Hugo, il fallait que je trouve un angle de vue, et j'ai choisi de resserrer l'action autour de la problématique de quatre personnages. J'ai dû en « squeezer » quelques-uns, c'était une question de choix, mais on pourrait facilement faire dix adaptations différentes de ce roman, tant il est riche ! J'ai découpé l'ouvrage en trois livres. Je voulais surtout garder la trame, le canevas du début à la fin. Ça commence donc avec les mots de Hugo et on respecte les événements et l'action. J'ai voulu créer du théâtre d'aventure et du théâtre d'action. Mais cela va au-delà d'un spectacle d'aventure.

Quels sont les grands thèmes de cette épopée ?

Victor Hugo peint une grande fresque historique et parle aussi du conflit des générations, le grand oncle et le petit neveu. Ils n'ont pas la même façon de voir les choses et ils vont s'affronter jusqu'à la mort. Ces personnages nous mettent face à notre propre questionnement : quel est notre engagement aujourd'hui par rapport à la vie, les liens sociaux, la politique ? Par exemple, le personnage de Cimourdain va faire le choix de faire mourir Gauvain, le jeune révolutionnaire alors qu'il se considère comme son père, parce que leurs idées divergent, par fidélité à ses idées plus qu'à son cœur. Ça pose les questions de notre engagement à nous. Au-delà de ça, quand le noir se fait, on a le sentiment de faire partie de cette communauté d'humains. Le scénario est tellement bien construit qu'on ne peut pas en vouloir à l'un ou à l'autre pour leurs choix. D'ailleurs les journalistes de l'époque, s'ils étaient royalistes voyaient Lantenac comme le héros de l'histoire. Les autres protestaient et y voyaient Gauvain. Exactement comme ça se passe en politique...

La grande Histoire croise ici le romanesque ?

On est dans un drame selon Victor Hugo qui définit le drame en parlant du tragique et du grotesque (un principe défini dans la préface de *Cromwell*, fondateur de la définition moderne du drame). Hoche a réussi à stopper les guerres de Vendée en disant : on ne va jamais terminer cette guerre, sauf à deux conditions : laisser les gens pratiquer la religion qu'ils veulent. Et dire que les terres continuent à appartenir à ceux qui les cultivent. Gauvain est inspiré du personnage de Hoche. Cimourdain d'un membre du Comité de salut public. L'ombre de la guillotine passe sur la scène et la mort parle par la bouche d'un révolutionnaire quand les gens enfermés dans la Tourgue sont guillotins...

La scène de la rencontre Danton-Marat et Robespierre au café est traitée de façon grotesque. Hugo en parle comme de monstres, en les comparant au juges de l'enfer. J'ai eu l'idée de mettre Marat dans une bassine. On va là plus du côté de la comédie que du drame. Mais ce qui se joue, c'est une tragédie, la séparation par la mort de personnes qui s'aiment passionnément, mais Hugo sauve le personnage de Michèle Fléhard, dont il aurait pu faire brûler les enfants (au contraire de Fantine, sa petite cousine littéraire), ce qui donne une lueur d'espoir dans cette tragédie. Il ne faut pas oublier que c'est le dernier roman de Victor Hugo, et qu'il a vécu lui-même la perte de ses enfants.

Ces personnages ne sont ni bons ni mauvais ?

Ça m'importe d'être très fidèle à la pensée de Hugo. Il termine avec ce dernier chapitre « Cependant le soleil se lève ». Dans cette scène Gauvain est décapité, mais aussi dans un contexte souriant, on voit la nature se réveiller. L'ombre et la lumière sont présents... Lantenac est présenté comme un salaud, il est prêt à tout au début, mais finalement, il connaît la rédemption à la fin puisque Hugo va le faire sauver les enfants, il va remonter dans la tour dont il vient de s'échapper pour les sauver des flammes. Le thème de la rédemption

est l'un des leitmotiv de Victor Hugo. Quant au personnage de Gauvain qui est une sorte d'ange (la pensée faite homme de Hugo), il le fait mourir... Michèle Fléhard est la représentation symbolique du peuple, elle n'a pas d'opinion politique, tout ce qu'elle veut c'est être avec ses enfants. Elle traverse les guerres de Vendée comme un animal traqué à la recherche de ses petits. C'est le peuple pris en otage dans une révolution qu'il n'a pas choisie...

Ce qui nous renvoie aux révolutions d'aujourd'hui...

Ce spectacle est une aventure passionnante. Comparé à *Foulque Nerra*, qui était une fresque historique, on a là une dimension hugolienne, des choses qui se racontent qui ne sont pas perceptibles avec notre sensibilité : c'est un spectacle auquel on peut encore penser après... Il y a des résonances avec ce qui se passe en ce moment dans les révolutions de Tunisie ou de Lybie : je suis persuadé qu'il y a aussi des familles qui se déchirent là-bas...

Pas facile de traduire sur la scène la dimension épique de l'œuvre ?

Il s'agit pour moi d'un roman graphique théâtral. Les quatre comédiens sont tour à tour narrateurs-conteurs et interprètes des personnages. De temps en temps l'image est projetée pour aider à véhiculer le sens, le but du jeu est de faire entendre le texte. La mise en scène et la scénographie sont vraiment mis au service de ce que raconte Hugo. Des poupons incarnent les enfants de Michèle Fléhard, ils sont manipulés par trois hommes, comme des nouveaux pères d'aujourd'hui qui les prendraient en charge. Parfois les comédiens sont sur le côté, et une image est projetée, qui éclaire le sens. Ou sinon les comédiens viennent compléter l'image. Cette idée de la projection s'est imposée à la lecture du texte. Le meilleur moyen de le faire entendre était de projeter des images en écho au texte. Il y a des voiles, le graphisme et les comédiens qui entrent et disparaissent de cette image. Les voiles viennent mettre un peu de légèreté dans la violence de l'histoire. Je ne voulais pas m'enfermer dans une projection systématique d'images.

Ce Quatrevingt-treize est un vrai travail d'équipe ?

On a vraiment travaillé en étroite collaboration avec la graphiste Roberta, le créateur lumière et la monteuse, et le musicien qui a fait une bande sonore où l'on entend des bruits de combat, la forêt... Et pour la musique je suis parti d'un opéra de Gossec, le musicien officiel de la révolution : *Le triomphe de la république*. On a fait venir le CD des Etats-Unis, on ne le trouvait pas en France. C'est l'image d'une révolution réussie, la fleur au fusil... mais comme nous sommes dans une œuvre de modernité, le musicien est parti de la mélodie pour en faire trois rocks type Nègresses vertes, des rocks de plus en plus noirs, pour aller vers le dénouement tragique du drame, et qui ponctuent chacun des trois livres de mon découpage. A l'entrée les spectateurs entendent la version originale de Gossec... J'aime travailler avec les corps de métier : il existe un mouvement du vide, du plateau nu dans le théâtre. Chez moi c'est le contraire, il y a des images à foison, c'est riche.

Comment dirige-t-on une compagnie ?

L'esprit de compagnie est très important, je me vois comme un chef de troupe qui coordonne l'ensemble des savoir-faire pour créer le spectacle. C'est ce qui m'amuse le plus. C'est important de continuer à travailler avec les mêmes personnes : trois comédiens étaient déjà sur le *Scapin*, une comédienne est là depuis le début, j'aime bien faire du chemin avec eux, je sais ce que je peux attendre d'eux, et ils savent comment je travaille. Pour le régisseur et le graphiste c'est le troisième spectacle aussi. J'essaie d'inscrire un spectacle dans la continuité pour donner du sens à mon travail.

Et pour la suite de ce nouveau triptyque ?

Dans mon idée, la prochaine sera un auteur contemporain mort ou vivant du 20^e ou 21^e siècle... avec en fond toujours la question de l'engagement...

Sylvain Wallez.
Propos recueillis par Françoise Deroubaix



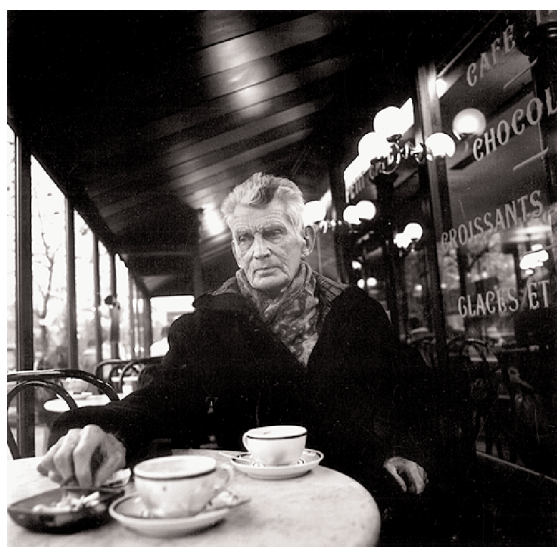
AU PAYS DE

Winnie, une femme de cinquante ans, est enfoncée jusqu'à la taille dans un tas de sable. Pourquoi est-elle là ? de quel cataclysme est-elle la rescapée ? On l'ignore... Mais cette femme à l'optimisme inaltérable endure stoïquement un quotidien désespéré et transforme chaque jour en « beau jour ». Un hymne à la vie... De Madeleine Renaud à Catherine Samie, Winnie a été jouée par les plus grandes actrices, sur toutes les scènes du monde. En attendant l'arrivée de la grande Catherine Frot dans le sable, retour sur quelques incarnations de Winnie...

OH LES BEAUX JOURS

DE **SAMUEL BECKETT**

MISE EN SCÈNE **MARC PAQUIEN**



C'est une pièce qui a marqué l'histoire du théâtre. L'idée même de la narration, de la représentation, est absolument déconstruite puisqu'il ne se passe a priori rien. Sinon une femme enterrée jusqu'aux hanches puis jusqu'au cou et qui ne fait finalement que parler de la vie, de ses souvenirs, de sa mémoire, et qui ne fait que répéter les mêmes gestes indéfiniment.

Dès qu'on s'attaque à cette pièce on se dit : comment va-t-on pouvoir représenter ça, les indications de Beckett sont extrêmement précises et on est absolument obligé de les suivre. Pendant toute la pièce, il est dit qu'il y a une lumière absolument écrasante qui aveugle Winnie, évidemment Beckett s'amuse avec la lumière divine qui pourrait être sur elle. Avant tout, j'ai envie de raconter un moment lumineux de la vie, donc c'est ce qu'on va essayer de transmettre dans le décor, dans un espace de clarté.

Il y avait de ma part un désir de mettre en scène et aussi le désir de travailler avec une actrice, Catherine Frot. On s'est dit que l'expérience la plus réjouissante, ce serait de faire *Oh les beaux jours* : c'est un texte qui est évidemment tragique, parce que ça raconte aussi un monde qui est en voie de s'éteindre, mais qu'on ne voit jamais vraiment disparaître, ça raconte quelque chose de la disparition, la disparition des êtres, la disparition de la vie, la disparition du monde, et en même temps c'est une espèce d'hymne à la vie.

Marc Paquien

HAPPY DAYS

Winnie est coincée jusqu'à la taille dans un tas de sable. Elle ne peut plus bouger mais il lui reste son sac, seul vestige d'un passé enfoui dont on ne saura pas grand chose, et son mari, Willie. Modèle de stoïcisme, dans cette position inconfortable, Winnie profite de chaque minute comme elle vient et ne se lamente jamais sur son sort. Elle a ses souvenirs très flous, ses bouts de rimes ou de chansons, et surtout son précieux sac, un vrai trésor de guerre, avec sa brosse à dent, son peigne et sa brosse, son rouge, son miroir, sa loupe et son revolver... sans oublier son parapluie.

Alors Winnie chante, bavarde, fouille dans son sac à malices. Le passage du temps est marqué par une cloche qui sonne de plus en plus fort. Même quand elle perd son mari, sa mémoire, Winnie s'accommode de tout avec grâce : la vie continue, la vie est belle...

Happy days est d'abord une pièce en anglais, créée à New York le 17 septembre 1961. Puis Beckett en fait lui-même une traduction en français et emprunte le titre *Oh les beaux jours* à un vers de Verlaine, « Oh ! les beaux jours de bonheur indicible », dans *Colloque sentimental*. La pièce est créée en français à Venise, puis en octobre au Théâtre de l'Odéon dans la mise en scène de Roger Blin, avec Madeleine Renaud dans le personnage de Winnie qui sera Le rôle de sa vie.

À l'origine de la pièce, ces réflexions de Beckett exprimées dans sa correspondance : « À vrai dire je pensais que la chose la plus terrible qui pouvait arriver à quiconque, serait de ne pas être autorisé à dormir : juste quand vous êtes sur le point de vous assoupir, il y aurait un « dong » et vous devriez rester éveillé ; vous vous enfoncez vivant dans la terre et c'est plein de fourmis ; et le soleil brille sans fin jour et nuit et il n'y a pas un arbre... il n'y a pas d'ombre, rien, et cette cloche vous réveille tout le temps et tout ce que vous avez c'est un petit paquet de choses pour vous accompagner dans la vie. Et j'ai pensé : qui pourrait supporter ça et s'enfoncer en chantant, seulement une femme. »

Dans la toute première critique de la pièce dans le New York Times de l'époque, Howard Taubman décrit *Happy Days* comme « un chant de tristesse qui continuera à hanter votre oreille intérieure longtemps après que vous l'aurez entendu ».



■ jeudi 10 et vendredi 11 mai - Grand Théâtre

WINNIE...



Mise en scène Robert Wilson
avec Adriana Ati - Théâtre de l'Athénée 2010



Mise en scène Pierre Chabert
avec Denise Gence - Théâtre de la Colline 1992



Mise en scène Joël Jouanneau - décor Jacques Gabel
avec Mireille Mossé - Théâtre du Point du Jour 2000



Mise en scène Frédéric Wiseman - décor Valérie Andreu
avec Catherine Samie - Comédie-Française 2005



Mise en scène Deborah Warner - décor Tom Pye
avec Fiona Shaw - Théâtre National de Chaillot 2007



Mise en scène Roger Blin - décor Matias
avec Madeleine Renaud - Théâtre du Rond-Point 1981



Mise en scène Arthur Nauzyciel - décor Arthur Nauzyciel et Antoine Vasseur
avec Marilu Marini - Théâtre de l'Odéon 2003



Mise en scène Peter Brook - décor Chloé Obolensky
avec Natasha Parry - Théâtre des Bouffes 1996



FESTIVAL

En mai 2010, le Quai-Forum des Arts Vivants proposait ses **Jours étranges**, la première édition d'un Festival d'un genre nouveau : des artistes en résidence, (Grosse Théâtre, Pierrick Sorin, Phia Ménard, Dromesko...), des spectacles dans toutes les salles, de la musique, et plus de 6000 spectateurs... Le pont de l'Ascension en était tout émoustillé ! Derrière ses baies vitrées, le grand forum prenait des allures de salle de fête.

Retour très attendu de ces Jours étranges du mardi 22 au samedi 26 mai avec encore des spectacles inclassables, au croisement des arts. Objectif : « apporter un éclairage singulier sur la création contemporaine ».

Pour ce nouveau rendez-vous, le NTA et ses complices le CNDC et l'EPCC-Le Quai, les trois « colocs » de ce grand navire, promettent cinq jours de spectacles différents... Vous avez dit étranges ?

LE PROGRAMME

A l'affiche, des spectacles surprises dont on ne peut encore rien révéler...

Deux spectacles officiels : *Meaning(s) ou quelque chose plutôt que rien* par la Cie NBA et *Je suis un metteur en scène japonais* par Fanny de Chaillé.

Allez, on lève un petit coin de rideau et on vous confie, entre deux portes, que Cyril Teste (très applaudi au dernier festival d'Avignon in) sera accueilli par le NTA avec sa pièce *Pour rire pour passer le temps* de Sylvain Levey où il met en parallèle la question de la représentation et celle de la violence. Une proposition hybride avec texte, vidéo et musique.

Revue de presse 2010

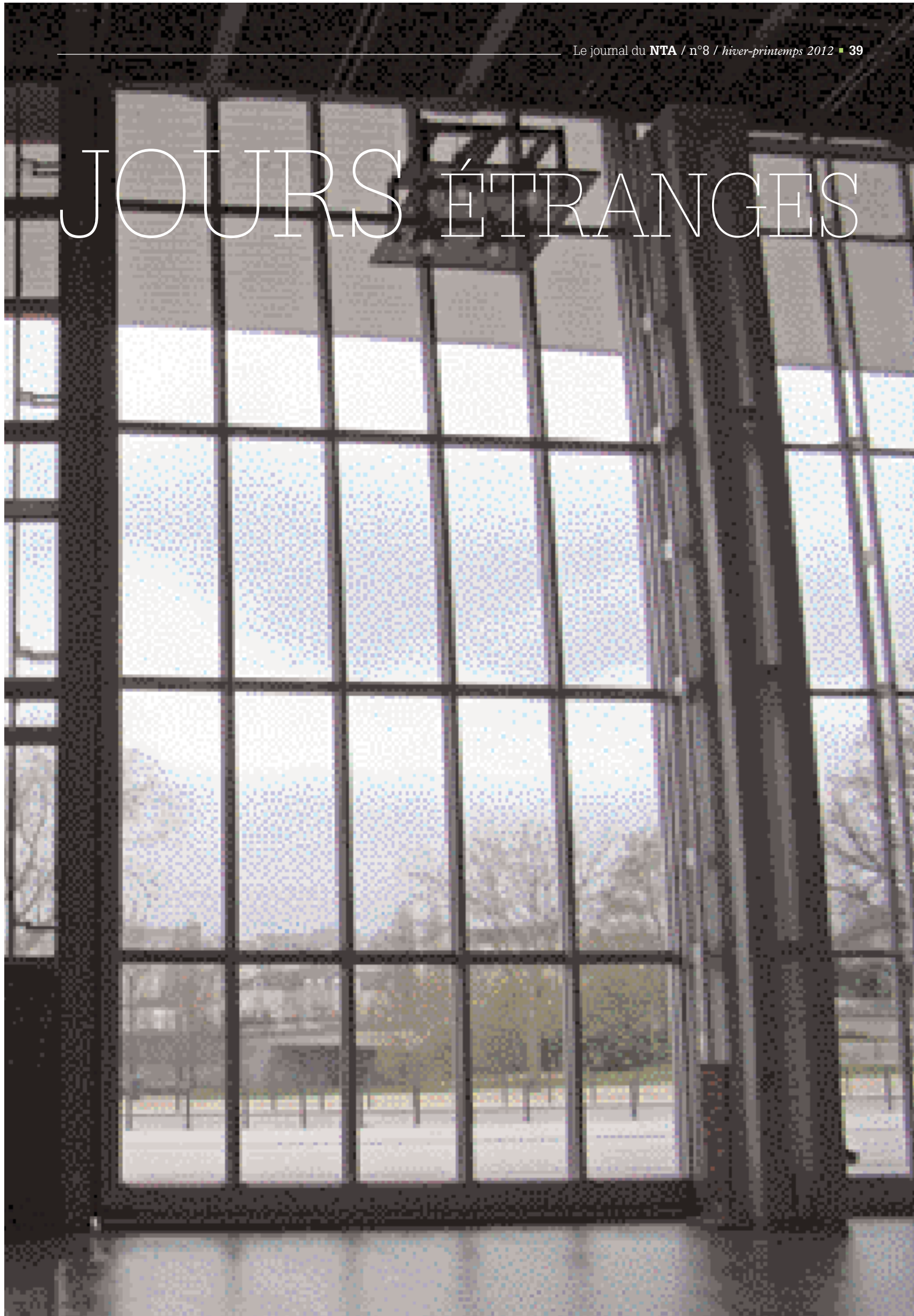
Le pari est donc réussi et la magie a opéré au fil des jours, les visiteurs venus parfois de loin, étaient attirés par le côté mystérieux de ce festival. « J'ai dit bizarre, bizarre, comme c'est étrange » aurait-on pu dire de ce grand moment en plagiant un certain Louis Jouvet. Tout paraissait vraiment bizarre dans ce croisement des genres voulu, justement, par les initiateurs du festival.

Atmosphère étrange, mais ô combien sympathique, le public semblait en apprécier la teneur. C'était parfait. [...] Tout était fait pour exciter l'appétit des amateurs de spectacles un peu « barrés », l'étrange mélange des genres en ayant réconcilié plus d'un avec le théâtre contemporain : « dommage que nous n'ayons pas pu tout voir. Nous avons beaucoup aimé, c'est drôle, amusant, plein de fantaisie. C'est la vie, quoi ! » disait un couple de Nantais en dévorant le programme des yeux. « J'espère qu'ils remettront ça l'an prochain, car c'était un vrai moment de plaisir ».

Angers mag (mai 2010)

■ du mardi 22 au samedi 26 mai
Programme complet disponible en avril 2012

JOURS ÉTRANGES



CYRIL TESTE :



Cyril Teste a 36 ans. Une double formation : arts plastiques et Conservatoire national supérieur de théâtre. Avec quatre spectacles, dont un présenté au dernier Festival d'Avignon, il s'est imposé comme un maître sensible d'un art scénique qui tricote subtilement théâtre et vidéo, présence et virtuel, fantôme et humain. En état de recherche permanente, se questionnant sans cesse sur le mode de représentation, avec son collectif MXM, Cyril Teste propose un théâtre où texte, images, lumière et son participent à part égale à la création. Cyril Teste avait animé en juin 2010 l'AFR (Atelier de formation et de recherche) du Nouveau Théâtre d'Angers autour de l'écriture cinématographique : travail sur la conscience du cadre et de l'image comme espace. Il sera l'invité du NTA pour les prochains Jours étranges organisés au Quai en mai prochain.

PORTRAIT EN COULEURS



PARCOURS

C'est en développant un jeu entre l'artificiel et le vivant que se constitue, en 2000, le Collectif MxM. Cyril Teste, le metteur en scène, s'entoure d'une équipe à géométrie variable de comédiens, vidéaste, compositeur, dramaturge, scénographe, cadreur et éclairagiste, la composition se modifiant au gré des spectacles proposés. Le groupe fonctionne selon un système à l'horizontale et non pyramidal : chaque intervenant peut développer des projets personnels, hors des projets collectifs. Dès le premier spectacle, *Alice Underground* d'après *Alice au pays des merveilles*, le collectif MxM explore le potentiel des nouvelles technologies et s'interroge sur le processus de fabrication des images, et non sur l'image toute faite. Ne négligeant jamais les textes, après Lewis Carroll, ils présentent un travail à partir de Sophocle, *Anatomie Ajax*, puis trois pièces écrites par Patrick Bouvet, dont *Direct/Shot* joué en 2004 au Festival d'Avignon, avant de traverser l'œuvre de Falk Richter dans *Electronic City*. À partir de 2007, Cyril Teste devient aussi auteur pour *Romances*, *[.0] poésie sonore*.

Ces dernières saisons, on a notamment remarqué Cyril Teste dans un diptyque sur le thème de l'enfance. *Reset*, le premier volet présenté au TGP en 2010, évoquait avec une délicatesse troublante la disparition subite d'un père, qui laissait son fils seul, à jamais désarmé. Cette disparition était aussi celle du temps qui passe, des illusions qui s'en vont.

Pour *Sun*, créé au festival d'Avignon 2011 et repris au Théâtre de la Ville, le jeune artiste s'est inspiré d'un fait divers : le 1^{er} janvier 2009, trois enfants de 3 à 7 ans issus d'une famille recomposée étaient retrouvés à la gare d'Hanovre. Ils avaient quitté la maison d'un de leurs parents dans la banlieue, ils avaient marché, pris le tramway jusqu'à la gare. Intrigués par leur présence insolite, des agents avaient alerté la police, qui leur demanda ce qu'ils faisaient là. Mika et Anna-Lena répondirent qu'ils s'aimaient, et qu'ils voulaient aller se marier en Afrique, parce qu'il y faisait chaud. Ils attendaient une navette pour l'aéroport. Ils avaient emporté des lunettes de soleil, des vêtements légers et des provisions. La petite sœur devait leur servir de témoin. Cette histoire est donc à l'origine de *Sun*, un spectacle qui fait rêver et emmène loin, dans « l'Afrique de l'enfance que chacun porte en soi ». Dominé par une technique ultramoderne, dans une envoûtante lenteur, *Sun* est une féerie technologique, menée par deux enfants.

L'art de Cyril Teste, très accompli, entremêle toujours avec fluidité le son et la vidéo au jeu des acteurs pour démultiplier les émotions. Gros plan sur des terres colorées et solaires ou silhouettes des gamins redessinées et projetées sur un tableau-écran, voix et musiques mixées au plus fin... Tout concourt à créer un ailleurs imaginaire...

ARRÊT SUR IMAGES



CYRIL TESTE AU QUAI EN MAI

En mai prochain, dans le cadre des Jours étranges au Quai, Cyril Teste poursuivra un travail initié en 2010 au CENTQUATRE à Paris et dont une première version a été présentée au festival ActOral - Montevideo à Marseille. Titre actuel, *Pour rire pour passer le temps*. C'est à partir d'un texte de Sylvain Levey (auteur de *Ouasmok ?* joué au NTA en novembre dernier dans une mise en scène d'Anne Contensou) que se construira ce spectacle expérimental. Dans le texte, les personnages sont vides, perdus, semblent ne pas tout maîtriser, ils élaborent des dispositifs pour sentir ce que procure la violence physique. Ils tentent de trouver un sens, voire une place dans leur relation au monde. L'œuvre se compose de sept tableaux. Pour le Collectif MxM « c'est un texte qui s'écrit au fur et à mesure, au plateau, avec les acteurs. Le dispositif vidéo envoie dans des temps et des rythmes différents le texte qui défile, permettant aux acteurs de le lire en temps réel, de le redécouvrir sans cesse dans un défilement aléatoire. Ainsi, ils peuvent questionner le surgissement des mots et leur géographie à travers l'expérience qu'ils vivent au plateau. Le texte ne s'apprend pas ; il se révèle à leurs yeux – à nos yeux – suggérant des questionnements sur la façon de l'appréhender, de représenter le sujet, sans désir de réponse. Nous tenterons une errance ».

Cyril Teste conçoit ses spectacles un peu comme des poèmes visuels. Il utilise la vidéo avec doigté afin de faire ressortir la complexité de la vie, des quêtes amoureuses, filiales. La technologie scénique ne sert que l'humain, le trop humain. Son travail lui ressemble. Cyril Teste est un artiste délicat.

Daniel Besnehard

MINETTI & SUSHI

Pour son ouverture en 2006, le Quai avait accueilli une artiste inclassable, Fanny de Chaillé et sa *Gonzo Conférence* où s'exprimait sa fascination pour le rock ! Fanny de Chaillé continue de naviguer entre les disciplines et revient pour un autre voyage : en s'inspirant ici des codes traditionnels du théâtre de marionnettes japonais, le Bunraku, elle les détourne et met en scène les illusions et les artifices à la base du spectacle théâtral, avec un danseur-marionnette, autour d'un texte de Thomas Bernhard, *Minetti*. Un spectacle singulier pour des Jours étranges !

Je ne suis jamais allée au Japon, mais depuis plusieurs mois je lis des textes sur le théâtre japonais et dès que je rencontre une personne qui a vu du nô, du kabuki ou du bunraku, je l'interroge et lui demande de me décrire ce qu'elle a vu. Je veux faire une pièce à partir de ce fantasme que je construis au fur et à mesure de mes lectures, de mes rencontres. Je me fais par l'entremise de ces documents une idée de ce qu'est ce théâtre, sur sa différence avec le théâtre que je connais et je veux construire une pièce à partir de cela, sur ce que j'en ai imaginé, sur ce que j'ai fantasmé.

L'intérêt que je porte à ce théâtre et plus particulièrement au théâtre de marionnettes, le bunraku, n'est pas un hasard. Dans ce que j'en lis et ce que l'on m'en raconte ce que je trouve fascinant, c'est la structure même de ce type de représentation. Le bunraku est un type de théâtre dans lequel de grandes marionnettes (quasiment à taille humaine) sont manipulées à vue. Elles sont deux en général et chacune d'elle est manipulée par trois personnes : une première qui contrôle la tête et la main droite, une seconde attelée à la main gauche et enfin une troisième qui s'occupe des pieds et des jambes. Ces trois manipulateurs habillés en noir sont à vue, le premier a le visage découvert, les deux autres sont entièrement masqués. En ce qui concerne le texte, les dialogues de ces marionnettes, il est entièrement pris en charge par un seul homme, un récitant qui se situe sur un des côtés du plateau et est secondé par un autre homme qui joue de la musique, du shamisen. Le jeu est la réunion de la manipulation, du texte et de la musique. Ce n'est pas tant le travail de manipulation des marionnettes qui me captive dans le bunraku mais son organisation.

En effet, structurellement, on voit sur scène et la fabrication du théâtre et le théâtre lui-même, le geste et l'acte, le travail et son accomplissement. C'est ce qui m'intéresse dans ce type de représentation. Le théâtre est en quelque sorte donné à voir, il n'y a pas d'illusion, tout le monde est ensemble au plateau et participe à l'élaboration d'une même narration qui est le fruit d'un travail collectif et non d'une transcendance ni d'une exclusivité.

Je suis tombée par hasard sur *Minetti* de Thomas Bernhard. J'ai aimé ce texte, ce portrait d'acteur, ce discours sur l'art et l'artiste, sur le rapport que l'artiste entretient avec le monde. En lisant ce monologue, cette parole d'acteur, je projetais la forme que j'avais fantasmée à partir du bunraku. Car *Minetti* c'est l'histoire d'un acteur et plus précisément d'un vieil acteur, or un acteur japonais est forcément un vieil acteur, en effet au Japon plus un acteur vieillit et plus il est considéré comme un grand acteur. *Minetti* c'est ce récitant qui est sur le côté depuis des années, il est ce récitant qui se cachera dans notre projet derrière différents masques, différentes marionnettes, qui une à une incarneront sa parole, comme il s'est caché derrière le masque d'Ensor pour jouer Lear. Enfin il se décidera à monter sur scène car il est là dans ce hall d'hôtel pour jouer Lear une dernière fois...

Fanny de Chaillé

LA PRESSE...

Bienvenue dans un spectacle qui fait de l'hybridation un art subtil et réjouissant. *Je suis un metteur en scène japonais* est une proposition scénique savoureuse qui convoque danse et théâtre, performance contemporaine occidentale et art traditionnel japonais. Fanny de Chaillé crée un spectacle oxymorique d'une pertinence et d'une originalité à saluer.

Télérama

■ jeudi 24 et vendredi 25 mai - T400

JE SUIS UN METTEUR EN SCÈNE JAPONAIS

MISE EN SCÈNE FANNY DE CHAILLÉ



VINGT ANS ET PUIS ?

Avoir vingt ans aujourd'hui, c'est comment ? La génération des « jeunes adultes » trouve-t-elle le moyen de se situer dans ce monde tourmenté ? Comment appréhendent-ils le présent, l'avenir ? Et le passé, quelle vision en gardent-ils ? Pour poser ces questions, Pierre Sarzacq a réuni cinq jeunes acteurs de moins de 25 ans. Sous la direction du comédien-metteur en scène, ils nous livrent leur conception du monde tel qu'il leur a été laissé en héritage...

MEANING(S) OU QUELQUE CHOSE PLUTÔT QUE RIEN

MISE EN SCÈNE PIERRE SARZACQ

Des éclats de vie qui portent toutes les sensations. Faire jaillir de façon forte et incontestable, comme on le fait pour une photo, une « révélation » du monde, pas mystique, non, mais plutôt une proposition, notre proposition, celle qui nous sera apparue, à force de recherches, de tentatives, la plus juste à nos yeux. Pour raconter ce que nous sommes, ce qui nous fait, ce qui nous pousse ou nous empêche. Parce que nous ne savons pas et que nous voulons juste comprendre.

L'état du monde est à la une de tous les quotidiens et les hebdomadaires d'actualité. Le pauvre monde, tout le monde se penche sur son état : philosophes, sociologues, universitaires, historiens, savants, journalistes, et artistes : chacun de s'inquiéter, de poser des questions... On essaie de décrypter les rouages, on pleure la perte des valeurs, la crise des utopies. L'apocalypse est pour demain. La date serait même fixée : décembre 2012 disent des sectes mal renseignées...

On s'alarme – et à juste titre – de la « catastrophe » annoncée, de l'absurdité des systèmes mis en place par les hommes et qui les conduit à leur perte. On stigmatise les « crises », on cherche à élaborer des pistes de réponses. Ces travaux exemplaires et indispensables à bien des titres sont le fruit d'observations, de recherches, de réflexions, de constructions intellectuelles menées par des femmes et des hommes d'expérience. Mais qu'en est-il du regard porté sur ces questions par la génération des « jeunes adultes », c'est-à-dire des jeunes gens qui sont en passe de devenir autonomes ? Quelle vision ont-ils d'hier, d'aujourd'hui ? Comment appréhendent-ils leur présent, leur avenir ? Avec quelles joies et quelles angoisses se préparent-ils à élaborer des projets de vie ? Comment se situent-ils dans ce monde qu'on dit postmoderne ?

Pour ce spectacle *Meaning(s)* sous-titré *Quelque chose plutôt que rien*, la Compagnie NBA basée au Mans a réuni sept jeunes comédiens issus de l'École du Théâtre National de Bretagne et de l'Académie Théâtrale de Limoges.

Sous la direction de Pierre Sarzacq, ils ont mis en commun des textes politiques, philosophiques, théâtraux mais aussi des images, des sons etc. représentatifs de leurs avis, envies, utopies ou préoccupations du moment.

Après plusieurs périodes d'expérimentations où ils ont traversé de multiples matériaux textuels, gestuels, chorégraphiques, scénographiques... après avoir œuvré à donner une direction à leur travail, un sens, une écriture, bref à créer, ils nous livrent le fruit de leurs expériences : une proposition de regard d'une génération sur elle-même et sur le monde.

Le chaos peut-être, les doutes évidemment, les espoirs sûrement. Plutôt que rien, quelque chose !

Comme une petite lueur possible ?

NBA-SPECTACLES

La compagnie NBA spectacles est co-dirigée depuis 1987 par Pierre Sarzacq (comédien, chanteur, metteur en scène) et Didier Bardoux (comédien, conteur, metteur en scène). Son travail s'articule autour des questions humaines : les humbles, les héros, la quête du sens avec une recherche sur le corporel des acteurs.

Parmi ses dernières créations, figurent les spectacles *Gösta Berling* (2004), *Le sourire de la truie* (2006), *Les orphelins de la république* (2007), *Une laborieuse entreprise* (2009), *Thuyas, revolvers et langues de chats* (2010).

■ mardi 22 et mercredi 23 mai - T400

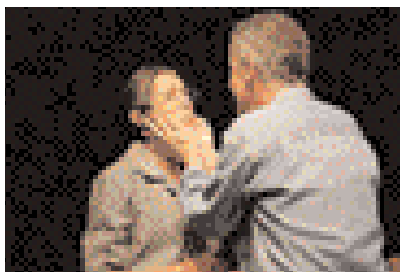


VU ET À VOIR

DANS LE GRAND OUEST...

■ EMOUVANT

Mère et fils de Joël Jouanneau
mise en scène Hélène Gay - Théâtre du Reflet



Le face à face d'une mère et de son fils imaginé par Joël Jouanneau pourrait faire écho à celui qui opposait aussi une mère et son fils dans *Vaches noires* de Daniel Besnehard. Mêmes reproches muets, avec cette incompréhension butée, ce mystère d'une relation brisée... Chez Joël Jouanneau aussi, l'histoire collective et

l'histoire avec un grand H croisent la rencontre intime, et durant ces brèves retrouvailles d'une nuit, vont se nouer et se dénouer les fils d'un passé ambigu.

Le fils est écrivain, il a quitté la maison et n'a pas revu sa mère depuis 7 ans. Pas question de s'embrasser... Ces deux-là ont trop souffert pour se jeter dans les bras l'un de l'autre... ça résiste, de part et d'autre d'une table, frontière infranchissable qui se muera plus tard en clavier ou en piste de danse... Chacun campe sur ses positions, dans un tac au tac ran-cunier de répliques en ellipses, et en points de suspension. On comprend peu à peu ce qui motive le retour du fils prodigue : une enquête sur le père disparu, jamais connu, et aussi sur un certain petit garçon juif dénoncé par les villageois et livré à l'ennemi... Qui était ce Verschueren dont la silhouette se dessine en filigrane ? cet homme idéalisé dont la mère fait un héros ? un salaud qui les a abandonnés elle et son fils sans jamais plus donner de nouvelles ? Chacun a des révélations à faire à l'autre, au cours de cette nuit où les non dits laissent enfin place à une esquisse de compréhension et de tendresse. De la boîte à secrets de la mère s'échappent des vérités qui leur permettront peut-être de s'aimer ? de combler leur attente refoulée.

Il faut l'avouer, les méandres de cette histoire qui grince n'apparaissent pas d'une vraisemblance absolue, mais on se laisse embarquer dans l'émotion pure que dégage le face à face des comédiens remarquables et leur force de conviction. Anne Bellec (connue du grand public pour son rôle de Madame Maigret auprès de Bruno Crémier) est tout simplement admirable... Elle vibre d'une passion intérieure, sa voix profonde vous atteint au tripes, passant d'une froideur acrimonieuse à des accents de tendresse bouleversants. Eric Ferrat module avec beaucoup de sensibilité son rôle du fils inquisiteur. Les mises en scène d'Hélène Gay sont à l'image de ses gravures : ciselées, infiniment subtiles et délicates, proches de ses comédiens. Elles viennent du cœur.

FD

vu au Théâtre du Champ de Bataille
à revoir 30 mars - 20h30 Piano'cktail à Bouguenais (44)
24 avril - 20h30 THV à Saint-Barthélemy d'Anjou (49)
27 avril - 20h30 Capellia à La Chapelle sur Erdre (44)

■ SOCIAL

Jazz Tigre de Vincent Simon - Collectif Citron

Jazz Tigre du Collectif Citron est une tentative plutôt réussie de conjuguer une écriture scénique au présent en revisitant les grandes dramaturgies du passé. S'inspirant de la pièce *Tambours dans la nuit* de Bertolt Brecht, située à Berlin, pendant la révolution spartakiste de 1919, Vincent Simon, l'auteur du texte, met en prise comme chez le maître allemand, des personnages baignés dans une tourmente insurrectionnelle.

Le monde a changé depuis les années 1920. L'utopie révolutionnaire, le souci du collectif, est moins évident après les échecs successifs du « socialisme réel ». La pièce du collectif Citron s'applique à détecter, aujourd'hui, les dérives individualistes, les replis sur soi, les calculs égoïstes que génère un monde où virtuel et réel ont tendance à se brouiller. « Se résigner ou tenir tête », telle est la question relayée par les huit figures (punk, lesbienne, clandestin, handicapée, militante, défigurée, journaliste) qui forment le casting sociologico-ironique de la pièce.

Nulle sinistrose ici pour raconter le désarroi contemporain. Trois interprètes, pour huit rôles et un musicien, donnent vitesse et vie au texte. La théâtralité ne fait certes pas toujours l'économie de l'outrance et du cliché. Mais le tonus des acteurs (dont notamment Clémence Solignac), leur capacité joueuse à passer d'une figure à l'autre réjouit. On ne peut que saluer cette tentative de ce jeune collectif angevin d'artistes associés, de s'attaquer au social, un peu à la manière d'un Dario Fo, avec la dynamite du rire.

DB

■ DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE

L'Ebloui de Joël Jouanneau
mise en scène Aude Le Jeune - Collectif Citron

L'Ebloui, conte théâtral merveilleux destiné au jeune public, raconte la séparation de l'enfant d'avec sa mère, l'affranchissement des repères maternels pour le petit Horn, afin de faire seul l'expérience sensible du monde, de la recherche de l'amour, et surtout de lui-même.

Le cirque du monde dessiné par Aude Le Jeune, metteur en scène, entraîne le personnage dans un tourbillon enneigé à l'image des cercles tracés sur le plateau évoquant des flocons de neige. La piste offre à Horn de multiples épreuves, aventures, et d'étonnantes rencontres.

Le travail généreux, la proposition sensible, juste et inventive que fait ici le collectif Citron du texte de Jouanneau contredit brillamment le vieil adage selon lequel il serait plus aisé de mettre en scène « du jeune public » pour différentes raisons : d'abord parce que le texte de Jouanneau est lui-même loin d'être un texte aisé mais particulièrement dense, et surtout polysémique, oscillant entre fable fantastique et récit psychologique sans jamais préférer l'un à l'autre. La force du collectif tient dans le choix de ce matériau et dans le fait de le livrer sans le dénaturer, entre ombre et lumière, avec un travail particulièrement efficace sur l'image.



Les images, avec une scénographie simple, un jeu d'ombres très inventif, une vraie intensité des corps et du jeu des comédiens (tous formidables, mentions spéciales pour Clémence Solignac et pour la maîtrise de l'équilibre chez Jennifer Ducrot), sont propices à la rêverie et à la projection, sans pour autant être édulcorées. Ces images sont parties intégrantes de la dramaturgie : c'est la réussite de ce spectacle. Le jeune spectateur peut appréhender les parts d'ombres quand elles existent théâtralement de manière juste comme ici.

Le « jeune public » ne doit pas légitimer son exigence artistique sous prétexte qu'il s'adresse à des enfants. Le collectif le démontre ici et cela éblouit nos enfants mais également leurs parents !

Jenny Dodge

deux pièces vues au Théâtre du Champ de Bataille





LE CHAMP DES NOSTALGIES

Quand je vais au Champ de Bataille, j'y retrouve la proximité – cette fameuse proximité – qui fait la marque de ce petit théâtre, sa fierté publicitaire. Angers et sa périphérie sont dotés de grandes et moyennes salles de très belle facture, bien équipées ; le Théâtre du Champ de Bataille est comme le témoin d'un autre âge, une magnifique anomalie.

C'est un théâtre sans béton, sans dallages froids, sans folie des grandeurs... Le gradin est de velours rouge, on y est serré comme au pigeonier de l'Atelier. Les toilettes sont sous un préau. Eau froide, pas de sèche-mains Dyson ! Le bar est chaleureux, pas d'ikea, mais meublé de brocante. Aimable bric et broc qui fonde la convivialité. Le foyer, un vrai foyer chauffé, où des artistes exposent toiles, dessins, sculptures...

On n'oublie pas que ce fut une salle paroissiale ou une salle d'amicale laïque... Tout respire le désir communautaire ou le petit rassemblement. C'est une petite salle qui rassemble plus qu'elle ne clive les spectateurs. Et ça fait plaisir, face à ces zéniths zonés et sursécurisés. Amical, familial, humain, trois adjectifs pour définir ce mini-théâtre angevin au patronyme guerrier « champ de bataille »... Face aux grands vaisseaux, aux plateaux ouverts à près de 20 mètres, on s'y retrouve « comme chez soi » face à la scène de 6 mètres maxi d'ouverture...

Strindberg avait inventé et ouvert à Stockholm un théâtre intime pour que le spectateur se plonge au plus près de ses huis-clos infernaux, de ses duels conjugaux. L'équipe du Champ de Bataille programme plus doux, plus familial... On est impliqué corps et vue dans l'action dramatique, dans une sorte d'intimité, oui.

Quand je vais au Champ de Bataille, au cœur d'un paisible quartier populaire, je ne sais pas pourquoi, je mélange un peu les époques de théâtre. Dans ma tête, je crée des liens imaginaires. Je m' imagine Jo Tréhard qui, à Caen dévastée par les bombes, réinvente dans une salle paroissiale un théâtre populaire et humaniste pour sa ville, je vois Roger Planchon qui invente à Lyon, dans une cave, son Théâtre des Marronniers, précurseur du futur TNP, et j' imagine encore tous ces petits théâtres parisiens rive-gauche des années 50, ces Catacombes du Théâtre de Lutèce, de l'Épée de Bois, de la Huchette, où naquirent le théâtre de Ionesco, Beckett, Adamov, l'avant-garde...

Moi qui travaille dans l'institution lourde depuis trente ans, dans de gros bâtiments bien réglementés, le TNP de Villeurbanne, le Quai, j'aime le Champ de Bataille car il évoque comme « mon enfance de théâtre », la salle paroissiale d'Houlgate où, avec mon frère Dominique, nous avons monté *Le rendez-vous de Senlis*.

Le théâtre, c'est aussi une histoire de « nostalgie ».

Daniel Besnehard

■ **Théâtre du Champ de Bataille,**
10 rue du Champ de Bataille Angers
02 41 72 00 94 - www.champdebataille.net

CURIOSITAS

CARTE BLANCHE AU COLLECTIF CITRON



Donc se questionner encore
finalement ne pas arrêter une réflexion de quelques semaines
continuer — essayer — proposer — échanger aussi

« UN JOUR, MON PRINCE VIENDRA... »

Un projet imaginé par le COLLECTIF CITRON – Artistes Associés
librement inspiré de l'œuvre de Nicolas Machiavel, *Le Prince* (1513)

Un jour, mon prince viendra...

On rêve tous d'une société idéale, avec un système politique idéal – liberté, égalité, fraternité – dirigé par un prince idéal : juste, humble, respectueux, ouvert, progressiste, sécurisant...

Évidemment, il n'existe pas et n'existera JAMAIS.

Mais comment ne pas se résigner et rêver un peu... ?

Comment participer à l'évolution de notre société juste avec des mots, des idées, des gestes, des spectacles... ?

Et comment accepter d'en être là aujourd'hui, en 2012 ?

Au théâtre, écrire et jouer sur le pouvoir, sur le prince, sur le machiavélisme c'est forcément parler du « rôle », de la fonction, des fantasmes du Prince, du Roi, du Président, du Premier Ministre, du Dictateur, de l'Empereur, du César, du Consul...

Mais c'est aussi révéler la voix du peuple : ce qu'il est, ce qu'il désire, ce qu'il attend du pouvoir et ce qui le pousse à se soulever contre lui – ou pas.

Imaginer les arcanes du pouvoir, exposer les doutes des puissants, leurs faiblesses, leurs salissures, leurs travers, leurs humanités... et les nôtres.

avec Aude Le Jeune, Charles Lemale, Clémence Solignac, Fabio Longoni, Sébastien Ménard, Anne-Cécile Trotreau, Simon Rutten, François Villain

■ **jeudi 5 avril 2012 à 18h et 21h**
Les Abattoirs 56 bd du Doyenné.
Entrée libre sur réservation à rp@nta-angers.fr

Le collectif Citron

En janvier 2009, dix artistes passionnés fondent le Collectif Citron – Artistes Associés. L'aventure théâtrale, humaine et professionnelle intense qui les rassemble trouve son origine au Conservatoire d'Angers en 2005 où les premiers d'entre eux se sont connus. Au fil des rencontres et des expériences artistiques des uns et des autres, l'idée de s'unir au sein d'une compagnie pour y défendre des textes faisant écho aux questionnements qui agitent notre époque s'est imposée comme une évidence. La volonté du collectif est de se tourner également vers d'autres champs artistiques distincts comme l'écriture, la musique, la vidéo, la peinture.

Associé au Théâtre du Champ de Bataille, le Collectif Citron a créé cette saison *Jazz tigre*, *L'Ebloui* de Joël Jouanneau (voir ci-contre). Il y jouera *L'orange mécanique* d'après Anthony Burgess du 15 au 17 mars prochains.

LECTURES AUTOUR D'UN VERRE

Toujours attaché à faire entendre les mots des auteurs, le Nouveau Théâtre d'Angers a confié cette saison au collectif Platok un cycle de cinq lectures publiques : Lectures autour d'un verre, un tour du monde.

Cette équipe de comédiens nous invite à venir découvrir des pièces de théâtre contemporain au Bar du Forum.

UN TEXTE, DES CORPS, DES VOIX

CYCLE DE LECTURES PAR LE **COLLECTIF PLATOK**

Textes français, européens et internationaux, nous les avons choisis parce qu'ils interrogent notre monde, au travers des désirs et des passions propres à l'art dramatique. Cellule familiale, sexualités, adoption. Engagement, conflits armées, gangs. Consommation, hospitalisation, Immigration et traditions. Que racontent nos amours, nos familles en ce début de siècle ? Nous vous présenterons cinq textes qui interrogent les repères symboliques de notre époque, les mutations des désirs et des actes humains. Un texte, des corps et des voix. Venez partager avec nous la lecture comme acte vivant, joyeux et poétique.

JE M'APPELLE RACHEL CORRIE

Rachel Corrie

Lecture dirigée par Alice May

Je m'appelle Rachel Corrie est l'histoire vraie d'une jeune Américaine. Rachel Corrie est née à Olympia, Washington, USA, le 10 avril 1979. Avant de terminer ses études à l'Evergreen State College d'Olympia, elle rejoint d'autres ressortissants étrangers travaillant pour l'International Solidarity Movement, dans la Bande de Gaza le 25 janvier 2003. Le 16 mars 2003, elle est tuée par un bulldozer israélien, en s'interposant devant une maison palestinienne. Aujourd'hui, ses parents sont en procès contre l'État d'Israël, et ils ont créé une fondation pour prolonger l'action pacifiste de leur fille.

Cette pièce de théâtre adaptée par Alan Rickman et Katherine Viner est tirée uniquement de son journal intime et de sa correspondance emails. Au cœur d'un sujet brûlant d'actualité, son écriture nous transporte dans la vie d'une jeune fille qui interroge son existence autant que le monde qui l'entoure.

Entre écrits personnels et archives documentaires, cette pièce est à la fois drôle, poétique et émouvante.

Vendredi 6 janvier à 18h30 - Bar du Forum Le Quai



LE PROJET LARAMIE

Moïses Kaufman

Lecture dirigée par Elisa Lécure



En 1998, les membres d'une compagnie de théâtre new-yorkaise se rendent à Laramie, dans le Wyoming, trois semaines après le meurtre brutal d'un étudiant homosexuel de 21 ans, Matthew Shepard.

Construit à partir de témoignages, ce véritable documentaire théâtral tente ainsi de comprendre comment un acte d'une telle violence a pu être commis et quelles réactions suscite le crime au sein de la population locale.

Une chronique de la haine ordinaire, l'autopsie d'un monde confronté à ses peurs. Des mots vrais, une écriture unique.

Judi 9 février à 18h30 - Bar du Forum Le Quai

LOVE AND MONEY

Dennis Kelly

Lecture dirigée par Morgane Stroobant

Que vaut l'argent dans nos vies ? Que vaut l'argent dans nos amours ? Quel est le vrai vecteur de nos existences dans cette vie moderne ?

Dennis Kelly dresse, en mosaïque, le portrait de Jess et David, couple pris dans les affres du désespoir contemporain : fièvre acheteuse, surendettement, détresse filiale, effondrement psychologique, qui mènent aux actions les plus impensables.

Dans les situations les plus sombres ou les plus déroutantes, ces personnages ont pourtant une dignité qui les élève. Dennis Kelly met l'humanité à nu et appuie là où ça fait mal avec empathie et humour.

Judi 8 mars à 18h30 - Bar du Forum Le Quai



ET AUSSI...

Je m'appelle Rachel Corrie, nouvelle création du Collectif Platok sera joué les 10 et 11 février au Théâtre du Tiroir, Laval (53)

fin février au Festival « Ca Chauffe en février », Murs-Érigné (49)

les 9 et 10 mars au Théâtre de l'Enfumeraie, Salle Chaoué, Allonnes (72)

BOUQUINS NEWS

LE THÉÂTRE FRANÇAIS DU XX^e SIÈCLE

Robert Abirached



Cet ouvrage qui vient de paraître, complète la riche collection *Anthologie de l'Avant-Scène Théâtre* dont c'est le quatrième volume, et couvre la période de 1910 à nos jours.

Il aborde la vie théâtrale française autour de deux axes principaux : les chemins de l'écriture, histoire des écritures et des auteurs, et des rapports du théâtre avec le monde contemporain, et l'ère de la représentation, analyses sur l'acteur et histoire de la mise en scène. Comme l'écrit Philippe Tesson dans sa préface, « Les bouleversements qu'a connus le théâtre au cours du XX^e siècle sont à la dimension d'une révolution ». Robert Abirached a choisi de privilégier une approche non linéaire : « La vie du théâtre au XX^e siècle est d'une richesse et d'une variété telles qu'il est difficile d'en rendre compte linéairement, par les seules vertus de la chronologie. Contradictoire, nourrie de théories multiples, hésitante souvent, elle avance par à-coups, avec des retours en arrière et de fulgurantes innovations, tour à tour exaltant le texte et le réduisant à la portion congrue : c'est pourquoi cette histoire ne saurait être saisie que par des analyses elles-mêmes diverses, qui mettent en lumière par leur confrontation les éléments d'une cohérence possible. D'où le principe adopté dans cet ouvrage, qui consiste à arrimer les choix de l'anthologie à six essais parallèles, à la fois complémentaires et librement conduits, sous les deux enseignes de l'écriture et de la représentation. »

Cet ouvrage magnifiquement illustré analyse l'évolution du théâtre, la place de l'auteur, la formation de l'acteur, en ne négligeant ni les grandes figures de la scène, ni les spectacles ou les scénographies mythiques. On y trouve de nombreux extraits de textes dramatiques et des notes rédigées par des spécialistes, universitaires ou metteurs en scène. En complément, on y lira l'indispensable dictionnaire (non exhaustif) des auteurs, écrivains. Un ouvrage qui tend à rappeler que le théâtre se porte bien et qu'il est toujours vivant, ce dont il convient de se réjouir...

■ **Éditions Avant-Scène Théâtre, 38 €.**

IN-YER FACE,

LE THÉÂTRE BRITANNIQUE DES ANNÉES 1990

Aleks Sierz

Cet ouvrage sorti en Grande-Bretagne en 2001 sous le titre *In-Yer-Face Theatre* vient enfin d'être traduit en français. Aleks Sierz y relate la révolution du théâtre anglais des années 90 avec ses pièces shocking comme *Trainspotting* ou *Blasted*. On y apprend que le théâtre « in-yer-face », c'est celui qui vous empoigne le spectateur par le coltard et le secoue comme un prunier jusqu'à ce qu'il capte le message ! Donc, loin de la volonté de choquer gratuitement, il cherche à faire passer la critique d'une société de consommation, des phénomènes de violence, etc.

L'auteur a été le témoin privilégié de l'essor de ce théâtre, et accompagne sa recherche d'entretiens passionnants avec les auteurs : Patrick Marber (*Closer*), Mark Ravenhill (*Shopping and Fucking*), Sarah Kane (*Blasted*), Anthony Neilson (*Penetrator*) Patrick McDonagh (*The Beauty Queen of Leenane*) et Philip Ridley (*The Pitchfork Disney*).

Une excellente introduction à la dynamique scène British dont on trouvera en VO encore plus d'infos en direct sur le site de l'auteur <http://www.inyerface-theatre.com>

■ **Presses Universitaires de Rennes, collection « Le Spectaculaire », 18 €.**

LIRE LE THÉÂTRE CONTEMPORAIN

Jean-Pierre Ryngaert

Un classique... Cet ouvrage ne tente pas de mettre de l'ordre dans un paysage théâtral en mouvement, mais propose un parcours de lectures des grands auteurs contemporains comme Nathalie Sarraute, Michel Vinaver, Bernard-Marie Koltès, qui font l'histoire du théâtre d'aujourd'hui. Une anthologie de textes théoriques et critiques complète le volume. Une excellente base de travail pour les étudiants en lettres ou en théâtre et pour les élèves comédiens, sans oublier les spectateurs, pour qui la création théâtrale contemporaine demeure un objet de curiosité et de plaisir.

■ **Réédition Editions Amand Colin, 20 €.**

CAHIERS DE VIE

Laurent Terzieff

Disparu il y a un an, Laurent Terzieff laisse un grand vide dans la vie théâtrale française. Heureusement, sa filmographie est inépuisable, à voir et revoir, *Les Tricheurs* de Marcel Carné, *La voie lactée* de Luis Buñuel ou *Médée* de Pasolini où il incarnait un magnifique Centaure... On retrouve aussi sa voix inimitable grâce aux précieuses archives de l'INA enregistrées sur 2 CD, « Laurent Terzieff, Du visible à l'invisible ». Vient de paraître, les *Cahiers de vie* de Laurent Terzieff avec des textes réunis par Danièle Sastre soit cent huit carnets de notes, rédigés entre 1960 et 2000, où le comédien exprime toute son admiration pour Vilar, Vitez, Roger Blin, Clouzot, Pasolini, Claudel, etc. Une édition un peu controversée : Fabienne Pascaud dans *Télérama* considère que « Danièle Sastre est soucieuse de préserver au plus juste la parole du comédien-écrivain. Car il écrit à merveille, celui qui s'avoue tout ensemble amer et mystique, qui a choisi de renoncer au bonheur en affirmant que renoncer au malheur est plus difficile encore... Dans ce recueil qui rassemble mélancoliques poèmes d'adolescence et ingrate liste de courses, confidences amoureuses déplaisantes et brillants développements sur Aristote, Cioran, Saint Paul, Buñuel ou le métier d'acteur, on redécouvrira une âme tourmentée et étrangement proche par ses gouffres mêmes, ses tentations du vide, ses petites choses ». En revanche Armelle Hélot dans le blog du *Figaro* considère que c'est une trahison : « De la pensée, de l'intimité de Laurent Terzieff... On trouve des listes de courses et des allusions désagréables à sa vie privée. C'est indécent. »

Dans le doute, on n'hésitera pas à relire Laurent Terzieff dans son ouvrage réédité au Livre de poche, *Seul avec tous*.

■ **Éditions Gallimard, 24 €.**

GALIONS ENGLOUTIS

Anne Ubersfeld

Textes réunis par Pierre Frantz, Isabelle Moindrot et Florence Naugrette

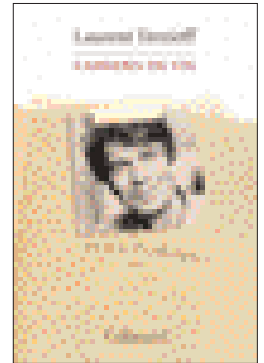
Anne Ubersfeld n'était pas seulement une grande théoricienne du théâtre et une éminente hugolienne. Elle était aussi une grande critique littéraire et dramatique. Le Nouveau Théâtre d'Angers avait eu le plaisir de l'accueillir pour une conférence place Imbach. Après *Paroles de Hugo* et *Le Théâtre et la cité*, cet ouvrage est le troisième recueil d'articles choisis dans son innombrable production critique. Les éditeurs de cette anthologie ont choisi les grands auteurs qu'elle a éclairés d'un regard neuf, inspiré par la sémiotique théâtrale, le matérialisme historique, la psychocritique, mais aussi son intuition sûre, sa vive intelligence et sa sensibilité à la magie du spectacle.

Cet ouvrage a été conçu avec sa collaboration durant la dernière année de sa vie. On y trouve des articles sur les œuvres de Molière, Beaumarchais, Goethe, Hugo, Dumas, Musset, Gautier, Claudel, Adamov, Vinaver, une étude fondatrice sur le mélodrame, et un tour d'horizon de la parole solitaire dans le théâtre contemporain (Calaferte, Durringer, Lagarce, Koltès, Reza, Minyana, Vinaver).

Cette sélection reflète le dialogue qu'elle avait instauré avec maints auteurs contemporains et sa proximité avec les œuvres du passé qu'Antoine Vitez comparait à des « galions engloutis » que nous « ramè-nons à la lumière par morceaux, sans jamais les reconstituer, car de toute façon l'usage en est perdu, mais en fabriquant, avec les morceaux, d'autres choses ».

Les textes ont été réunis par Pierre Frantz, Isabelle Moindrot et Florence Naugrette, du vivant d'Anne Ubersfeld.

■ **Presses Universitaires de Rennes, collection « Le Spectaculaire Théâtre », 17 €.**



ACTIONS

AVEC LES ETUDIANTS

Le NTA poursuit ses propositions d'actions (ateliers, stages, visites, rencontres avec les équipes artistiques...) à destination des étudiants afin d'accompagner leurs pratiques culturelles, d'offrir des espaces de sensibilisation autour de la programmation du théâtre. Vous êtes étudiants ou enseignants en milieu supérieur? Vous souhaitez en savoir plus sur la programmation, les coulisses, organiser la venue d'un groupe, participer à ces actions, inventer un projet autour des spectacles?

contactez Jennifer Dodge au 02 44 01 22 46 / jennifer.dodge@nta-angers.fr

STAGES ÉTUDIANTS



Des stages spécifiques à destination des étudiants des établissements et associations jumelés* sont également proposés.

*l'Université catholique de l'Ouest (UCO), l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts (l'ESBA), l'Ecole Supérieure des Sciences Commerciales (ESSCA), le Centre Arts et Métiers (Paris Tech), Agrocampus Ouest, l'Ecole Supérieure d'Agriculture (ESA), les Tréteaux de l'Université et les Zygomatik's.

Ces stages sont gratuits et ouverts à tous, amateurs comme novices!

En lien avec la programmation du NTA, ils sont accessibles avec la formule « **Bon plan étudiant** » 3 spectacles pour 24 euros.

LES STAGES À VENIR:

■ Le maquillage au théâtre

14 et 15 janvier, 13h30-19h30 et 10h-17h / intervenante : Carole Anquetil (maquilleuse)
S'initier aux techniques de base du maquillage de théâtre.

■ Week-end Mettre en scène

3 et 4 mars, 13h30-19h30 et 10h-17h / intervenante : Hélène Gay (metteur en scène)
Travail au plateau de mise en scène d'extraits choisis ensemble au préalable.
(l'accès à ce stage est ouvert en priorité aux participants du stage Approche de la mise en scène 2010 ou 2011)

■ **Les coulisses techniques de *La Princesse transformée en steak-frites*: lumière, décor, son**
10 mars, 14h-17h suivi du spectacle à 18h / intervenant : Jocelyn Davière (régisseur général du NTA). Découvrir tous les aspects techniques d'une création théâtrale.

■ Les Esquisses

samedi 4 et dimanche 5 février, 9h-18h

Deux journées d'échanges et de travail autour des projets théâtraux étudiants, avec des intervenants professionnels. (week-end réservé aux participants des stages)

Renseignements / inscriptions : Jennifer Dodge 02 44 01 22 46, jennifer.dodge@nta-angers.fr

RETOUR SUR LES STAGES 2011

BRIBES DE BILAN



Stages Autour du jeu de l'acteur, de la découverte des textes contemporains et de la mise en scène dirigés par Christophe Gravouil, comédien, et Hélène Gay, metteur en scène et comédienne.

« Révéler ses états, transférer l'émotion aux spectateurs par ses gestes, sa parole et ses déplacements, c'est ça le travail de l'acteur. Ça et prétendre être d'autres personnes évidemment. En douze

heures, il est difficile de devenir un acteur confirmé, mais avec l'aide de Christophe Gravouil, la petite troupe d'amateurs, de débutant à confirmé, a appris à devenir un acteur crédible. Nous pouvons maintenant transmettre des émotions à travers tout notre corps et notre voix, et savoir jouer sans avoir l'air de jouer. L'ambiance est à la bonne humeur et le groupe est soudé! L'essentiel est donné, et il ne reste plus qu'à aller plus loin par soi-même. Il s'agit d'un excellent starting-block. » Johan Neveu, étudiant d'Agrocampus

« Ne connaissant rien au théâtre, les quelques pistes fournies me permettent de ne pas être qu'un spectateur passif. » J.

« J'ai appris plein de choses, j'ai rencontré des gens très intéressants. Je me suis bien amusée! » H.

« C'est super de voir que c'est possible en tant que débutant. » K.

« Pour ceux qui n'ont jamais fait de théâtre, ils peuvent cerner davantage ce qui se joue sous leurs yeux. Et pourquoi pas leur faire simplement adorer le théâtre?! »

« À la fois théorique et pratique, on est toujours partie prenante, la parole est libre et ouverte, ce qui permet de toujours se sentir impliqué. » K.

IN SITU

Immersion

Le NTA a accueilli les étudiants du Master « Management culturel » de l'UCO puis ceux du Master « Culture, Patrimoine, Tourisme » de l'ITBS en journées d'immersion. Les étudiants ont pu travailler avec différents acteurs du CDN, rencontrer des équipes artistiques ou encore assister à des répétitions.

Soirée étudiants

Le Quai a accueilli 197 étudiants, lors de la soirée qui leur était réservée le 24 novembre dernier : ils ont pu découvrir la présentation des trois structures du Quai, les offres réservées aux étudiants ainsi que le spectacle *Wonderful World* de Nathalie Béasse.

PARTENARIAT RADIO-CAMPUS

Retour sur *Nature morte dans un fossé*

Lorsque j'ai vu ce spectacle au Grenier à Sel, au festival d'Avignon, je me rappelle être sorti conquis. C'est le genre de la pièce qui m'avait attiré : « Polar déjanté pour sept comédiens et un Dj ». Aussi lorsque nous avons choisi quatre spectacles dans cette saison, dans le cadre du partenariat Radio Campus-NTA, il me semblait évident que *Nature morte dans un fossé* devait en faire partie. Nous sommes, avant tout, une radio musicale étudiante, mais ce n'est pas la présence d'un Dj qui est à l'origine de ce choix. J'étais tout simplement heureux que le dispositif « Voisinages » permette au THV et au NTA de nous offrir ce spectacle et je voulais le partager avec quelques-uns de nos auditeurs.

Car cette création de l'Addition Théâtre, portée par sept très bons comédiens est un véritable plaisir, même pour ceux qui ne sont pas particulièrement fans de l'inspecteur Derrick ou du commissaire Maigret. Bien que nappée d'une atmosphère macabre et hantée par le fantôme d'une jeune fille assassinée, la pièce est une magnifique démonstration de spectacle « vivant ». Avec une langue très brute, Fausto Paravidino nous plonge, à partir d'un meurtre (aujourd'hui on dit un simple « fait-divers ») dans l'univers sombre et violent d'une nuit d'une petite ville de son pays, avec ses jeunes, ses bars, ses dealers, ses boîtes de nuit, ses putes et ses stations-service... C'est le travail d'investigation d'un flic déterminé et un peu limite avec la loi qui va servir de trame à ce véritable polar où la reconstitution des derniers instants de la morte, orchestrée par le Dj, se construit à mesure que progresse l'enquête. Et c'est là toute l'originalité du procédé qui érige le spectateur au rang de témoin privilégié, pour ensuite le placer, malgré lui, dans la position de juge. Le suspense est bien l'essence de cette pièce ingénieusement mise en scène par François Chevallier (l'enquête de Salti n'est que son moteur et l'humour noir son lubrifiant), qui dans un même espace scénique, par un habillage de lumière parfaitement adapté, parvient à créer les différents lieux de l'action et à restituer cet univers crasseux et malsain où les rapports humains sont froids et toujours intéressés et la violence omniprésente.

L'auteur nous rappelle que le fait-divers n'est pas une fin en soi mais la partie émergente d'un iceberg qui symbolise des causes bien plus profondes et qu'un meurtrier n'est pas forcément un « jeune qui vend de la drogue » mais peut aussi se cacher sous les traits d'un bon père de famille.

A méditer...

Mathieu Vautrin

On retrouvera Christophe Gravouil (le Dj dans la pièce) pour sa mise en scène de *Bar* de Spiro Scimone au THV le mardi 28 février.



RÉACTIONS >

ACTION... RÉACTION... FORMATION! JOURNÉES PREAC

Jumelage

Dans le cadre de l'action culturelle et de la formation, le Nouveau Théâtre d'Angers poursuit sa collaboration avec Anne Contensou, metteur en scène de *Ouasmok?* sur un texte de Sylvain Levey, accueilli dans la programmation NTA début décembre.

Pour accompagner ce spectacle, Anne Contensou a initié un parcours ludique de préparation pour les classes jumelées avec le NTA. Onze colis sont ainsi parvenus dans les différentes classes de la 6^e à la 3^e qui participaient à cette action. Ils contenaient des objets, photos et lettre en rapport avec le spectacle, autant d'indices permettant de mener l'enquête sur les personnages, l'histoire de la pièce... Et découvrir l'univers de Sylvain Levey. À l'issue de chaque représentation, les élèves ont pu rencontrer l'équipe artistique du spectacle et échanger leurs impressions.



Le conte, sa réécriture et son adaptation au théâtre

Les 6 et 7 décembre, Anne Contensou rejoignait le stage de formation autour de la thématique « Le conte, sa réécriture et son adaptation au théâtre », un stage adressé aux enseignants dans le cadre du jumelage entre le NTA et certains établissements scolaires du second degré. Elle a mis en espace les différentes productions des ateliers d'écriture menés par les deux auteurs, Annabelle Sergent et Philippe Dorin. Les participants ont pu découvrir des univers théâtraux différents en éprouvant le geste de l'écrivain « à la manière de... », notamment autour des contes *Le petit poucet* et *Le petit chaperon rouge*.

« Je voulais vous dire combien j'ai aimé ces deux journées de stage au NTA, tant sur le plan du contenu (les idées et activités autour de l'écriture proposées par les intervenants m'ont ouvert plein de perspectives pour la classe et l'atelier théâtre), que sur le plan humain car les échanges ont été riches et généreux. » Valérie

« C'était vraiment deux journées passionnantes et riches. Merci à toute l'équipe : organisateurs et intervenants... » Claire

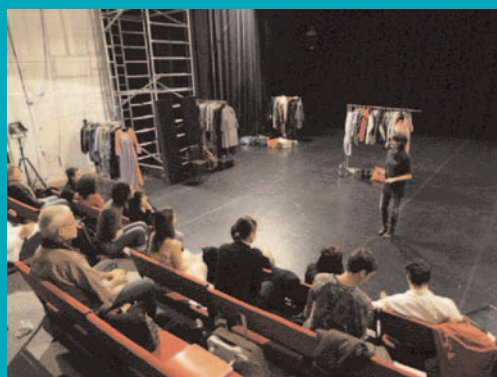
« Merci pour ces deux jours si agréables et riches ! » Jocelyne



Monter une petite forme théâtrale

Pour terminer 2011 et avant les nouvelles aventures de 2012, Anne Contensou a également mené les 9, 10 et 11 décembre, un des ateliers du parcours de formation initié par Sylvie Fontaine dans le cadre du Préac « Monter une petite forme théâtrale ». Le temps d'un week-end, ce stage a permis aux participants d'expérimenter, en tant que joueurs, la construction d'une petite forme théâtrale en s'interrogeant sur la recherche du personnage et sa costumerie. Pour l'occasion, Anne Contensou avait choisi de travailler sur l'épisode 1 d'un texte de Karine Serre intitulé *TAG*, véritable feuilleton policier en trois parties, qui sera accueilli vraisemblablement en 2013 dans la programmation du NTA. Une découverte en avant-première pour les stagiaires !

« J'ai participé au stage avec Anne Contensou, un vrai régal et une richesse pendant tout ce week-end. Merci à Anne de nous permettre d'atteindre, le temps d'un moment, les délices de la scène. » Philippe



Autour des Bonnes de Jean Genet

Les 13 et 14 décembre dernier, le NTA accueillait la nouvelle mise en scène de Jacques Vincey, *Les Bonnes* de Jean Genet. L'occasion de proposer deux jours de rencontres dans le cadre du PREAC (Pôle de ressources pour l'éducation artistique et culturelle). Plus de cinquante personnes (enseignants, artistes, médiateurs ou professionnels de la culture) participaient à ces journées particulièrement denses et enrichissantes. Parmi les interventions, signalons notamment :



- *Les Bonnes et le fait divers* par Sylvain Denoux, enseignant en lettres
- *Les mises en scène des Bonnes* par Daniel Besnehard, délégué général du NTA
- *Le théâtre ou le miroir aux monstres* par Guillaume Clayssen, metteur en scène, qui lut également *Comment jouer Les Bonnes?* de Jean Genet
- *Le fait divers au cinéma* par Patrice Gablin, coordinateur académique cinéma, qui ouvrait la réflexion, à partir des adaptations au cinéma de l'affaire Papin, sur plusieurs œuvres cinématographiques adaptées de faits divers.

Le spectacle était suivi d'une rencontre publique avec le metteur en scène Jacques Vincey et les comédiennes du spectacle.

Plusieurs Ateliers étaient animés par Sylvain Denoux et Guillaume Clayssen avec pour objectifs : stimuler la recherche de solutions pratiques, diriger une scène en extrayant des outils pratiques pour la transmission en milieu scolaire.

La conclusion de ces journées était assurée, au barreau, par Lionel Descamps, avocat et ancien adjoint à la Culture de la Ville d'Angers, qui apporta au sujet un éclairage judiciaire tout à fait passionnant.

PRATIQUE THÉÂTRALE AMATEUR

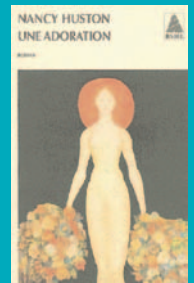
Parcours animé par Anne Contensou

Ça y est le groupe est constitué ! Quinze personnes vont vivre une expérience théâtrale unique à partir de janvier.

Durant cinq week-ends de janvier à juin, les stagiaires du parcours amateur vont travailler un texte de Nancy Huston, *Une adoration*, dirigés par Anne Contensou.

Ils viennent d'horizons très divers (retraité, étudiants, urbaniste, enseignants...), de génération différente (de 18 à 61 ans) : les femmes représentent 70 % du groupe, et ils ont en commun un loisir, un hobby : le théâtre.

Premier temps de travail pour le groupe du 27 au 29 janvier. Et conclusion les 15, 16 et 17 juin. Présentation publique le dimanche 17 juin à 16h, infos et réservations sur rp@nta-angers.fr



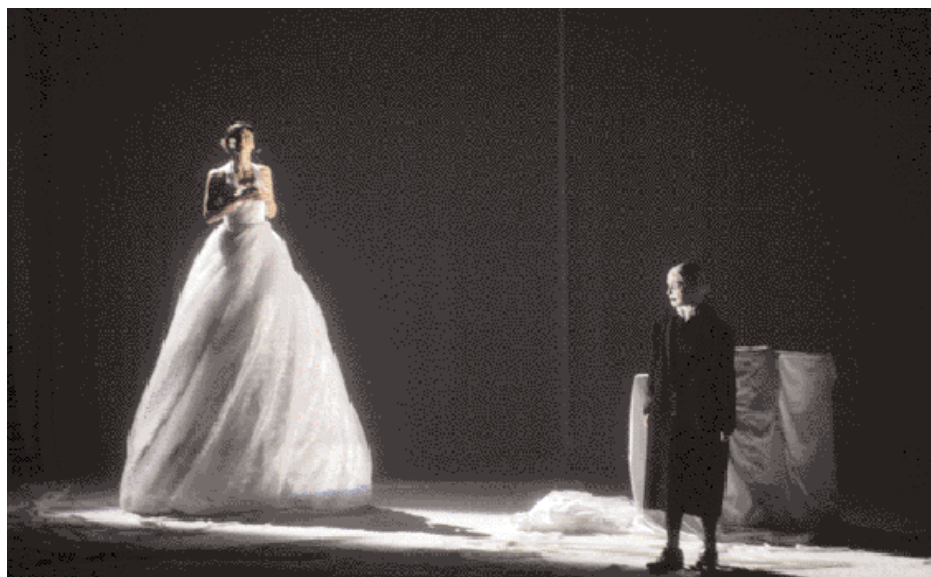
UN ÂGE POUR LES

Un rôle au théâtre ? L'image d'une vie réelle, une figure à inventer, un fantôme à ressusciter, des signes immatériels, des mots d'encre et de sang à vitaliser ? Faut-il faire coïncider l'âge d'un personnage de fiction et les vraies rides, les vraies livres de chair et de sang de l'acteur ?

Au théâtre, dans les coulisses, en salle de répétition, dans les boudoirs ou les bureaux, tel un tropisme sarrautien, cette phrase, « elle / il n'a pas l'âge du rôle »... Cette phrase insidieuse, assassine, circule trop souvent.

Respecter « l'âge du rôle », n'est-ce pas se soumettre au légalisme du plausible, au réalisme idiot-visuel. Rébellion salubre : des metteurs en scène, des comédiens osent s'attaquer à ce diktat de « l'âge du rôle ».

Quelques exemples... Martine Chevallier, Anne Rotger, Johnny Hallyday, Marief Guittier, San Marady ont su nous prouver qu'un personnage de fiction se soucie peu de l'âge réel du corps qui le porte. L'art de la composition n'est-il pas une des plus belles fleurs du théâtre, de sa ludique convention ?



Pinocchio ? Quel est son âge ? En a-t-il un ? Ne porte-t-il pas tous les âges de nos enfances ? Tout le monde a son image de Pinocchio, sa projection, venue de son propre rêve. Pinocchio est mutant, trans-espèce : entre pantin et humain. Aussi souvent, c'est, sur scène, l'art du marionnettiste ou, à l'écran, le dessin animé, qui semblent les genres les plus adéquats pour « l'animer », à la fois lui donner une forme et une âme. Quand Joël Pommerat s'approprie cette histoire légendaire, la réécrit et la porte magnifiquement au théâtre, qui choisit-il pour jouer un pantin qui a le nez qui s'allonge quand il ment ? Il ne choisit pas un acteur enfant, il distribue le personnage au féminin. Pinocchio est joué par **Anne Rotger**, une jeune actrice, toute menue, d'à peine un mètre cinquante. Le petit garçon-pantin espiègle trouve sa grâce scénique à partir du corps gracile d'une jeune interprète féminine d'une trentaine d'années. Et c'est une sorte d'évidence.



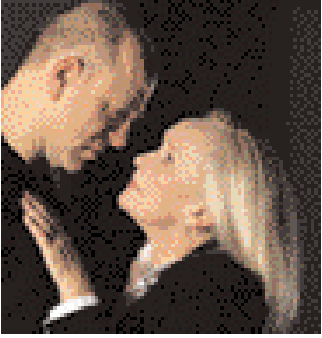
Dans sa mise en scène *Le jeu de l'amour et du hasard*, Michel Raskine, directeur du Point du Jour à Lyon, a distribué **Marie Guittier** dans Silvia. Un choix radical qui mettait en crise, à jamais, cette notion d'emploi qui décrétait qu'il y avait des actrices, jeunes, belles et fines, bonnes pour les princesses, d'autres, plus ingrates ou rondes, bonnes pour les boniches. Au théâtre, depuis un demi-siècle, à part dans des cours ultra archaïques, la typologie de « l'emploi » a disparu. Mais quand pour un rôle de jeune première du théâtre de Pierre Carlet de Chamblain dit Marivaux, Raskine choisit la sexagénaire Guittier, on hurle à la faute de goût, à la vulgarité de pensée. Ce geste scénique est un assaut du théâtre teuton dans la porcelaine française classique !

Marie Guittier est la figure de proue du théâtre de Raskine. Elle n'est pas sa muse, elle ne l'inspire pas, elle est son double. Comme à une marionnette supérieure, un top model à qui tout va, Raskine lui fait porter les vêtements dramatiques les plus divers. Dans le répertoire de Marie, il y a donc des personnages féminins et des personnages masculins et de tous les âges... Cette saison, elle incarne Jean-Jacques Rousseau. Caméléon de génie, Guittier était légitime en Silvia. Quelle bienséance normative aurait pu proscrire cette belle rencontre ? Maria Casarès incarna le pape et le roi Lear... Guittier est un peu de la même famille, une grande actrice, populaire et distinguée, qui joue Sartre, Duras, Dea Loher et Silvia. Avec élégance et fidélité, Raskine met tous les rôles à sa disposition.



Sarah Bernhardt, âgée, joua *L'Aiglon* avec une jambe de bois. L'histoire de la Comédie-Française est riche de monstres sacrés d'âge vénérable qui piquaient les rôles de jeune premières, au-delà de la vraisemblance des situations et des âges. Mademoiselle Mars ne fut-elle pas une magnifique Célémène de 58 ans dans la représentation du *Misanthrope* donnée en 1837 à l'occasion de l'inauguration du musée historique de Versailles ?

RÔLES ?



Pour ces divas dramatiques, un grand rôle classique était un chant de mots avant d'être une adéquation biologique à l'âge présumé du personnage. L'attribution par Muriel Mayette du rôle de Bérénice à **Martine Chevallier**, sociétaire late fifties, a suscité – au nom du vraisemblable – les ires de bon nombre d'échotiers théâtraux. La reine de Judée à qui Titus refuse le mariage, ne peut être que somptueuse et jeune. Comment prétendre faire croire que Martine Chevallier puisse être Bérénice avec ses cheveux au naturel, sa taille « cachée » dans une toge ? Avec le culte du jeunisme au cinéma, la course aux rajeunissements cosmétiques, toute une convention, propre au théâtre, se trouverait déboutée...

Et pourtant, face à Martine Chevallier, appuyée contre les colonnes de faux marbre, on ressent le chant de la brisure, de la séparation inéluctable. Le vers racinien, suprême artifice, résonne en nous, et peu importe que le souffle qui le porte sorte d'une bouche de vingt ans ou de soixante ans... Le théâtre classique est une résonance, Martine Chevallier, antivamp de péplum, l'a fait vibrer somptueusement. Et ce choix de distribution prouvait une fois encore qu'un grand personnage classique, c'est avant tout la rencontre d'un texte et de la capacité actoriale et sensible d'une grande actrice ; et son état civil, un critère bien secondaire...



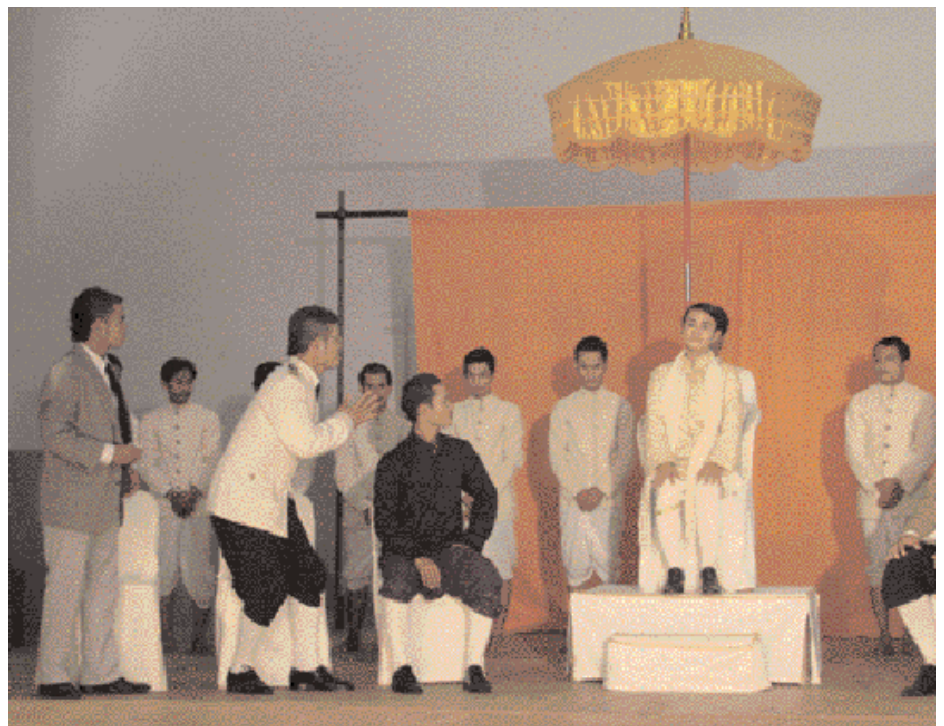
Johnny Hallyday aime le blues, on se souvient de son tube *Quelque chose de Tennessee*. Le grand auteur Tennessee Williams vient de ce sud de l'Amérique, fiévreux, âpre, violent, qu'a souvent parcouru en Harley Davidson, Jean-Philippe Smet. Dans *Le Paradis sur terre*, Tennessee Williams a écrit le personnage de Chicken, un bâtard, un mulâtre, des soupçons de sang noir entourent sa naissance, il a la trentaine. Johnny

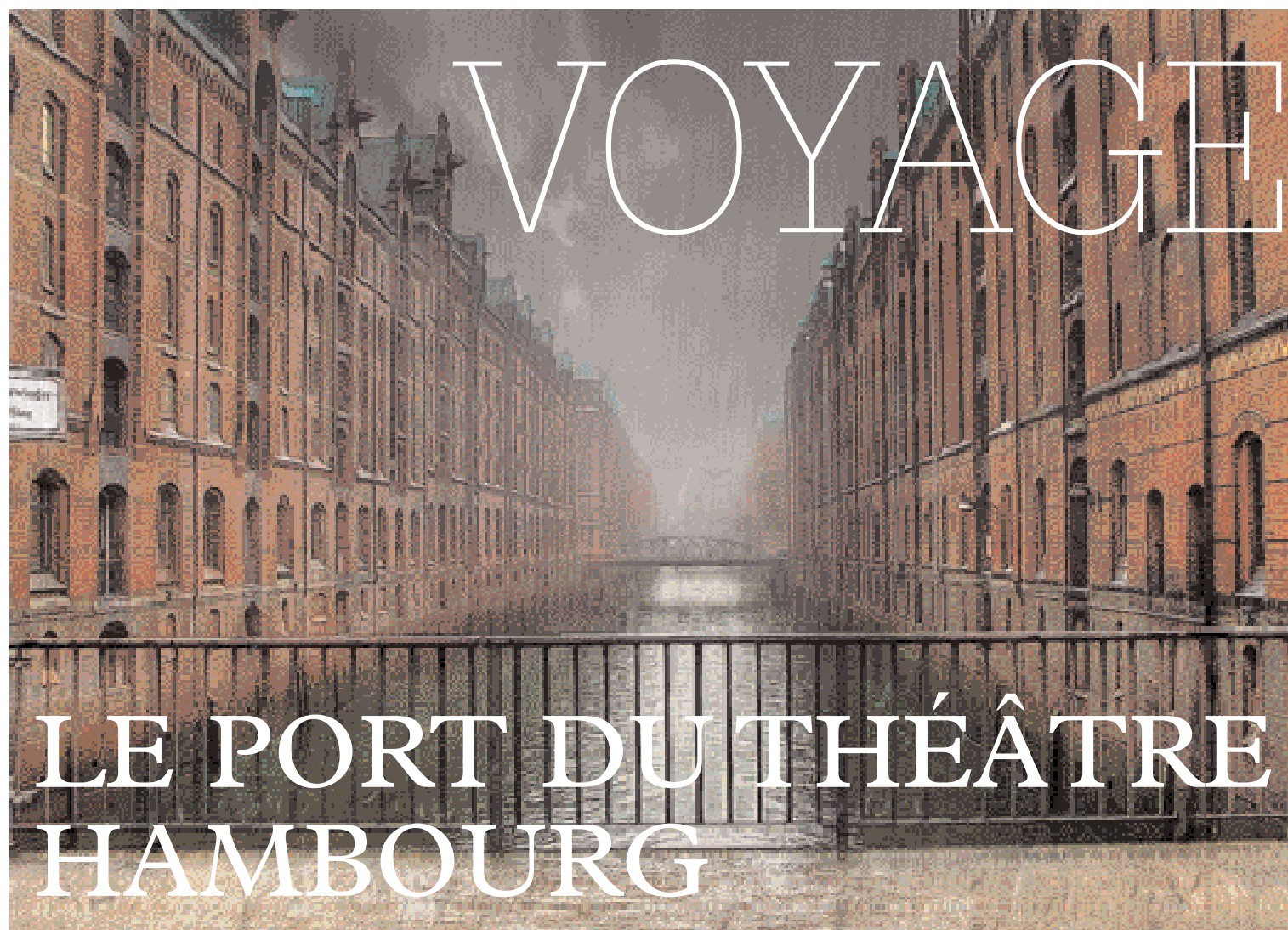
Hallyday a passé 65 ans. Il est blanc de peau, chanteur star, il avait une envie de théâtre. Bernard Murat lui a proposé Chicken, peu importe l'âge du rôle. Cheveux noirs et peau sombre, Hallyday est devenu peu à peu Chicken. Un peu robocop aux premières représentations, il s'est assoupli, s'imposant avec justesse dans cet être primaire et sensible, qui finit par séduire la femme de son demi-frère, un blanc, un homo, un mourant. Au théâtre aussi, avec Johnny, comme au music-hall, on est *forever young* (Aznavour, Baez, Dylan, Jagger...)



26 ans après sa création au Théâtre du Soleil, *L'Histoire terrible mais inachevée de Norodom Sihanouk, roi du Cambodge* de Hélène Cixous est reprise à La Cartoucherie par une troupe cambodgienne issue de l'École des Arts Phare Ponleu Selpak. Un spectacle joué en langue khmère, surtitré en français. Ariane Mnouchkine a confié à Georges Bigot qui interpréta le rôle de Sihanouk en 1985, la reprise de la mise en scène. Il a réuni une trentaine de jeunes comédiens et musiciens très justes. Pour le rôle masculin écrasant et central de Sihanouk, loin de tout réalisme documentaire, il a sélectionné **San Marady**, jeune actrice de 26 ans. Elle est exceptionnelle : petite taille, visage mobile de gros baigneur, voix puissante et corps très agile. Elle est aussi à l'aise dans les joutes oratoires avec les ambassadeurs et les militaires que dans les moments plus intimes avec la reine-mère, ou les situations plus simples avec des paysannes. San fait preuve d'une étendue de jeu sidérante : démarche précise, gestes coupants, gamme inouïe de mimiques, tout en restant à l'écoute de ses multiples partenaires. Interprète du jeune, de l'adulte et du vieux Sihanouk, elle surfe sur tous les âges du rôle avec virtuosité.

Daniel Besnehard





Détruite en 1945, miraculée économique dès les années 60, Hambourg est une ville de travail mais aussi une ville de plaisir dans l'imaginaire allemand. Au niveau du divertissement, des spectacles, on peut vraiment dire qu'il y en a pour tous les goûts et de toutes les couleurs.

LA DÉPENSE DU PLAISIR

Comme Berlin, Hambourg a le statut de ville-état. Son port est le second en importance commerciale en Europe, après Rotterdam ; il résiste à la crise. Très modernisé, avec ses rades pleines de containers venus d'Extrême-Orient, il a perdu beaucoup de sa réputation sulfureuse. St Pauli, le quartier des prostituées, s'est bien normalisé. On y trouve des cafétérias-librairies, des boutiques de mode branchées à côté des sex-shops. Avec sa mythologie des marins en mal d'amour, de règlements de compte, d'amours homosexuels tarifés, le cinéma de Fassbinder est là encore pour assurer la légende d'un Hambourg, ville franche, interlope et canaille.

Après les sévères bombardements de la Seconde guerre mondiale, Hambourg s'est reconstruite autour de ses larges canaux. Des grands immeubles fonctionnels entourent les églises comme Saint-Petri et les rares monuments préservés de la destruction. Le centre, regorgeant de rues piétonnes avec boutiques de luxe,

dégage une sensation d'opulente réussite. Pour les fêtes, les marchés de Noël s'installent sur les parvis des grandes banques. Pour les amateurs d'opérette, de comédies de boulevard, de récitals, de stand-up, le Krimi Theater, le St. Pauli Theater, l'Altonaer Theater, le Theater in der Basilika, le Politbüro, offrent de nombreuses possibilités : Hambourg se revendique comme « die Stadt der Musicals ». L'empire Picsou a mis son grappin sur la ville. Les ferries publics qui sillonnent le port, peints verts de jungle, aux couleurs de Tarzan, font la promotion de ce nouveau show Disney. Dans le port, un immense Zenith accueille à guichet fermé, depuis plusieurs saisons, les représentations du *Roi*

Lion. Une autre comédie venue de Broadway, *Sister Act* de Whoopi Goldberg, fait un tabac.

À côté de l'industrie du divertissement, Hambourg reste dotée de grands établissements culturels (musées, philharmonique). Pour le théâtre, deux grandes institutions publiques dominent, le Thalia et le Schauspielhaus. Deux outils énormes mais toujours vivaces et inventifs. Les spectacles que nous y avons découverts le prouvent



UN THÉÂTRE AU NOM DE MUSE

Le Thalia Theater est l'un des trois théâtres appartenant à l'État de Hambourg. Il a été fondé en 1843 par Charles-Maurice Schwartzenberger. Il dispose d'une superbe salle de 800 places, rénover avec une classique élégance de

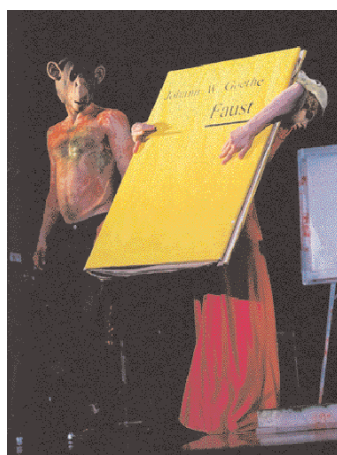
THÉÂTRAL

Mercedes, dans son bâtiment principal, situé dans le quartier Altstadt au centre-ville de Hambourg. Une scène plus petite, utilisée pour des spectacles plus expérimentaux, est située dans l'arrondissement de Altona. Le Thalia développe aussi un important secteur jeune public. Ce théâtre qui abrite l'une des troupes les plus réputées d'Allemagne, est dirigé actuellement par Ulrich Khuon. Il fait appel à des metteurs en scène prestigieux ou à de nouvelles figures montantes.

Une trentaine de spectacles sont à l'affiche chaque saison dont une dizaine de productions nouvelles annuelles. Au mois de décembre 2011, dans le cadre de l'alternance, on pouvait choisir entre *Merlin* de Tankred Dorst (pièce présentée au NTA en 2009 par le Collectif des Possédés), *Les brigands* de Schiller, *Penthesilée* de Kleist, *Hamlet* dans une mise en scène du très apprécié Luk Perceval, mais aussi *Caligula* de Camus ou *Immer noch Sturm* de Peter Handke.

Le Marathon *Faust* était l'un des temps forts du mois. Il rassemblait le *Faust I* et le *Faust II*. Cette intégrale de l'œuvre de Goethe commençait le samedi à 15h30 et finissait à minuit. Parabole de l'humanité souffrante, tiraillée entre pensée et action, *Faust* est souvent considérée comme l'œuvre la plus importante de la littérature allemande. Goethe y a travaillé pendant une longue partie de sa vie. *Faust I* a été publiée dans sa version définitive en 1808. Elle se compose de 4615 vers et se rattache au courant *Sturm und Drang* (tempête et passion) avec un nombre de personnages relativement réduit. La seconde, *Faust II*, est une « suite » publiée peu après la mort de l'auteur, en 1832. C'est une œuvre de plus de 15 000 vers et 250 personnages. Le Thalia a confié la mise en scène du diptyque à Nicolas Stemman, âgé d'une quarantaine d'années. Il a travaillé différemment, en contraste, les deux parties, respectant d'une certaine façon la pensée de l'auteur. Pour Goethe, la première partie de *Faust* était l'œuvre d'un être troublé par la passion, « qui peut obscurcir l'esprit de l'homme ». La seconde partie révèle un monde moins soumis à la passion.

Nous n'avons pu découvrir que le *Faust I*. C'est dans un parti pris très survolté et passionné, ultra contemporain, que Stemman approche la pièce. Première surprise, le casting, trois jeunes comédiens de l'ensemble, sans maquillage, incarnent les trois figures centrales, Faust, Mephisto, Marguerite. En jeans, chemise, sweat-shirt, souples et véloce, ils ont des profils de rock stars. Six acteurs, vêtus de salopettes noires de techniciens, complètent la distribution. Le plateau est nu, immense, fonc-



tionnel, prêt pour un concert, une performance ou une installation plastique. Des banderoles très street graffities aux slogans révoltés, pendent des balcons. Une table de cantine, une porte, des amplis et des projecteurs à vue, voilà pour le matériel scénique.

Le *Faust I* se déploie souvent à partir de monologues qui deviennent ici comme des partitions. Dans une sorte d'adresse permanente au public, voix amplifiées par des micros, stridences vocales, les comédiens, toniques et séducteurs, parviennent à imposer le texte, la langue de Goethe. Par moment au bord du slam. La musique est aussi très présente, rock ou opéra. Les corps se libèrent dans des moments dansés. Les acteurs se peignent, maculent le sol de couleurs. Cette présence physique, cette liberté orgiaque, cassent la gangue intimidante du classique. On sent dans la salle que le déplacement de *Faust* dans l'espace performatif du concert, séduit les nombreux étudiants et jeunes spectateurs. Ils s'approprient avec bonheur ce *Faust* de jeunesse.

UNE INSTITUTION MAJEURE

Le Schauspielhaus de Hambourg est le plus grand théâtre d'Allemagne avec une capacité de 1 192 places. Il se situe dans le quartier St-Georg. Il a une salle annexe de 145 places, le Malersaal.

Le Schauspielhaus a été construit par Ferdinand Fellner dans un style néo-baroque, et inauguré le 15 septembre 1900. Son intendant actuel est Jack F. Kurfess. La programmation est très ouverte. Le répertoire européen domine, avec Shakespeare, Brecht, Kleist, mais aussi Roland Schimmelpfennig, qui y a créé sa dernière pièce, *Le Dragon d'or* (dont le NTA vient d'accueillir la mise en scène par Claudia Stavisky). Au mois de décembre 2011, on pouvait y voir *La mouette* dans une réalisation rurale-contemporaine de Alice Buddeberg, jeune metteuse en scène née en 1982. Les personnages, en tenue country, jouaient la pièce dans une immense grange, sur des bottes de foin circulaires. Un Tchekhov pour « s'évader » après une journée de travail aux champs ? On pouvait aussi découvrir un *Cyrano de Bergerac*, dans la mise en scène du Français, Dominique Pitoiset, directeur actuel du Théâtre National de Bordeaux. La pièce était décentrée dans une immense cuisine de collectivité. Dominique Horwitz, immense acteur, était le héros concret et charnel de cette innovante mise en scène saluée par la critique allemande. Dominique Pitoiset reviendra



au chef d'œuvre d'Edmond Rostand en français pour une mise en scène jouée la saison prochaine à Rennes et Bordeaux, avec Philippe Torretton dans le rôle de Cyrano.

On a eu la chance de voir *Der Fall der Götter*, une adaptation scénique du film *Les Damnés* par Stephan Kimmig. Transférer un film mythique au théâtre est un acte périlleux. Le metteur en scène gagne ici son pari, car il ne cherche à aucun moment à reprendre les codes esthétiques de Visconti, sa vision somptueusement crépusculaire de cette famille de grands industriels qui finit par s'abandonner au mirage hitlérien. Le metteur en scène, sans vidéo ni technologie, raconte cette histoire de collaboration de la grande bourgeoisie et du nazisme, sur un mode de cabaret brechtien, plateau métallique nu, piano, quelques fauteuils de la salle comme mobilier. Six acteurs-musiciens s'emparent de la fable, jouent plusieurs rôles, sautent du dialogue au récit.

Le spectacle, fort, drôlement sombre, dénonciateur, permet une remise en alerte du public face aux retours des extrémismes droitiers. Et les acteurs dans leur ensemble sont formidables.

HAMBOURG - ZADEK

Comment évoquer le théâtre d'art à Hambourg sans se resouvenir de Peter Zadek. Né à Berlin en 1926, Zadek est mort à Hambourg en 2009. Il avait émigré en 1933 avec ses parents juifs en Grande-Bretagne. Il s'est initié au théâtre et à la mise en scène à Oxford, puis à Londres, à l'école de l'Old Vic. Il revient en Allemagne en 1958 et marque le théâtre de langue allemande par ses mises en scène originales, notamment à Berlin, Bochum...



Entre 1985 et 1989, Zadek dirige le Schauspielhaus de Hambourg et hisse cette maison au niveau des plus grandes scènes berlinoises. Sa scandaleuse mise en scène de *Lulu* avec Suzanne Lothar reste dans les mémoires. Souvent présentés dans des salles complètement éclairées – il estimait que cela donne une meilleure conscience du jeu théâtral – ses spectacles font le tour de l'Europe. Isabelle Huppert crée en 1991, en traduction française à l'Odéon, sa remarquable mise en scène de *Mesure pour mesure*.

Un certain nombre de ses productions allemandes sont présentées en France, souvent dans le cadre du Festival d'automne. En 1988, sa lecture décapante et dérangeante du *Marchand de Venise* fait date. Peter Zadek avait une comédienne d'élection, Angela Winkler. Il la distribue dans *Rosmersholm* de Ibsen, dans *Ivanov* et *La Cerisaie* de Tchekhov... Pour sa seconde version de *Hamlet*, en 2000, présenté à la MC93 de Bobigny, Zadek donne le rôle d'Hamlet à Angela Winkler qui en fait « un être plutôt inactif qui se sent trop impuissant pour agir, qui sait qu'il ne peut pas changer le monde ni donner des réponses convaincantes mais continue de se battre. »

Merveilleuse actrice, figure phare des scènes allemandes, à 67 ans, on l'a retrouvée cet hiver dans le rôle de Lulu : cette fois, c'est Bob Wilson qui l'a dirigée dans une production du Berliner Ensemble de Berlin. Avec une douceur de voix, une grâce défaite, emblématique figure d'une humanité déchue, elle était bouleversante. En 2007, Zadek avait reçu le Prix Europe pour le théâtre.

Daniel Besnehard



LE THÉÂTRE C'EST PAS CHINOIS

SELON L'ASTROLOGIE CHINOISE, NOUS SOMMES TOUS DES ANIMAUX. IL N'Y A PAS DE HONTE À ÇA! SILVIO BERLUSCONI EST UN RAT, JACQUES CHIRAC EST UN SINGE, SÉGOLÈNE ROYAL EST UN SERPENT, LE DALAI LAMA UN COCHON, NICOLAS SARKOZY UNE CHÈVRE ET FRANÇOIS HOLLANDE UN CHEVAL... ALORS ASSUMONS... EN 2012, NOUS VIVRONS SOUS LE RÈGNE DU DRAGON. EN CHINE, LE DRAGON PORTE BONHEUR. OUF! MAIS ATTENTION, L'ANNÉE DU DRAGON, TOUT PEUT ÊTRE ÉPHÉMÈRE ET ILLUSOIRE... UNE ANNÉE OÙ LE SPECTACULAIRE EST À L'HONNEUR... ET BIEN SÛR LE THÉÂTRE!

F.D.



LE RAT. Si vous êtes un Rat comme Marlon Brando, Gérard Depardieu, Vanessa Paradis ou William Shakespeare, vous savez que le Rat n'est pas un rat : son charme charismatique lui permet de se faire facilement des amis et d'exercer son penchant dominateur. Il sait se faufiler dans la vie en évitant habilement les obstacles. Doté d'une grande capacité de persuasion, il est aussi sentimental et passionné, exigeant et parfois jaloux – voire possessif et agressif si la colère lui monte au nez... Vendice dans *La tragédie du vengeur* de Thomas Middleton serait-il un Rat qui a mal tourné? À vérifier du 1^{er} au 9 février!



LE BUFFLE. Plus connu sous nos latitudes sous le nom de bœuf, il est aussi calme et courageux que Jane Fonda, Lionel Jospin, Napoléon ou Jean Marais. Il a tout pour réussir, l'ambition, le courage et la volonté. Le Buffle n'est pas un romantique, il préfère les relations durables à la passion... Les Chinois disent « Ne provoquez pas un Buffle, il voit rouge » : il est tellement déterminé que rien ne peut l'arrêter, d'ailleurs il déteste échouer ou avoir tort. Avec cette persévérance qui lui permet de poursuivre son but coûte que coûte, le docteur Stockmann dans *Un ennemi du peuple* de Henrik Ibsen a tout du Buffle. À vérifier du 6 au 9 mars!



LE TIGRE. Débordant d'idées, d'enthousiasme et d'énergie, le Tigre est voué aux grands destins, la preuve le Général De Gaulle, Marilyn Monroe, Romy Schneider ou Robespierre. Bon, pas toujours... Mais il est impulsif, toujours prêt à se lancer généreusement dans le combat, si c'est pour une bonne cause. En amour, c'est un spécialiste du coup de foudre mais attention à son goût pour le changement... C'est le type même du révolutionnaire, d'autant qu'il supporte mal la hiérarchie. Victor Hugo était Chien... mais les héros de *Quatrevingt-treize* sont tous des Tigres! À vérifier du 23 au 28 avril!



LE LIÈVRE. Il n'y a pas plus pacifique que le lièvre... On dit même que s'il n'y avait au monde que ce signe, il n'y aurait plus de guerres. Danton, Fidel Castro, Staline et Moshe Dayan sont des exceptions-Lièvres qui confirment la règle... Il aime la sécurité de son terrier et fait tout pour le protéger. Sa plus grande qualité reste la compassion. Rien de plus important que la compagnie d'un cercle d'amis avec qui partager ses coups de cœur. Même s'il est un peu narcissique, on l'apprécie pour sa bonne humeur... Une bonne humeur Lièvre que l'on retrouvera dans le cercle amical *Gamblin jazz*, *De Wilde sextete*? À vérifier le 25 janvier!



LE DRAGON. Comme Jeanne Moreau, François Mitterrand, Serge Gainsbourg ou Line Renaud... Même pas peur! Le Dragon a tout pour lui. Puissant et rayonnant, il aime le pouvoir, ce qui lui va à merveille car il a l'âme d'un chef. En amour, il risque de briser bien des cœurs, car s'il se fait facilement aimer, il n'aime pas souvent en retour. Éternel insatisfait, il a besoin de défis pour s'épanouir. Il adore le faste et le spectacle, en particulier lorsque il en est la vedette. Et c'est vrai qu'il n'a peur de rien et qu'il défend volontiers la veuve et l'orphelin : un vrai chevalier de contes de fée qui aurait sa place dans *La princesse transformée en steak-frites*. À vérifier du 28 février au samedi 17 mars!



LE SERPENT. Rien à voir avec le fourbe serpent de la Bible. Le Serpent chinois est un philosophe. La preuve, Jean-Paul Sartre, Greta Garbo, ou Isabelle Huppert... Intelligent et charismatique, le Serpent est attirant et plein d'humour, bref c'est un séducteur. Casanova en était... Ce qu'il aime c'est qu'on l'admire, pas question de résister à son charme (il adore hypnotiser ses partenaires, comme Kaa dans *Le livre de la jungle*...). Il joue facilement les mystérieux tout en se méfiant des autres. C'est un amant possessif : exigeant en amour, il veut qu'on lui soit fidèle, que l'on aime que lui, même si en retour il s'autorise à aller voir ailleurs. Paradoxalement, il est jaloux comme personne. Les couples de *Courteline amour noir* sont-ils tous des Serpents? À vérifier les 10 et 11 mai!



LE CHEVAL. Comme Eric Cantona, John Travolta ou Sophie Marceau, le Cheval a besoin d'admiration pour s'épanouir. Entendre les autres faire son éloge, c'est le nirvana. Ce mondain supporte mal la solitude. Il faut dire qu'étant sympathique, et ayant le talent de faire des compliments, il a tout pour séduire. Au triple galop (facile...) il aime découvrir de nouveaux horizons. C'est le plus nomade de tous les signes, il aime changer de vie. En amour aussi, il peut tout sacrifier pour une relation amoureuse, ou l'abandonner du jour au lendemain par désir de nouveauté. Des Chevaux voyageurs, en verra-t-on dans *Je suis un metteur en scène japonais*? À vérifier les 24 et 25 mai!



LA CHÈVRE. Un peu capricieuse et superficielle, la Chèvre est une artiste dans l'âme que son entourage a parfois du mal à supporter. Pourtant, comme Arielle Dombasle, Coco Chanel, Mick Jagger ou Catherine Deneuve, tout ce qu'elle cherche c'est de l'amour, de la tendresse et des mots de réconfort... Elle a du mal à prendre des décisions, mais elle n'aime pas les disputes et n'aime pas faire du mal aux autres. Élégante, facilement amoureuse, elle a le sens de la beauté et une énorme imagination. Elle porte sur le monde qui l'entoure un regard d'esthète et vit dans un univers de fantaisie. Un peu comme Winnie dans *Oh les beaux jours*? À vérifier les 10 et 11 mai!



LE SINGE. Malin comme un..., anticonformiste, le Singe adore nous faire rire, comme Coluche, Dominique Lavanant, Jacques Tati ou Céline Dion. Fantastique, il est à la fois intellectuel et manuel, ce qui fait de lui un vrai débrouillard. Il est amusant. Peut être trop parfois quand il rit des autres, mais il se moque aussi de ses propres déboires. Il adore séduire. C'est un opportuniste. En apparence, il s'entend bien avec tout le monde, sous son aspect sociable et amical. Mais souvent, il agit par intérêt, car il a une légère tendance à se sentir supérieur et à mépriser les autres. Le quotidien l'ennuie à mourir. Les lutins d'*Oncle Gourd* sont-ils des Singes? À vérifier du 20 au 23 mars!



LE COQ. Comme le Chantecler de Rostand, le Coq est un rêveur : il aimerait être ce héros rayonnant, reconnu de tous, aux exploits célèbres... Encore faudrait-il passer à l'action. Le Coq est surtout un aventurier dans sa tête. Il aime être aimé, voire adoré. Il a même tendance en amour à préférer être aimé que d'aimer. Un ami coq est franc, et surtout tient parole. Il exprime le fond de sa pensée sans détour et n'est pas avare de conseils. Tant pis si ça déplaît. Travailleur acharné, avec un esprit très vif, et un courage au dessus de la moyenne, tout comme Carole Bouquet, Jean-Paul Belmondo, Simone Signoret, et... Jacques Gamblin. À vérifier dans *Tout est normal mon cœur scintille* le 23 janvier!



LE CHIEN. Comme Maupassant, Brigitte Bardot ou Jane Birkin, le Chien est un pessimiste. À première vue un peu distant, il cache un justicier, prêt à tout pour combattre les injustices, et toujours présent quand ses proches en ont besoin. Loyal et fidèle, comme un Chien... C'est un mystérieux et un mystique qui aime les choses bizarres, un peu irrationnelles. Victor Hugo faisait tourner les tables... Les sorties mondaines et la foule, très peu pour lui. Généreux et désintéressé, il peut se dévouer à une cause juste et il a une grande qualité d'écoute. Un authentique sur lequel on peut compter. Comme Mattis dans *Brume de Dieu*? À vérifier du 27 au 31 mars!



LE COCHON. C'est un paisible, un pacifiste. Comme Woody Allen, Mozart ou Charlotte Gainsbourg, il aime la vie et comme il est distrayant, on aime sa compagnie. Généreux, il adore aider les autres, parfois un peu trop... Le Cochon ne sait pas mentir, et il attend beaucoup d'honnêteté en retour. Obstiné, il adore prendre en charge les problèmes des autres pour les résoudre. Il ne s'attache pas particulièrement aux objets mais il aime se faire plaisir. Plutôt tolérant, il fait très attention au bien-être de son entourage. Ce n'est pas un bavard, mais si le moulin à paroles démarre, il ne s'arrête qu'une fois à court de batteries... Les ados de *Meaning(s)* sont-ils copains comme Cochon? À vérifier les 22 et 23 mai!





LE QUAI-FORUM DES ARTS VIVANTS

c'est :

Le NTA Nouveau Théâtre d'Angers
Centre dramatique national
<http://www.nta-angers.fr>

le CNDC Centre national de danse
contemporaine-Angers
<http://www.cndc.fr/>

l'EPCC Le Quai
<http://www.lequai-angers.eu/>

Nouveau Théâtre d'Angers
Centre dramatique national Pays de la Loire
direction Frédéric Bélier-Garcia
Le Quai-forum des arts vivants - cale de la Savatte
Tél 02 44 01 22 44 - fax 02 44 01 22 05
www.nta-angers.fr contact@nta-angers.fr

Abonnement au Quai-forum des arts vivants
spectacles proposés par
Le NTA-Centre dramatique national Pays de la Loire
Le CNDC-Centre national de danse contemporaine-Angers
l'EPCC Le Quai
Renseignements 02 41 22 20 20 - www.lequai-angers.eu

